DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature

Utopia

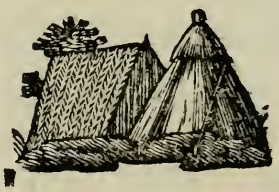
L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DES GASTINES.
TOME SECOND.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES,

Publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, &c.

Nouvelle Édition, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

UTOPIA
PBR
G872I
t. 2

L'ISLE INCONNUE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DES GASTINES.

CHAPITRE XIV.

Hiſtoire des premieres années du Chevalier.

PUISQUE vous l'ordonnez, ma chere Eléonore, je vais vous raconter le commencement d'une vie dont le reſte vous eſt conſacré. J'ai appris à

521735

vivre ; j'ai appris à aimer. L'hiſtoire de mon éducation eſt un tribut d'hommage que je dois à mes parens : elle intéreſſera un cœur comme le vôtre ; peut-être même vous répondra-t-elle de mes ſentimens & de leur durée. Si j'adore la vertu, je le dois ſans doute au goût que je puiſai dans le ſein de mon pere & de ma mere ; je lui dois cet amour qui forme le premier événement de ma vie, & qui fera la deſtinée de ma vie entiere.

Vous ſavez que je ſuis d'une famille noble du Limouſin, Province peu diſtante du domicile de vos peres. Le mien, M. de *Lervignac*, homme vénérable & guerrier eſtimé, avoit ſervi trente ans l'Etat ſous les Turenne & les Condé. Un paſſe-droit l'ayant dégoûté du ſervice, il s'étoit retiré dans une terre qu'il tenoit de ſes ancêtres, pour y paſſer tranquillement

le reſte de ſes jours. Il commençoit à n'être plus jeune, & ne ſongeoit point au mariage.

Son caractere de franchiſe & de probité reconnue, ſon humeur bienfaiſante, & ſes connoiſſances rares dans un homme de ſon état, le faiſoient adorer de tous ſes vaſſaux & rechercher de tous ſes voiſins. Chacun ſe montroit empreſſé à l'attirer chez ſoi; mais il n'alloit nulle part plus volontiers que chez le Comte de Granſelve, où la conformité de goûts & de caractere lui faiſoit trouver beaucoup d'agrément.

Le Comte, vieux garçon, n'avoit qu'un frere, Commandeur de Malte, & une ſœur, fille d'un âge mûr, mais belle encore & d'un eſprit ſolide. Mon pere ne tarda pas à concevoir beaucoup d'eſtime pour Mademoiſelle de Granſelve, qui rendit également juſtice à ſon mérite. Le

521735

Comte s'apperçut bientôt de leurs sentimens réciproques. Jaloux de faire le bonheur de sa sœur & de son ami, il interrogea leurs cœurs; ils répondirent avec franchise : l'hymen serra étroitement les nœuds que l'estime, l'amitié, la conformité des penchans avoient formés.

Je fus le troisieme enfant de cette heureuse union. Mon oncle le Commandeur, qui fut mon parrain, voulut me faire entrer dans l'Ordre de Malte; mes parens y consentirent, & j'eus la croix au berceau,

Je ne m'arrêterai sur mes premieres années, que pour vous faire remarquer que ma mere fut ma nourrice, & qu'elle prit de mon éducation physique & morale, jusqu'à l'âge de cinq ans, tous les soins qu'une tendre mere pouvoit prendre pour l'enfant le plus chéri. Je fus dérobé aux entraves du maillot, aux bourlets, aux lisieres, à

la molleſſe avec laquelle on nourrit les enfans des riches, aux fantaiſies que leur donnent les ſottes complaiſances des peres, & aux préjugés que leurs paſſions leur inſpirent. La grande regle d'éducation de ma mere étoit de traiter ſes enfans avec beaucoup de douceur, mais avec fermeté; d'accorder tout à leurs beſoins, rien à leurs caprices.

La Nature ſembla prendre plaiſir à ſe hâter de récompenſer les ſoins de cette excellente mere. Pardonnez-moi, modeſte Eléonore, ſi je parle de quelques dons que j'ai reçus du Ciel avec cette franchiſe qu'étouffe la crainte de paroître vain. La gloire des bienfaits eſt toute au bienfaiteur; & la vérité eſt le premier hommage que la reconnoiſſance doit lui en rendre. Je ne diſſimulerai donc pas les augures favorables qu'on tira du développement précoce de mon caractere & de

mon esprit. Mes forces & mon intelligence étoient au dessus de mon âge : on remarquoit que j'étois très-vif & très-sensible, mais en même temps docile : que s'il m'arrivoit de prendre du chagrin & de céder aux petits emportemens naturels à l'enfance, les douces représentations de ma mere me faisoient revenir sur le champ; je montrois même du regret, si son visage me témoignoit quelque peine de mes fautes.

Je joignois à ces dispositions une avidité de connoître & une mémoire prodigieuses; de sorte que je ne trouvai point d'amertume dans la premiere instruction, & que j'appris, avec autant de plaisir que de facilité, tout ce qu'on voulut m'enseigner. Il est vrai que ma mere fut mon premier maître. Les utiles leçons qu'elle me faisoit, se présentoient à mon esprit sous un aspect si agréable, que je les

regardois comme un amuſement, ou plutôt comme une récompenſe de ma docilité ; & elles devenoient un nouvel aiguillon pour mon amour-propre.

Je n'avois que ſix ans lorſque je ſortis de la maiſon paternelle, & j'étois inſtruit autant qu'il eſt poſſible de l'être à cet âge & dans la Province. Mon oncle, qui m'aimoit d'une amitié particuliere, & qui s'étoit chargé de moi, voulut que j'allaſſe faire mes études à Paris. Il me donna un Précepteur, avec lequel je fus mis dans un collége. La maniere d'enſeigner & la façon de vivre que j'y remarquai d'abord, me parurent bien différentes de celles que je connoiſſois. La liberté, la douceur, la gaîté, ces artifices engageans qu'un intérêt bien tendre eſt ſeul capable d'inſpirer, je ne les retrouvai point dans la ſéchereſſe & l'auſtérité du

collége. Le plaisir n'y préparoit pas l'instruction : on n'invitoit point la curiosité ; on ne soutenoit pas la foiblesse ; on exigeoit de tous les sujets & dans tous les cas, une aveugle obéissance, & l'œil sévere des surveillans y faisoit trembler le cœur des jeunes éleves, qu'on auroit dû s'attacher à épanouir. Enfin, loin de leur dérober la vue du devoir, ou du moins loin de couvrir de fleurs ce qu'il a de rebutant, on leur présentoit sans ménagement tout ce qu'il renferme de plus désagréable (*a*).

Je trouvai pourtant dans cette école bien des avantages. Forcé de vivre avec des camarades qui ne me passoient rien, je vis à découvert tous

(*a*) On sent si généralement aujourd'hui le défaut de cette éducation, que les colléges eux-mêmes font des efforts & demandent des lumieres pour se réformer. *Note de l'Editeur.*

mes petits défauts critiqués ſans réſerve. Je connus cette égalité naturelle qui repouſſe tant de vices, & qu'une éducation ſolitaire ne nous laiſſe pas appercevoir. Je rougis de l'orgueil que je tirois de ma naiſſance ; & comme j'eus le bonheur d'étudier ſous un Maître plus indulgent que les autres, & de me lier d'amitié avec deux condiſciples, modeles de ſageſſe & d'application, mon émulation fut ſi vivement excitée, que, favoriſé par ces circonſtances, je me ſauvai des vices de l'inſtitution, & je fis des progrès rapides en tout genre (*a*). En Rhétorique, j'eus la

(*a*) C'eſt une preuve de ce qu'on dit communément, que *le bon oiſeau ſe fait de lui-même.* Mais pour un bon ſujet qui ſurmonte tous les obſtacles, combien de ſujets médiocres, dont les vices de cette inſtitution arrêtent l'énergie & éteignent les talens ?

gloire de remporter les premiers prix dans tous les genres de compoſition. Je dis la *gloire*, car je n'aurois pas changé ma palme contre celle d'un Conquérant ; & c'étoit en effet la gloire de mon âge (*a*).

Au ſortir de ma Philoſophie, que je fis avec applaudiſſement, j'étois

---

(*a*) Il avoit certainement bien raiſon; car, vue au flambeau de l'humanité & de la Philoſophie, la gloire d'un Conquérant (gloire funeſte & toute fondée ſur les préjugés d'une ignorance barbare) ne doit pas entrer en comparaiſon avec le triomphe des lumieres, fût-ce même dans un collége. Il faut eſpérer qu'un jour les hommes ſeront aſſez inſtruits pour ſentir généralement cette vérité, & qu'ils regarderont comme une démence atroce, ou comme un délire de fievre chaude, la prétention de ſe faire un nom par la deſtruction des hommes, ainſi que l'opinion qui préconiſe cette erreur malheureuſe. *Note de l'Editeur.*

regardé, quoique fort jeune, comme une eſpece de phénomene. Il eſt pourtant vrai que j'étois bien moins inſtruit que capable de le devenir, & que je n'avois proprement que les notions & les diſpoſitions néceſſaires pour bien étudier; mais je puis dire que je les mis à profit. Ma ſoif d'apprendre, accrue par ce que j'avois appris, ne me laiſſoit point de relâche. L'étude étoit un de mes premiers beſoins, & le plus doux de mes plaiſirs: auſſi lui donnois-je tous les momens que mes exercices académiques & les égards dus à la Société ne rempliſſoient pas. Je me liai pourtant avec pluſieurs Savans, dont la converſation me fut encore plus utile que les Livres.

Le déſir de connoître m'inſpira l'envie de voir; & cette envie, le déſir de voyager. Je ſollicitai auprès de mes parens la permiſſion & les

moyens de visiter une partie de l'Europe ; & la complaisance de mon oncle, charmé de mes goûts curieux, m'accorda ce que je demandois. Il poussa même plus loin les attentions de sa tendresse ; car, malgré la bonne opinion qu'il avoit de moi, ne pouvant se dissimuler que, jeune comme je l'étois, j'avois besoin d'un Mentor pour surveiller ma conduite, il voulut bien lui-même me servir de Conducteur dans ma tournée qui devoit finir à Malte.

Mon pere m'étoit venu voir plusieurs fois à Paris avec mon oncle, & celui-ci devoit m'y rejoindre pour commencer de là notre voyage. Mais ma mere dont j'étois séparé depuis bien des années, ma mere qui n'avoit pas besoin d'entendre mon éloge pour me désirer, demandoit avec instance le plaisir de me serrer contre son cœur, & de me voir quelque temps

auprès d'elle avant notre départ. Je ne désirois pas moins de jouir de sa tendresse, & de lui exprimer mon amour. On nous accorda cette douce satisfaction ; ainsi je revins en province goûter le bonheur de retrouver des parens si chers, & qui me donnoient tant de preuves de bonté. L'approbation qu'ils donnerent à ma conduite, fut la récompense la plus agréable que je reçus de mes travaux : un fils, s'il est ce qu'il doit être, n'en connoît point de plus grande.

Quelques jours avant notre départ, mon pere me mena dans une salle ornée des portraits de nos ancêtres, & après les avoir parcourus des yeux, il me dit : » Vous nous quittez, mon cher Chevalier, vous emportez bien des regrets ; mais je ne dois pas me chagriner de votre absence, puisque vous ne vous éloignez que pour vous rendre plus digne de ces guerriers

patriotes, fameux par leur courage & leurs vertus, dont le ſang coule dans vos veines. Je penſe trop bien de vous, pour ne pas croire que vous brûlez de les imiter dans ce qu'ils ont fait de glorieux. Eh ! dans combien d'occaſions ne montrerent-ils pas les ſentimens généreux qui les animoient? Il n'en eſt aucun qui, dans ſon temps, ne ſe ſoit rendu recommandable par des actions héroïques. La valeur étoit chez eux une vertu ſi naturelle, qu'à cet égard l'éloge d'un de ces guerriers eſt celui de tous les autres.

» Celui-ci (Gaſpard de Lervignac), ayant pris la croix avec Louis-le-Jeune, & combattant à côté de lui près d'Antioche, lui ſauva la vie aux dépens de ſes jours, en ſe jetant au devant d'un coup terrible que lui portoit un Saraſin. Il mérita ſur-tout de l'humanité, par la liberté qu'il oſa donner à ſes ſerfs; il en fit des hommes.

» Celui-là (Bertrand), qui partagea les malheurs de Saint Louis, & fut fait, comme lui, prisonnier à la journée de la Massoure, vendit une partie de ses terres, pour payer, avec sa rançon, celle de deux braves Chevaliers François, qui, manquant de fortune, auroient péri dans les fers des Infideles.

» Observez, mon fils, dans ce coin (Guillaume premier), ce Guerrier dont l'air a quelque chose de si grand. Il fut singuliérement estimé du sage Roi Charles V. Deux traits que je vais vous rapporter de lui, vous le feront bien connoître. Il défendoit la ville de Limoges, assiégée par le Prince de Galles, Duc de Guienne, connu sous le nom de *Prince Noir*, vivement irrité contre les habitans qui avoient pris les armes en faveur de Charles. Après une résistance opiniâtre, la ville fut emportée d'assaut.

Le Vainqueur furieux ayant pénétré dans la ville, la livroit au meurtre & au pillage, ſans ſe laiſſer émouvoir par les cris & les larmes des femmes & des enfans qui ſe jetoient à ſes pieds en demandant miſéricorde, lorſque notre Chevalier, aidé ſeulement de deux Gentilshommes de ſon parti, arrêta l'effort de l'armée victorieuſe, par des actions de valeur ſi extraordinaires, qu'elles inſpirerent une ſorte de reſpect au Prince Noir. Il fut touché de la belle défenſe de ces trois braves, modéra ſa colere à leur aſpect, & ſauva les reſtes de cette ville infortunée, pour prix de leur généreuſe audace (*a*).

(*a*) Montagne rapporte ainſi cette action magnanime au premier chapitre de ſes Eſſais :

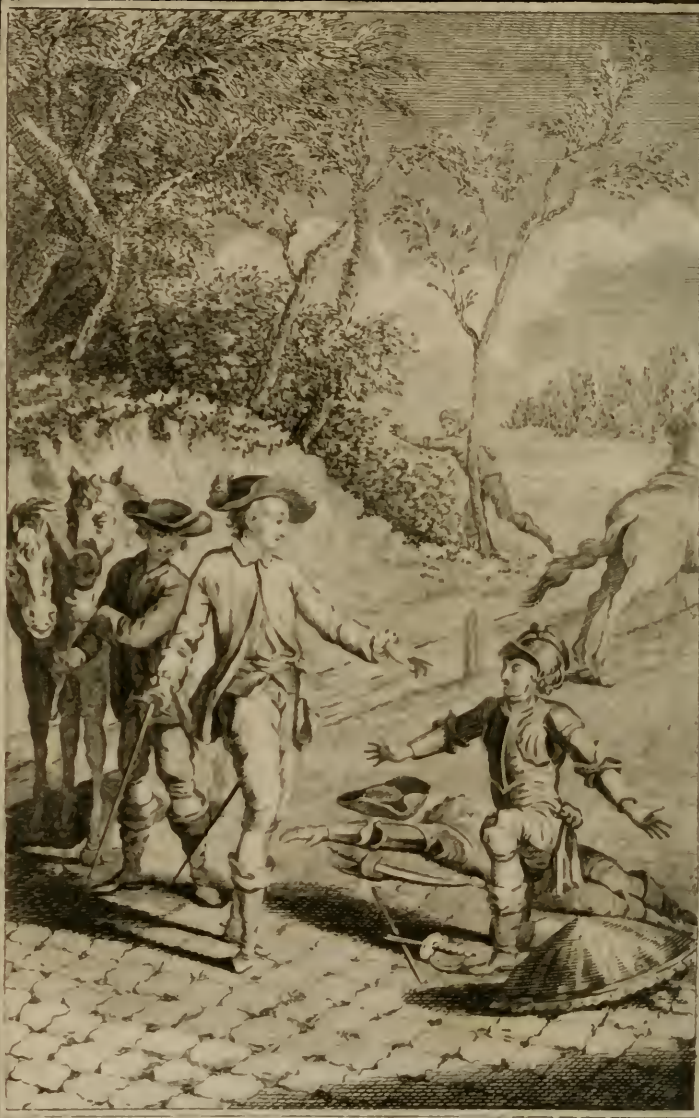
» Edouard, Prince de Galles, celui qui » régenta ſi long-temps notre Guienne..... » ayant été bien offenſé par les Limouſins,

» Le ſecond trait qui diſtingue ce Héros, remplit toute l'étendue de la magnanimité. Un Gentilhomme de ſes voiſins, avec lequel il avoit eu pluſieurs différens, jaloux de ſes ſuccès, & humilié de ſa gloire, réſolut de l'immoler à ſa haine dès qu'il en trouveroit l'occaſion. Notre Chevalier connoiſſoit toute l'animoſité de cet ennemi ; mais il ne le croyoit pas

---

» & prenant leur ville par force, ne put » être arrêté par les cris du peuple & des » femmes & des enfans abandonnés à la » boucherie, lui criant merci & ſe jetant » à ſes pieds : juſqu'à ce que paſſant tou- » jours outre dans la ville, il apperçut » trois Gentilshommes, qui, d'une har- » dieſſe incroyable, ſoutenoient ſeuls l'ef- » fort de ſon armée victorieuſe ; la con- » ſidération & le reſpect d'une ſi notable » vertu, reboucha premiérement la pointe » de ſa colere, & commença par ces » trois à faire miſéricorde à tous les habi- » tans de la ville «. *Note de l'Editeur.*

assez lâche pour devoir s'en méfier. Cependant celui-ci rodoit dans le pays avec une troupe d'hommes armés pour le surprendre, & le rencontrant un jour dans un endroit solitaire, suivi d'un petit nombre des siens, il l'assaillit à l'improviste, croyant l'accabler facilement. Mais notre brave Chevalier, bien secondé par ses domestiques, se battit avec tant de présence d'esprit & de courage, que, quoique blessé grièvement, il mit en fuite les assassins & renversa leur Chef. Le scélérat s'attendoit à la mort qu'il avoit si bien méritée, lorsque son vainqueur, arrêtant les mouvemens de sa colere, le fit relever, & lui dit : Vous avez voulu m'ôter la vie par trahison, je vous la donne par générosité ; je pourrois vous l'ôter, puisque j'en suis le maître & que vous m'avez si indignement trahi ; mais je me conduis



Un des ancêtres du Ch.r des Gastines donne la vie à un lâche assassin.

par d'autres principes que les vôtres. Tout injuſte que vous êtes, je trouve encore plus beau de me vaincre que de vous avoir vaincu.

» Enfin remarquez ici (Guillaume ſecond) mon grand-pere, qui, dans les temps malheureux des guerres civiles & de la Ligue, fit preuve d'une grandeur d'ame digne d'admiration. Fidele à ſon Prince, mais encore plus fidele à l'honneur, il refuſa de mettre à exécution contre les Huguenots, des ordres ſecrets & ſanguinaires que le Roi Charles IX lui fit donner, en alléguant pour raiſon, que ces ordres étant injuſtes, ils ne pouvoient venir du Roi; qu'il avoit voué ſes biens & ſa vie au ſervice du Prince & de l'Etat, mais non pas ſon honneur; qu'il combattroit toujours en guerrier, mais non en lâche aſſaſſin ni en vil mercenaire.

» C'eſt le même qui fit une action

si touchante de tendresse filiale. Il étoit éperdument amoureux de la fille d'un Gentilhomme, & sur le point de l'épouser. La demoiselle demeuroit dans une ville voisine de nos terres ; il se rendit avec sa mere auprès d'elle, quelques jours avant la noce. On ne songeoit qu'aux préparatifs de la fête, lorsqu'une nuit la ville est surprise par les Huguenots qui se rendent d'abord maîtres d'un quartier : c'étoit précisément dans ce quartier que demeuroit sa maîtresse. Mon aïeul accourt pour la défendre & pour repousser l'ennemi, avec ce qu'il peut trouver de gens capables de le seconder. Tandis qu'ils se battent de rue en rue, on vient l'avertir que la maison de sa mere est la proie des flammes. Alors il quitte le combat en pleurant, pour voler aux lieux où la Nature l'appelle ; il s'élance à travers les feux & les dangers, pour sauver

la vie à celle qui lui donna le jour ; & , malgré tous les obſtacles , il parvient à la délivrer du péril : mais en ſauvant ſa mere , il perdit celle qui alloit faire ſon bonheur.

» Voilà , mon fils , les exemples que vous ont donnés les Hommes célebres de qui vous tenez le jour & la nobleſſe. C'eſt à vous de les imiter , & de montrer que vous n'êtes pas moins l'héritier de leur généroſité que de leur nom ; car ne croyez pas que la nobleſſe ſoit un titre donné par la Nature , inhérent à la race de certains hommes , ni même un titre ſans charge. Les premiers Nobles ne l'ont acquis à leur poſtérité que par de grands travaux , & après avoir employé courageuſement leurs forces , leurs talens & leurs vertus pour l'avantage de la Patrie. La nobleſſe eſt le ſalaire des grands ſervices rendus à l'humanité , ou le tribut

de la reconnoiſſance de l'Etat, accordé aux enfans de ceux qui ont bien mérité de lui. Il le leur paye en honneur & en conſidération, en leur ſuppoſant le zele & les ſentimens de ceux qu'ils repréſentent. Il penſe qu'en héritant d'un nom illuſtre, ils doivent avoir les vertus qui l'ont illuſtré. Mais ceux qui le terniſſent par leurs actions ou par leur caractere, ſe rendent d'autant plus mépriſables, que le nom & la mémoire de leurs ancêtres ſont en plus grande vénération. Souvenez-vous donc, mon cher Chevalier, que votre naiſſance vous impoſe pour devoir l'exercice des vertus utiles aux autres, & que ce n'eſt qu'en faiſant bien qu'on peut bien mériter «. Ces leçons, ſoutenues par de ſi grands exemples, reſterent profondément gravées dans mon cœur.

Ma mere, de ſon côté, me mena

dans un boſquet ſolitaire, pour épancher avec plus de liberté la tendreſſe de ſon cœur. Ce ne furent pas des ordres ni même des conſeils qu'elle me donna; elle uſa de moyens bien plus perſuaſifs. Les tendres exhortations, les prieres, les larmes furent employées, pour m'engager à me conduire d'une maniere auſſi louable que je l'avois fait juſqu'alors. Elle me fit voir ſon bonheur attaché à la ſatisfaction qu'elle auroit de ma conduite. Digne mere! qui mettoit ſa joie dans la ſageſſe de ſes enfans, & qui leur demandoit, comme une preuve d'amour, ce que leur intérêt & leur devoir leur preſcrivoient également. Ses inſtructions ſe réduiſoient à trois chefs principaux.

1°. Eviter les querelles, & ſur-tout le duel qu'elle me repréſenta comme une tranſgreſſion manifeſte des loix divines & humaines, & un attentat

puniſſable. S'il y a de la juſtice & de la raiſon dans le monde, me dit-elle, il eſt toujours permis de ſe défendre ; mais il ne l'eſt jamais de provoquer perſonne ni d'attaquer la vie d'autrui, ſoit par une force brutale, ſoit avec l'adreſſe d'un gladiateur.

2°. Fuir le libertinage d'eſprit & de cœur, qu'affichent aujourd'hui la plupart des jeunes gens.

» La mode & l'inſouciance, diſoit ma mere, ne leur permettent plus de rien croire. Ils ſe font un jeu de ſéduire les femmes, que pourtant ils n'eſtiment plus, qu'ils n'aiment plus, & de porter le déshonneur dans les familles les plus honnêtes. Leur vie ſe paſſe dans un déſordre de mœurs, dans une fauſſeté de ſentimens, qui ne mériteroit que le plus grand mépris. Mais beaucoup de femmes foibles & dépravées, mais ceux qui leur reſſemblent, ſe contentent des dehors

les

les moins imposans & des protestations les moins solides, & consentent d'être dupes en se réservant la liberté de tromper à leur tour.

» Evitez ces exemples, mon fils. Fuyez l'amour, qu'il est si difficile de modérer, & dont l'ivresse jette la raison dans l'égarement & dans le délire; mais sur-tout fuyez ces commerces honteux & perfides, où le moins que l'on puisse perdre est sa fortune & sa santé «.

3°. Enfin, elle me recommanda de ne point trop me préoccuper de mes sentimens en croyant que j'eusse toujours raison; en conséquence, de ne pas fronder la façon de penser ni les usages des autres, & sur-tout les mœurs des Peuples chez lesquels j'allois voyager; car, vouloir ainsi s'ériger hardiment en juge des opinions & des coutumes étrangeres, les censurer, parce qu'elles different des

nôtres, c'eſt montrer une vanité ridicule, qui, en nous enlevant la conſidération des gens ſenſés de la Nation que nous allons ſcandaliſer, nous donne des torts qui rejailliſſent ſur nos compatriotes. — Vous allez vivre avec des gens graves, ou du moins avec des inconnus; ne cédez jamais à la tentation de les plaiſanter. C'eſt le ton perpétuel de badinage & de plaiſanterie (*a*), que beaucoup de

(*a*) Il eſt certain que dans tous les pays de l'Europe, au moins parmi le peuple, le François paſſe non ſeulement pour un perſifleur dédaigneux, mais pour un ſéducteur; diſons mieux, pour un corrupteur des femmes. Cette opinion, fondée ſur les déportemens de quelques-uns de nos agréables qui vont promener au loin leurs vices & leurs ridicules, eſt retombée ſur la Nation, & lui fait le plus grand tort chez des peuples jaloux par tempérament & naturellement graves. On nous

jeunes François prennent indécemment chez nos voisins, qui fait croire à ces Peuples, que le François est railleur par goût & mépriſant par caractere. Ces deux défauts, qui bleſſent ſi griévement l'amour-propre, joints à l'indiſcrétion qu'on reproche à nos jeunes gens, & à l'air d'aiſance qu'ils prennent auprès des femmes, n'ont pas peu ſervi à faire naître

---

juge mal, ſans doute. Le François eſt léger, mais ſenſible; il aime à plaiſanter, mais ſa plaiſanterie n'a rien d'amer; il chérit le ſexe, mais il le reſpecte. Nul Peuple, j'oſe le dire, ne porte plus loin ſon enthouſiaſme pour les choſes louables; nul Peuple ne rend plus de juſtice aux autres Peuples ſes voiſins, chez leſquels il aime à louer les vertus & les grandes actions. L'opinion défavorable qu'on a de lui, commence à s'affoiblir; mais c'eſt aux François qui voyagent à l'effacer entiérement par leur diſcrétion & leur modeſtie. *Note de l'Editeur.*

des préjugés désavantageux à la Nation Françoise, & à rendre en quelque sorte haïssable le Peuple de la terre le plus sociable & le plus doux.

Ces sages avis, accompagnés de témoignages de tendresse, s'accordoient assez avec ma façon de penser, pour se graver profondément dans mon cœur. C'étoit une semence, qui, tombant sur une terre bien préparée, ne pouvoit manquer de fructifier avec le temps. En effet, les conseils de cette digne mere, toujours présens à mon esprit, en m'inspirant la défiance de moi-même, me déroberent aux ridicules qu'elle redoutoit, & me préserverent plus d'une fois des dangers, où il est très-vraisemblable que le feu de la jeunesse & mon inexpérience m'auroient fait tomber.

Nous commençâmes notre tournée par l'Angleterre; de là nous passâmes

en Hollande, d'où, traverſant l'Allemagne & l'Italie, nous arrivâmes à Malte. » Je ne vous ferai point ici la deſcription de ces pays. Je me contenterai de vous dire, que le but de mon voyage étant de m'inſtruire en étudiant les variétés que la Nature, les hommes & les Gouvernemens pourroient m'offrir, je m'arrêtois avec complaiſance dans les lieux & dans les villes qui pouvoient me préſenter des objets dignes de ma curioſité.

» Si éloignés de ces heureuſes contrées, ſéparés du reſte de la Nature, ô ma chere Eléonore ! que nous importe ici la connoiſſance de leurs gouvernemens & de leurs mœurs ? Quel intérêt pourriez-vous prendre aux réflexions qu'ils m'inſpirerent alors ?..... Mais que dis-je ! la connoiſſance des hommes eſt-elle inutile, même quand on ſeroit ſeul ? Pouvons-nous être indifférens ſur la ma-

niere dont ils ſe gouvernent, & ſur celle dont ils doivent être gouvernés? Y a-t-il une Science ſuperflue, même dans un déſert? C'eſt là ſur-tout qu'il importe de ſavoir. Savons-nous à quoi le Ciel nous réſerve? (& en diſant ces paroles je tournai un regard douloureux du côté de ma Patrie; & les yeux d'Eléonore ſe baiſſerent triſtement.) Mes obſervations auront peut-être un jour leur utilité; ſi elles vous amuſent un moment, elles ſeront encore utiles «. Un ſigne de tête d'Eléonore m'encouragea, & je continuai de la ſorte :

» Malgré les éloges faſtueux que les Anglois prodiguent à la forme de leur Gouvernement dans lequel trois pouvoirs ſe combattent ſans ceſſe, je ne pus m'empêcher de goûter les réflexions de mon oncle, qui prétendoit que le meilleur Gouvernement étoit celui qui avoit plus de rapport à

l'adminiſtration paternelle, où il n'y a point de contre-poids «. » Jugez-en par les effets, mon cher Chevalier, me diſoit-il; la révolution que l'Angleterre vient d'éprouver depuis quelques années (*a*), & qu'on regarde comme extraordinaire, a pourtant bien des exemples dans ſon Hiſtoire, & ne doit pas étonner ceux qui connoiſſent ſa conſtitution. Quel éloge peut-on faire d'un Gouvernement ſous lequel la Nation éprouve des convulſions ſi vives & ſi fréquentes ! La derniere criſe eſt la troiſieme depuis moins de cinquante ans. Dans les ſiecles précédens, elles ont été encore plus nombreuſes.

» Si vous jetez les yeux ſur les époques ſaillantes de cette Monarchie, vous ne verrez que le tableau mouvant d'une mer toujours agitée, & fameuſe

(*a*) C'eſt la révolution de 1688, qui fit perdre le trône à Jacques II.

par de grands naufrages. Quand nous supposerions que les trois pouvoirs qui la composent, se combinent parfaitement & sont bien d'accord, pourrions-nous croire qu'ils doivent durer longtemps dans cette union, avec la multitude de passions & d'intérêts divers qu'elle renferme (*a*)?

(*a*) Divers Auteurs Politiques ont, sur la constitution du Gouvernement d'Angleterre & sur son influence, des opinions bien opposées au jugement qu'en portoit le célebre Montesquieu. Quelques-uns n'ont vu dans ce mélange de pouvoirs, qu'un Gouvernement dont les parties, luttant toujours entre elles, tendent à s'affoiblir mutuellement; qu'un choc perpétuel d'intérêts & d'opinions, qui, entretenant dans les esprits une contrariété de volontés, fait naître insensiblement le désordre; qu'une raison de prévoir qu'un de ces pouvoirs venant à s'élever sur la ruine des autres, amenera quelque révolution funeste & désastreuse pour la Nation.

» Tout tend à s'altérer dans le Monde, & les Gouvernemens ne

L'orgueil, disent-ils, & la fierté qui naissent des prétentions au partage de l'autorité, ont dû naturellement élever l'ame des Anglois; mais, si on y regarde de près, on verra qu'ils lui ont donné plus de présomption que de grandeur, plus d'ambition que de sagesse, plus d'opiniâtreté que de courage, plus d'amour de l'indépendance que de la vraie liberté. De là, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'enflure dans les désirs, dans les pensées, dans les projets des Anglois; de là, cet amour-propre sans mesure, qu'ils appellent *patriotisme*; de là, le mépris qu'ils affectent pour les autres Peuples, & le peu d'égards qu'ils ont pour les droits des Nations; de là enfin, l'acharnement & la cruauté réfléchie qu'ils mettent dans toutes leurs querelles. — Ce Peuple, qu'agite une perpétuelle inquiétude, ne peut vivre en paix avec lui-même, lorsqu'il n'est point en guerre avec ses voisins. Comme sa jalousie & son avide cupidité le portent sans cesse

s'écartent point de cette loi. Mais les Républiques & les Gouvernemens

---

à attaquer, tantôt à force ouverte & tantôt sourdement, leurs propriétés, & comme ces attentats, en irritant tous ces Peuples, peuvent les liguer contre lui, il est à craindre qu'un soulévement général ne l'accable, ou qu'affoibli par les efforts qu'il fera pour se défendre, & désolé des pertes & des malheurs qu'il éprouvera, il ne tourne sa fureur contre lui-même, & de ses propres mains ne déchire ses entrailles.

Il est encore à remarquer, qu'avec la plus grande liberté de parler & d'écrire, qui, dans un autre pays & avec un autre constitution, eût généralement répandu la connoissance de toutes les vérités utiles, les Anglois n'ont fait que peu de progrès dans les vrais principes de l'économie politique, du commerce, des impositions, des droits & des devoirs des hommes réunis en société. L'animosité des partis, toujours plus occupée de nuire au parti opposé, que de rechercher ce qui intéresseroit

mixtes ont ce désavantage, qu'une fois altérés par la corruption, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de les rétablir. Il faut le concours de tant de volontés, & ces volontés une fois dissidentes, s'éloignent tellement du centre de réunion, que la restauration de l'ordre primitif devient de plus en plus impossible. Au lieu que, dans une Monarchie où le retour au bien ne dé-

---

le bonheur de l'Etat, a fait dégénérer les Harangues & les Ecrits en vaines querelles, dont la Nation n'a tiré aucun avantage; & le commerce de ce Peuple industrieux gémit sous le faix d'impositions désordonnées & de priviléges exclusifs les plus onéreux. La liberté du domicile des Citoyens est violée par les Commis de la Douane, & celle des personnes l'est par les *Press-gangs*, pour le service de la Marine. On traite en esclaves les Membres d'un Peuple libre, pour les obliger à défendre leurs foyers. *Note de l'Editeur.*

pend que d'une volonté, on peut ſans doute éprouver les effets d'une mauvaiſe adminiſtration ; mais dès qu'un Roi ferme & bon y tient le ſceptre, tout peut être réparé, & ſouvent un ſeul regne ſuffit pour effacer le ſouvenir d'un ſiecle d'infortunes. Rappelez-vous les regnes aſſez courts de Charles V, de Louis XII & d'Henri IV, durant leſquels la France reprit ſa ſplendeur ; ils ſerviront à vous confirmer la vérité de mes remarques & la ſolidité de ma politique (*a*).

(*a*) Si quelqu'un pouvoit s'élever contre cette aſſertion, nous n'aurions beſoin, pour le convaincre, que de lui citer le regne paternel de Louis XVI, qui, dans peu d'années, a relevé la France de l'état de décadence où elle étoit. Il a fait naître la confiance & le calme dans les eſprits, par les opérations les plus ſages & les mieux combinées. La regle & l'économie

» Une choſe pourtant bien louable dans l'adminiſtration Angloiſe, continuoit mon oncle, c'eſt le reſpect pour la propriété, c'eſt l'encouragement donné depuis peu à l'Agriculture & au commerce de ſes productions. Les Anglois ont compris que

---

introduites dans toutes les parties de l'Adminiſtration, les Finances améliorées, la Marine rétablie avec une rapidité qui étonne, la paix cimentée par ſa médiation entre trois grands Empires ; enfin la gloire & le crédit de la France reſtaurés chez toutes les Nations, les mœurs & le patriotiſme ranimés dans le cœur des François, & tout cela exécuté au milieu de la guerre la plus diſpendieuſe, juſtifie l'enthouſiaſme qu'il inſpire à ſes ſujets, & l'eſpoir qu'ils ont conçu du plus grand bonheur qu'un Peuple ſenſible puiſſe goûter. Quel heureux concours de circonſtances ne faudroit-il pas dans un Gouvernement mixte, pour opérer tous ces changemens favorables, & où ſont les exemples de pareils changemens ? *Note de l'Editeur.*

le revenu d'une Nation agricole étoit celui du sol, & que, pour exciter l'émulation du Laboureur, il falloit lui faciliter le débit de ses denrées. Ils ont en conséquence, non seulement permis de les exporter en tout temps & en tout pays; mais par un excès qui est dans leur caractere, ils ont voulu forcer l'exportation au delà de ses bornes naturelles, en accordant une récompense proportionnée à la quantité de grains exportée d'Angleterre, tandis qu'ils repoussoient par des gênes & des droits de douane les grains qu'on auroit pu leur amener de l'Etranger (*a*); & quoique

(*a*) La Loi de l'exportation des grains, promulguée en Angleterre sous Guillaume III, & qui a subsisté depuis 1688 jusqu'en 1764, a changé, pour ainsi dire, la face de l'Angleterre, par l'aisance & les richesses qu'elle a répandues sur les campagnes. Cette Loi accorde une prime de

cette prohibition, comme toute autre, ſoit nuiſible en elle-même, la libre exportation des grains, dont on commence à ſentir les avantages, doit tellement influer dans cette Iſle ſur la proſpérité de l'Agriculture & du Laboureur, qu'il pourroit fort bien arriver que les Anglois nous portaſſent quelque jour les produits de leurs récoltes, multipliés par la liberté, lorſque les nôtres ſeront diminués par les entraves où l'on a mis chez nous le commerce des denrées, & qu'ils devinſſent ainſi les fourniſſeurs de ceux qui les avoient approviſionnés ſi long-temps (*a*) ".

---

cinq ſchellings par quarter de froment exporté. Le quarter peſe quatre cent quatre-vingts livres, & le ſchelling vaut une livre quatre ſous tournois. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Cette prédiction s'eſt accomplie; l'Agriculture & les revenus du ſol en Angleterre n'ont pas ceſſé de faire des

Vous avez vu l'Angleterre, ma chere Eléonore, & vous avez pu

---

progrès durant les ſoixante-ſeize ans de cette liberté. Il y a deux obſervations bien remarquables à faire à cet égard; c'eſt que l'Angleterre n'a pas éprouvé de diſette dans cet intervalle, & que depuis 1764, où la liberté de l'exportation y a été ſuſpendue, il y a eu des diſettes & des ſéditions, comme dans tous les pays de régime prohibitif.

D'un autre côté, la France, qui s'étoit enrichie en approviſionnant ſi long-temps ſes voiſins du produit de ſes récoltes, privée, ſous Louis XIV, de la liberté du commerce des grains, vit diminuer ſucceſſivement ſa proſpérité ave le revenu de ſes biens-fonds, & pluſieurs cantons de ſes provinces fertiles tomber en friche. Depuis, on a pu compter une année de diſette & de grande cherté ſur ſix années communes, ce qui a ruiné alternativement les campagnes & les cités. Il faut eſpérer que l'adminiſtration éclairée de Louis XVI, qui ſe rapproche toujours davantage des

remarquer qu'avec tous les défauts qu'on leur reproche, ſes habitans ont de grandes qualités & de grandes vertus. L'Anglois eſt exceſſif; ſoit en bien, ſoit en mal, il paſſe communément les bornes ordinaires. Où il eſt bon, il excelle; où il eſt mauvais, rien n'eſt pire. Le bas Peuple des villes y eſt brutal, inſolent, querelleur, féroce, facile à émouvoir, difficile à calmer; & cependant, le dirai-je, ce Peuple eſt quelquefois capable de s'élever à de beaux ſentimens de juſtice & de généroſité. Il ſe montre ſenſible aux actions grandes & louables. Celui de la campagne a de la franchiſe & de l'humanité.

La plupart des Grands en Angleterre, dédaigneux, bizarres, inſou-

---

Loix naturelles, effacera juſqu'aux traces de ces erreurs qui nous ont été ſi funeſtes. *Note de l'Editeur.*

cians, cherchent, comme tout bon Anglois, à se distinguer, n'importe de quelle maniere, & sans trop choisir les moyens qui les rendront remarquables. Cette façon de penser, cette singularité commune dans le pays, qui peut quelquefois produire de grands effets lorsqu'elle se trouve jointe à un grand caractere, ne fait le plus souvent que des originaux. Mais l'Anglois, brave, studieux, honnête, qui s'éleve au dessus des préjugés de sa Nation; mais celui qui se pénetre des sentimens de l'amitié, qui se livre avec plaisir au penchant de la bienfaisance, & qu'on voit encourager les Lettres de sa munificence & de sa familiarité, celui-là mérite les applaudissemens des honnêtes gens de tous les pays; & c'est un hommage qu'on doit rendre à beaucoup d'Anglois (*a*).

(*a*) On doit de justes éloges à la Nation

Nous trouvâmes les Hollandois tels qu'on nous les avoit dépeints ; graves dans la société, froids dans leurs

---

Angloise, pour son assiduité & ses succès dans l'étude des Sciences, mais sur-tout pour l'encouragement qu'ils donnent constamment aux Arts utiles & à des entreprises honorables à l'humanité. Il s'est formé dans ce dessein plusieurs associations à Londres, dont la plus célebre est celle que nous appelons improprement *d'Emulation.* Les sommes que fournissent tous les ans les généreux Membres qui la composent, montent, dit-on, à près de cent mille livres de notre monnoie. Elles se distribuent en récompenses à quelques Gens de Lettres, à des Artistes, à des Artisans, &c. Les Anglois ont porté la générosité jusqu'à souscrire pour les dépenses d'un voyage de long cours, entrepris pour porter les commodités de la vie, comme volailles, cochons, chevres, bêtes à corne, grains, fer, &c. à des Peuples qui ne les connoissoient pas, & rapporter de leur pays des productions qui pussent être cul-

ménages, mais actifs dans leurs entrepriſes ; ſoigneux juſqu'au ſcrupule pour les faire réuſſir, & ne négligeant rien pour ſe procurer les moindres profits. Ils ſont, comme vous ſavez, les voituriers généraux des denrées & des marchandiſes de la plupart des Nations connues, & ils tirent des

---

tivées en Europe à l'avantage de la Société. Ce voyage a été fait par le Capitaine Cook, tué, il y a peu d'années, dans une Iſle voiſine du détroit d'Anian.

Quel dommage qu'une Nation capable de faire des actions auſſi louables, & qui s'intéreſſe ſi noblement au bonheur des Peuples antipodes, qu'elle regarde comme ſes freres, manque, je ne dirai pas de généroſité, mais d'équité pour ſes deſcendans Américains & pour ſes voiſins les François, contre leſquels elle ſe dévoue en quelque ſorte aux préventions les plus injuſtes, & montre une haine qui contraſte ſinguliérement avec les actes que nous louons ici ! *Note de l'Editeur.*

gains considérables de ce trafic en rendant de grands services à l'Agriculture & aux Manufactures. Le petit nombre d'hommes qu'ils mettent sur leurs vaisseaux, & la sobriété de ces équipages, leur donnent le moyen de faire les transports à meilleur compte que les autres Nations maritimes, & leur assurent avec raison la préférence du fret à l'avantage commun des chargeurs, des voituriers & des acheteurs. Mais le Commandeur remarquoit qu'on n'avoit pas une idée juste de la vraie cause des richesses des Hollandois, lorsqu'on l'attribuoit seulement au négoce. » On ne leur voit, disoit-il, qu'un petit territoire en Europe, & cependant leur opulence égale celle des Etats les plus floriſſans, & on en conclut que c'est le négoce qui les enrichit. Ils trouvent sans doute des profits à s'en occuper, & à se faire

les agens intermédiaires d'un commerce immenſe ; mais on oublie que leur véritable commerce, celui qui leur fournit des productions qu'ils n'achetent que du travail, ſe tire de leurs établiſſemens dans les autres parties du Monde ; qu'ils vendent excluſivement les épiceries les plus précieuſes dont ils poſſedent le pays (*a*) ;

(*a*) Les Hollandois ont fait juſqu'à préſent le commerce excluſif du girofle & de la muſcade, dont ils fourniſſoient tous les Peuples de l'Europe. C'étoit pour eux une mine plus riche que celle du Potoſi. Ils avoient renfermé les arbres précieux qui produiſent ces épiceries, dans les Iſles Moluques qu'ils poſſedent, & prenoient grand ſoin d'extirper tous les ans dans les Iſles déſertes des Indes, ceux que la Nature libérale y faiſoit croître ; mais on a trouvé le moyen d'en porter dans nos établiſſemens François, & il eſt vraiſemblable que les Hollandois ne feront bientôt plus le monopole de cette marchandiſe. *Note de l'Editeur.*

& qu'enfin la mer, où ils font des pêches très-abondantes, eſt pour eux un territoire du plus grand produit. Quant à leur territoire réel en Europe, il eſt cultivé avec une ſupériorité, & donne des produits auxquels nul autre Peuple n'a pu encore atteindre «.

Les Allemands ne ſont point commerçans comme les Anglois, ni trafiquans comme les Hollandois ; ils n'ont ni Marine ni Colonies, & cependant ils forment une Nation très-puiſſante & très-reſpectable. Cette Puiſſance confédérée eſt compoſée de vingt Peuples différens, qui reconnoiſſent différens Chefs, Rois ou Princes, &c. ſubordonnés, pour l'intérêt général, à un Empereur. Les intérêts, les droits, les prétentions de ces Rois, Princes, &c. fondés ſur des traités publics ou des conventions approuvées par le Corps Germanique,

forment ce qu'on appelle *le Droit Public d'Allemagne*. J'en fis une étude particuliere, parce que l'Allemagne, ſituée au milieu de l'Europe, ſe trouvant ſans ceſſe mêlée dans tous ſes différens, la connoiſſance de ſon Droit public devient ſans ceſſe néceſſaire à ſes voiſins & aux Publiciſtes de toutes les Nations, & qu'un Politique & un homme inſtruit ne doivent pas l'ignorer.

Nous ſavions que ſes habitans, qui paſſent pour un peu bruſques, ſont ſimples, francs, belliqueux. Nous nous convainquîmes en les fréquentant, que peu de pays fourniſſent des hommes plus robuſtes, plus patiens au travail, plus inventifs, & d'une ſociété plus facile. Ils aiment le vin & la bonne chere; mais ils aiment à en faire part à leurs hôtes, & ils exercent volontiers l'hoſpitalité.

Avant Jules-Céſar, qui, par oſtentation,

oſtentation, fit mine de les attaquer; avant Druſus qui tenta de les aſſervir, ces Peuples étoient connus par la force du corps, par la ſimplicité des mœurs, & par leurs vertus. Leur vaillance étoit redoutable. Ils ſervirent long-temps de rempart à la liberté de l'Europe, réfugiée dans leurs forêts & dans les marais du Nord, contre les entrepriſes audacieuſes de la tyrannie des Romains. Enfin, ſoulevés contre cet eſprit d'uſurpation & de deſpotiſme, qui vouloit mettre aux fers tous les Peuples connus, ils l'attaquerent de toutes parts, détruiſirent l'Empire de Rome, & fonderent ſur ſes débris les Monarchies puiſſantes qui ſubſiſtent encore. Les François deſcendent de ces braves Germains, & ſont encore le Peuple de l'Europe dont l'humeur & le caractere s'accordent mieux avec celui des Allemands.

La diviſion de l'Allemagne ſous pluſieurs Princes, qui nuit peut-être à ſa force politique, lui devient avantageuſe à bien d'autres égards. Ailleurs une ſeule Capitale abſorbe toute la ſéve de l'Etat, qui y cauſe un engorgement funeſte, tandis que le reſte, privé de ce ſuc nourricier, eſt dans la langueur. Ici la diſtribution s'en fait d'une maniere plus profitable pour l'avantage commun. Pluſieurs Cours brillantes ne ſont pas ſeulement un ornement pour ce pays, un débouché pour ſa nombreuſe Nobleſſe; elles ſont encore un centre de richeſſes & de lumieres, qui, en ſe diſtribuant aux environs, étendent par-tout avec plus d'égalité les connoiſſances & le bonheur. On ne voit point chez les Allemands, comme chez leurs voiſins, une prodigieuſe différence entre les fortunes, d'immenſes tréſors d'un côté, & l'indi-

gence de l'autre ; il y a moins de millionnaires, & tout à la fois moins de pauvres.

Nous visitâmes la plupart de ces Cours ; car manquer de voir dans les voyages les alentours des Princes dont on parcourt les Etats, c'est négliger de connoître les mœurs des Grands ; comme ne voir que ces Cours, c'est s'ôter les moyens de connoître la Nation. Nous fûmes surpris de l'urbanité que nous trouvâmes par-tout, & de l'accueil qu'on nous y fit. Les Princes & les Seigneurs n'employerent avec nous d'autre Langue que la nôtre, suivant l'usage constant de toute l'Europe envers les François (*a*), qui, malgré

(*a*) A l'exception de la Cour de Rome & de celle d'Espagne, où l'étiquette de la gravité ne permet guere d'employer que la Langue du pays ; ce qui a forcé la branche

la politeſſe dont ils ſe piquent, n'ont pas la même attention pour les Etrangers. Nous eûmes ainſi lieu de nous convaincre que le reproche de rudeſſe qu'on fait aux Allemands, ne peut tomber que ſur le bas Peuple, dur & groſſier à la vérité, quoique pourtant ſans fiel & ſans malice.

Un reproche plus fondé qu'on fait à cette Nation, c'eſt l'eſtime prodigieuſe qu'elle attache au privilége de la naiſſance, & l'eſpece de ſuperſtition qu'elle a pour la Nobleſſe. Le ſang d'un homme qui peut faire preuve de ſeize quartiers, lui ſemble d'une nature bien différente de celui qui coule dans les veines du Roturier. Elle ne ſonge point que cette opinion eſt le fruit d'un ridicule préjugé;

---

de la Maiſon de France régnante en Eſpagne, de ne ſe ſervir pour l'uſage ordinaire que de l'Eſpagnole. *Note de l'Editeur.*

que les ſentimens élevés & la grandeur d'ame conſtituent la vraie nobleſſe, & qu'à ce titre un Roturier peut être autant & plus noble qu'un Comte Palatin. Elle croit, au contraire, que ceux qui ſont nés avec le péché originel de roture, non ſeulement ne ſont pas comparables aux deſcendans d'un Comte ou d'un Baron, mais qu'ils ont été créés exprès pour leur être ſubordonnés & pour les ſervir.

Tout Gentilshommes que nous étions, nous ne pûmes nous empêcher de trouver ces prétentions bien déraiſonnables; mais en blâmant cet orgueil, nous donnâmes de juſtes éloges à l'eſprit d'union & de concorde qui regne chez les Allemands, malgré la différence des religions. On ſait combien les troubles qui ſe ſont élevés à ce ſujet ont cauſé de ravages & fait verſer de ſang. Aujourd'hui

du moins, en attendant que la lumiere éclaire & rapproche tous les esprits, la charité semble réunir tous les cœurs ; & puisse-t-elle un jour produire leur entiere union dans ma Patrie !

En passant en Italie, nous ne changeâmes pas seulement de climat ; nous trouvâmes des mœurs & des manieres différentes. L'Allemand est ouvert, libéral, sans détours, sans défiance. L'Italien est secret, fin, jaloux, prudent, économe, & la facilité de son esprit, qui le rend propre à tout, le fait particuliérement réussir aux choses d'agrément ; mais quelquefois sa discrétion le rend dissimulé, sa prudence soupçonneux, sa jalousie perfide, son économie avare, & souvent la finesse de son esprit s'évapore en subtilités. La Nation Italienne est une des plus célebres du Monde, par ce qu'elle a jadis été, par les Hommes rares qu'elle

a produits, par la gloire de ſes conquêtes & de ſes Ouvrages, & par les monumens qu'elle a élevés. C'eſt encore une des plus ſpirituelles & des plus recommandables, une de celles qu'on ſe plaît davantage à fréquenter.

Il eſt vrai qu'on parcourt moins l'Italie pour connoître les mœurs & le génie de ſes habitans, la nature des Gouvernemens qu'elle renferme, la richeſſe de ſes productions, ſon crédit & ſes forces politiques, que pour voir un beau ciel, des ſites pittoreſques, un pays charmant, & pour connoître & admirer ſes monumens antiques & ſes chef-d'œuvres modernes. Mais ce beau pays ne doit pas faire ſeulement l'étude des Artiſtes & des gens de goût; il eſt très-digne des regards & de l'attention des Philoſophes. On peut remarquer en effet, que l'Italie, fameuſe par la célébrité de ſes Héros, de ſes Ecrivains & de

ſes Artiſtes, qui deux fois ont fait époque dans le Monde, a gardé juſque dans ſa décadence une ſorte de majeſté qu'on ne trouveroit point ailleurs. Rome, deſtinée à dominer ſur les Peuples, ne pouvant plus les aſſervir par les armes, les a long-temps gouvernés par l'intrigue; mais ſa plus grande gloire ſera toujours de les dominer par la Religion, & c'eſt ainſi qu'elle porte encore ſon empire dans tous les pays de la Terre.

La confédération de l'Allemagne en fait un Corps inébranlable, qu'on a pu quelquefois entamer, mais jamais renverſer. Le flegme Allemand fait mouvoir avec ordre la machine compliquée du Gouvernement féodal: les eſprits Italiens au contraire, trop vifs & trop ſubtils, n'ont pas permis aux divers Etats de l'Italie de ſe former en un ſeul Corps, ni même de ſe confédérer. La diviſion amene la foi-

bleſſe : toutes ces belles contrées ont été ſucceſſivement, & durant pluſieurs ſiecles, la conquête du plus fort ou du plus adroit. Mais la foibleſſe interdit les efforts, & cet état d'impuiſſance ne permet pas d'entrer dans les querelles des autres; de là le repos & même la tranquillité, ſi d'impérieuſes circonſtances ne forcent pas d'en ſortir. La foibleſſe de l'Italie lui a donc procuré la paix dont elle a long-temps joui ; & ſi quelques ſecouſſes paſſageres l'ont troublée, elle a bientôt recouvré le calme qu'elle avoit perdu : plus puiſſante, elle eût été peut-être moins heureuſe.

Enfin, après avoir obſervé les villes & les campagnes de l'Italie, après avoir contemplé les monumens & les ſuperbes morceaux d'architecture, de peinture & de ſculpture qu'elle offre aux regards des Amateurs, après avoir vu le carnaval à Veniſe, les cocagnes

à Naples, & baisé les pieds du Pape (*a*) à Rome, nous quittâmes ce pays des beaux Arts, où l'œil & l'oreille sont souvent enchantés par le prestige de leurs productions, emportant avec nous une haute idée des talens & des graces de cette Nation polie; mais beaucoup moins satisfaits de son application aux Arts utiles (*b*), & sur-

(*a*) On ne baise plus les pieds du Pape. *Note de l'Editeur.*

(*b*) Il s'est fait à cet égard de grands changemens en Italie, où les Arts utiles, & sur-tout l'Agriculture, sont aujourd'hui secourus & encouragés. L'Archiduc Léopold, Prince digne des plus grands éloges, le sage Ganganelli & le Pape régnant Pie VI leur ont ôté bien des entraves, & se sont immortalisés par les travaux publics qu'ils ont entrepris dans ce dessein. Il suffit de dire que le premier a fait dessécher la Maremma, & Pie VI les marais Pontins que des eaux croupissantes rendoient si nuisibles aux provinces voisines, & que ces marais défrichés servent maintenant à augmen-

tout à l'Agriculture, qui négligée ou vexée par l'esprit réglementaire & fiscal, laisse en friche une partie de ses belles provinces, & sur-tout les environs de Rome, qui nourrissoient autrefois un Peuple innombrable.

Arrivé à Malte, la considération dont mon oncle jouissoit dans l'Ordre rejaillit sur moi ; le Grand-Maître, qui, quoique vieux, aimoit les jeunes gens & goûtoit ma conversation, m'admit dans sa familiarité, & tout le temps que je passai auprès de lui, il me témoigna des bontés infinies. Toutes les Langues (*a*) me virent avec

---

ter le nombre des hommes, qu'ils diminuoient autrefois. *Note de l'Editeur.*

(*a*) L'Ordre de Malte est composé des Langues de Provence, de France, d'Auvergne, de Castille, d'Italie, d'Allemagne & d'Angleterre, qui ne subsiste plus que de nom (1).

(1) On y a ajouté depuis une Langue de Pologne & une Anglo-Bavaroise. *Note de l'Editeur.*

complaisance & me marquerent de l'amitié. Je cultivois soigneusement cette société, aussi douce que respectable, & je me promettois de goûter à loisir tous les agrémens que l'Isle peut offrir (agrémens & plaisirs dangereux quelquefois pour la jeune Noblesse qui s'y rencontre), lorsqu'une maladie subite qui enleva mon oncle, me jeta dans la plus grande affliction, & me fit résoudre à retourner en France. Le Grand-Maître, qui fut touché de ma douleur, me donna une preuve de sa bienveillance en me faisant remise des effets qui lui appartenoient dans la succession de mon oncle. Je partis bientôt, consterné de la perte que j'avois faite ; mais pénétré de reconnoissance des témoignages d'attachement que j'avois reçus à cette occasion.

Je me hâtois de revenir en France par l'Italie, lorsque, passant à Rome,

une maladie grave m'arrêta dans ma courſe, & me mit à deux doigts du tombeau. Mon hôte, chez lequel j'avois déjà logé en allant à Malte, & qui m'étoit fort attaché, me donna tous les ſecours qui dépendoient de lui; mais voyant que ma maladie devenoit toujours plus ſérieuſe, & craignant qu'elle n'eût une funeſte iſſue, il crut devoir avertir les connoiſſances que j'avois à Rome, de l'état critique où je me trouvois. Je dois rendre ici juſtice à la Nobleſſe Romaine : tous ceux qui me ſurent malade s'empreſſerent de me voir & de me faire mille offres de ſervices. Ils me rendoient de fréquentes viſites, & quelques-uns paſſoient une partie du jour & de la nuit auprès de moi.

Du nombre de ceux qui me rendoient ces offices d'amitié, étoit une jeune & aimable veuve, chez laquelle mon oncle m'avoit mené pluſieurs

fois, & qui nous avoit toujours accueillis avec une politeſſe diſtinguée; elle étoit accompagnée d'un de ſes parens, & le plus ſouvent d'une de ſes amies, lorſqu'elle venoit me rendre viſite. Elle me donnoit tous les ſoins qu'on peut avoir décemment pour un malade, & elle les continua juſqu'à ma convaleſcence. Je ne le remarquai pas d'abord, non plus que le Public; mais dans un pays comme l'Italie, cette liberté s'éloignoit trop des uſages reçus, pour qu'on ne s'en apperçût pas. Le parent de la veuve ſur-tout, qui lui faiſoit ſa cour, le trouva fort mauvais; il me crut ſinguliérement favoriſé de cette belle, & réſolut de ſe venger, à la maniere de beaucoup de gens de ſon pays, de la diſgrace imaginaire dont il me croyoit la cauſe. J'euſſe été la victime de ſa perfide jalouſie, ſans une grace particuliere de la Providence qui me ſauva.

Lorſque ma ſanté fut entiérement rétablie, je voulus aller remercier tous ces amis généreux qui m'avoient donné tant de preuves d'affection, & je commençai le premier jour par les plus voiſins de ma demeure. Je ne pouvois ſans affectation & ſans manquer à la politeſſe, me défendre d'aller chez la Dame à laquelle j'avois des obligations ſi récentes; mais comme je crus devoir me conduire avec circonſpection, après les ſervices trop remarquables que j'en avois reçus, & comme elle demeuroit dans un quartier plus éloigné, je remis au lendemain à lui faire ma viſite. Cependant, pour ne laiſſer ni ſoupçon ni équivoque dans mes ſentimens, je lui envoyai demander (par Dubois, Valet-de-chambre de mon oncle, qui me ſuivoit en France) la permiſſion de l'aſſurer de ma reſpectueuſe reconnoiſſance au moment où elle ſeroit

visible. J'avois résolu de ne m'y rendre qu'avec quelqu'un de mes amis.

L'amant de la veuve faisoit épier mes démarches ; il jugeoit, d'après son idée, que je ne manquerois pas d'aller voir sa maîtresse dès que je sortirois ; mais ayant appris que j'avois été ailleurs, il crut que je n'usois de cette discrétion que pour tromper les yeux du Public, & que je profiterois sans doute de la nuit pour aller chez elle. En conséquence, il apposta des espions autour de mon logis, avec ordre de venir l'avertir dès que je sortirois, & il leur donna rendez-vous au coin d'une rue, par laquelle je ne pouvois m'empêcher de passer pour arriver chez la Dame.

Dubois sortit de l'hôtel sur la brune : il étoit de ma taille ; on le prit pour moi. Aussi-tôt un espion le devança, un autre le suivit de près. Les assassins qui l'attendoient, & qui

vouloient donner à la veuve le ſpectacle de ma mort, le laiſſerent aller juſqu'à ſa porte; mais en cet endroit ils l'entourerent ; &, comme il ne ſe méfioit de rien & n'étoit pas ſur ſes gardes, ils en firent aiſément leur victime, en le perçant de vingt coups de poignard. Le malheureux tomba en ſe débattant & en criant de toutes ſes forces. On accourut à ſon ſecours, & les meurtriers qui croyoient avoir accompli leur deſſein, voyant des domeſtiques ſortir de l'hôtel de la Dame, s'éloignerent rapidement ; mais des Sbirres (*a*) qui paſſoient alors dans la rue, les voyant fuir, & jugeant avec raiſon qu'ils avoient fait le coup, les ſuivirent de loin pour connoître le lieu de leur retraite, pendant que quelques-uns vinrent aider

(*a*) Les Sbirres ſont des ſoldats de la garde du Pape.

à enlever le malheureux, qui n'avoit plus ni connoiſſance ni ſentiment.

La maiſon de la veuve étant la plus voiſine, on y tranſporta Dubois, qu'elle reconnut d'abord ; & ſur ce qu'on lui apprit de ce qui venoit d'arriver, elle ſe douta de la vérité, & ſoupçonna le lâche auteur d'une action ſi nôire ; mais elle n'en fit rien paroître. Les Chirurgiens viſiterent les plaies du bleſſé qui reſpiroit encore, & en y mettant le premier appareil, les jugerent preſque toutes mortelles. Elle vouloit garder Dubois chez elle ; mais les réflexions qu'elle fit ſur les cauſes de ſon accident, la déterminerent à me l'envoyer.

Je venois de ſouper & je rentrois dans ma chambre, lorſqu'on frappa rudement à la porte de la maiſon. Un moment après, j'entendis le bruit confus de pluſieurs perſonnes qui montoient

vers mon appartement. Je ſortis ſur l'eſcalier pour ſavoir d'où venoit cé tumulte, & je penſai tomber de ſurpriſe en voyant le pauvre Dubois dans l'état où il étoit : c'étoit moins un homme qu'un cadavre ſanglant. Je le fis mettre dans ſon lit, après quoi j'appris de ceux qui l'avoient porté, ſa cruelle aventure. Les Sbirres qui avoient ſuivi les meurtriers & accompagné Dubois juſque chez moi, me dirent qu'ils connoiſſoient la retraite d'un de ſes aſſaſſins, & qu'il ſeroit facile de l'arrêter ; mais qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit en obtenir l'ordre de la Police.

Je récompenſai la vigilance des Sbirres, &, ſuivant leur conſeil, je ſortis ſur le champ pour aller avec eux chez le Magiſtrat, porter ma plainte de l'attentat qui venoit de ſe commettre. Mais paſſant près du palais de l'Ambaſſadeur de France, je jugeai

convenable d'en inſtruire ſon Excellence & de lui demander ſa protection, pour obtenir par ſon moyen une prompte juſtice. J'avois eu l'honneur de lui être préſenté par mon oncle. Je me fis annoncer; il vint au devant de moi, me fit entrer dans ſon cabinet, & me prévenant avec un ton de bonté qui relevoit encore les grandes qualités de ſon ame : » Je juge, dit-il, par l'heure où vous venez me voir, & ſur-tout par votre air, que vous avez quelque choſe d'extraordinaire à me communiquer, & je vous aſſure d'avance de tout l'intérêt que j'y dois prendre, & de tout mon crédit ſi vous en avez beſoin «.

Je lui racontai le ſujet de ma viſite, & lui fis part de mes réflexions ſur les circonſtances qui avoient préparé ce meurtre. Il en fut indigné, & il me dit : » Je fais mon affaire de la vôtre, & j'eſpere que votre lâche

ennemi recevra la peine qu'il mérite. Vous avez bien fait de vous adreſſer à moi ; les crimes de la jalouſie ſont facilement excuſés dans ce pays. Le ſcélérat pourroit échapper ; mais j'y mettrai bon ordre, s'il n'eſt déjà hors de la ville. Au reſte, continua-t-il, j'ai un conſeil à vous donner : il paroît que vous êtes aimé de la belle veuve & que vous l'aimez ; il vous en coutera peut-être de vous en ſéparer ; mais la prudence exige que vous quittiez Rome, où la vengeance s'irrite & ſe multiplie par les diſgraces «.

J'aſſurai très-ſérieuſement ſon Excellence, que j'ignorois ſi j'étois aimé de cette Dame, & que je n'avois pour elle que l'eſtime & la reconnoiſſance la plus parfaite. » En ce cas, reprit-il, vous n'avez rien qui vous retienne. Je me charge des obſeques de votre homme, car je vois bien qu'il eſt mort «. Là-deſſus il fit appeler

un de ſes Secrétaires, & ayant écrit deux mots : » Allez vous-en, lui dit-il, porter cette lettre au Gouverneur, & aſſurez-le, de ma part, de l'intérêt que je prends à Monſieur, que vous accompagnerez «.

Le Gouverneur donna ſes ordres en conſéquence, & deux des aſſaſſins furent pris la même nuit; mais le chef échappa pour le moment. Pour moi, pendant qu'on faiſoit cette recherche, je revins au logis, où je trouvai Dubois mourant, & je ne le quittai point, ſoit pour lui donner tous les ſoins qui dépendoient de moi, ſoit pour entendre ce qu'il voudroit me dire en cas qu'il revînt à lui; mais je n'en pus tirer une ſeule parole; il demeura toujours ſans connoiſſance, & vers le point du jour il expira, me laiſſant le regret le plus amer de ſa perte, dont je pouvois me regarder comme la fatale occaſion.

Le chagrin que me cauſa cet événement, & les triſtes réflexions qu'il faiſoit naître, me fourniſſoient de nouveaux motifs de hâter mon départ. Ainſi, après avoir écrit deux mots à la veuve qu'on me diſoit mortellement affligée, après m'être recommandé au ſouvenir de M. l'Ambaſſadeur, je repris la route de France, où j'arrivai, pénétré de douleur des pertes que j'avois faites, & où j'appris bientôt, par une lettre de ſon Excellence, tous les détails du meurtre que je viens de vous rapporter, & le ſupplice de ſon auteur.

Cette aventure m'avoit tellement prévenu contre les femmes, & contre les dangers qu'on peut trouver dans leur commerce, que j'évitois depuis toutes leurs ſéductions, que je dédaignois leurs charmes & me croyois invincible, lorſqu'un ſeul de vos regards me montra toute ma foibleſſe,

& me fit passer de la froideur de l'indifférence, aux transports du plus ardent amour.

Je vous crois, me répondit Eléonore; mais il me semble que votre modestie vous fait supprimer bien des circonstances qui pouvoient orner votre récit. En me rapportant cette aventure qui est parvenue jusqu'à moi, vous ne me dites point toutes les tentatives que fit la veuve pour gagner votre cœur. Je sais qu'elle vous offrit sa main & sa fortune, qui étoit considérable, & que ne trouvant point chez vous l'empressement qu'elle désiroit, elle en eut un dépit qui pouvoit vous devenir funeste, si le meurtre de Dubois ne vous y eût dérobé. Je n'ai pas jugé, repris-je, ces détails nécessaires : & pour le dépit de la Dame, si elle en eut, elle le tint caché, & je ne devois pas soupçonner ce que la générosité me défendoit de croire. Voilà

des

des ſentimens dignes d'éloge, repartit Eléonore ; mais ſi je ne vous connoiſſois pas, la diſcrétion dont vous voilez cette aventure pourroit me laiſſer croire que vous l'étendez ſur d'autres, & que vous n'avez pas toujours été auſſi inſenſible que vous l'aſſurez. Je ſerois fâché, lui répondis-je avec un peu de chaleur, que ce que je viens de vous dire pût vous laiſſer quelques doutes ſur ma ſincérité. Quand j'uſerois de retenue ſur des choſes qu'il eſt inutile de rappeler, il ne faudroit pas en conclure que je manquaſſe de franchiſe dans celles dont je conviens. Je ne connois mon cœur, je vous l'aſſure de nouveau, que depuis que je vous ai vue ; & toute la terre ne me feroit changer ni de ſentiment ni de langage. Mais votre complaiſance à m'écouter ne vous laiſſe pas appercevoir qu'il eſt tard. Votre état & la fatigue de la journée doivent vous

exciter au ſommeil. Allez donc vous repoſer, ma chere Eléonore ; demain, ſi vous le ſouhaitez, je reprendrai mon récit. Je vous en prie, me dit-elle ; je ſuis trop contente de ce que j'ai entendu, pour n'en pas déſirer la ſuite, & vous ſavez d'ailleurs tout l'intérêt que j'y prends.

CHAPITRE XV.

Suite de l'Hiſtoire du Chevalier des Gaſtines.

LE lendemain, les travaux commencés occuperent ma journée. Nous ſoupâmes de bonne heure; & vers la fin du repas, je repris ainſi ma narration.

L'accueil plein de tendreſſe que je reçus de mes parens, les larmes qu'ils verſerent avec moi ſur la mort de mon oncle, étoient une douce conſolation pour mon cœur. Eloigné de la maiſon de mon pere depuis deux ans, il étoit bien naturel que je me livraſſe à la ſatisfaction de la revoir: mais ces ſentimens, en faiſant diverſion à ma douleur, en éloignoient ſeulement les accès. Je ne pouvois oublier que j'avois perdu le

meilleur des parens, un bienfaiteur généreux, & ſur-tout un ami ſolide. Tout me le retraçoit dans le château que j'habitois. Ma triſteſſe perçoit malgré moi : mon pere jugea que, pour la diſſiper inſenſiblement, il falloit m'occuper.

Mes freres étoient au ſervice. La France ſoutenoit alors la guerre contre toute l'Europe : convenoit-il que je reſtaſſe oiſif dans nos foyers? On demanda de l'emploi pour moi, & j'obtins une Compagnie dans le Régiment de Thyanges. J'allai joindre en Flandres l'armée que commandoit le Maréchal de Luxembourg, & je me trouvai à la bataille de Nerwinde, où je fus bleſſé. J'oſe dire que je me comportai dans cette journée meurtriere avec aſſez de diſtinction pour mériter les éloges de mes ſupérieurs; & comme on applaudiſſoit d'ailleurs à ma conduite, j'avois quelque raiſon

d'eſpérer mon avancement ; mais à la paix de Riſwick je fus réformé. Je rentrai dans le ſein de ma famille, heureux d'avoir fait mon devoir.

Quelque temps après mon retour de l'armée, mon pere, qui ne pouvoit plus voyager à cauſe de ſon grand âge, m'envoya à Bordeaux pour y ſoutenir un procès important eu égard à notre fortune. Une ſuite de ſervices reciproques l'avoit lié avec M. d'Aliban ; il crut devoir m'adreſſer à lui. Monſieur votre pere me reçut comme le fils d'un homme auquel il avoit voué la plus ſincere eſtime, & qu'il déſiroit le plus obliger. Il ne voulut pas que j'euſſe d'autre maiſon que la ſienne, & je fus dès-lors établi chez lui comme ſi j'avois l'honneur d'être de ſa famille. Il étoit ſeul alors ; vous étiez à la campagne. Ma ſociété parut lui faire plaiſir, & il ſe trouva qu'une conformité

de goûts m'attira sa confiance & son amitié.

Il ne tarda pas à me parler de sa fille avec une tendresse qui me charma, mais avec un enthousiasme que j'aurois pris pour la prévention d'un pere sensible, si tous ceux qui vous connoissoient, n'avoient tenu le même langage par la force de la persuasion & sans intérêt particulier. Renfermé dans le cercle des soins qu'exigeoit mon affaire, je n'avois d'autre société que celle de M. d'Aliban; & l'incomparable Eléonore étoit le sujet ordinaire des conversations. Je dois oublier, en parlant de vous, que c'est à vous que je parle; & je me garderois bien de répéter les éloges que j'ai entendus, si vous pouviez me soupçonner d'avoir le dessein de vous flatter. La beauté d'Eléonore excitoit les cris de l'admiration : on l'oublioit, lorsqu'il s'agissoit de son

eſprit & de ſes talens : quant à la bonté de ſon cœur & à la grandeur de ſon caractere, c'étoit un enthouſiaſme général. J'écoutois d'abord avec le ſimple intérêt que je devois prendre à la fille d'un homme que je reſpectois beaucoup ; mais je ne ſais quel ſentiment de curioſité, qui ſembloit préſager ce qui m'arriva, me donna bientôt une ſorte d'impatience de connoître de près celle dont on me parloit ſi favorablement.

Quand vous arrivâtes de la campagne, j'étois ſorti. Je ne vous vis que le ſoir à ſouper ; mais ce fut avec une émotion & un trouble extraordinaires. Ce moment eſt trop préſent à ma penſée, pour l'oublier jamais. Je ne ſaurois pourtant vous rendre compte de l'impreſſion que vous fîtes ſur moi. Je vous ſaluai, je crois, d'un air fort embarraſſé. Vous me répondîtes avec une modeſtie ingénue,

dont je fus enchanté. J'étois si extasié de vous voir, que je ne mangeai point. Je ne m'occupois que de vous. Si vous leviez les yeux sur moi, un feu brûlant couroit dans mes veines; si vous parliez, j'écoutois la bouche ouverte, empressé de recueillir vos moindres paroles. Je ne savois ce que je devois le plus admirer en vous, ou cette grace répandue sur toute votre personne, ou ce son de voix qui pénétroit jusqu'au cœur, ou ces yeux dont les premiers regards m'avoient subitement embrasé, ou la raison & le sentiment qui éclatoient dans tous vos discours.

Je commençai dès-lors à connoître que ces éloges qui m'avoient d'abord paru suspects d'exagération, étoient pourtant au dessous de la vérité; & lorsque, rentré dans ma chambre, je voulus me rendre compte des sentimens que j'éprouvois, je fus surpris

& épouvanté de trouver dans mon cœur les ſymptômes les moins équivoques de la paſſion la plus violente. Je ſentis que je n'étois plus à moi ; que déſormais je dépendois tout entier de la volonté d'un autre, & je fus humilié de voir qu'un inſtant eût ſuffi pour m'enchaîner à jamais. Qu'eſt devenue, me diſois-je, cette indifférence, ou plutôt cette inſenſibilité que j'ai gardée juſqu'à préſent, & dont je faiſois parade ? Et quel ſecours puis-je tirer de ma raiſon, dont je me croyois ſi ſûr ? Ah ! Philoſophie, que vous avez peu de force contre les paſſions ! Vous nous inſpirez dans le calme une confiance ſans bornes ; mais vous nous abandonnez lâchement dans le combat. Je ſuis donc dans le cas de ces hommes puſillanimes, dont la foibleſſe me faiſoit pitié ; & je ſuis beaucoup moins excuſable qu'eux, car je vois tous

les périls où je m'engage, ſans que j'oſe m'en éloigner.

En faiſant ces réflexions, je me promenois à grands pas dans ma chambre. Cependant, honteux de céder ſi facilement à une premiere impulſion, je me mis à examiner ce que je pouvois faire pour me dérober à cette paſſion naiſſante. Mademoiſelle d'Aliban, me diſois-je, eſt une fille unique, fort riche. Je ne ſuis qu'un mince cadet, voué en quelque ſorte au célibat. M'appartient-il d'aſpirer à ſa main ? Nos parens approuveroient-ils ma tendreſſe ? Les miens ne doutent pas de la conſtance de ma vocation, &. me verroient quitter l'Ordre de Malte avec beaucoup de peine, lorſque je ſuis à la veille de m'y avancer (*a*). Le pere d'Eléonore a

(*a*) Je devois faire bientôt mes caravanes, & l'amitié du Grand-Maître, jointe

promis, dit-on, la main de sa fille au fils d'un ami qui jouit aux Indes d'une immense fortune ; il ne voudroit point pour moi manquer à sa parole.

Sans espérance d'épouser Eléonore, dois-je céder à mon penchant ? Dois-je me flatter de l'attendrir, &, vil séducteur, employer tous les moyens pour surprendre sa volonté, en me rendant indigne de l'amitié de son pere & de ma propre estime ? Pourrois-je d'ailleurs réussir dans ce lâche projet ? Eléonore n'est pas d'un caractere à se laisser séduire. Elle n'est pas une de ces personnes qui ne ménageant rien pour plaire & pour s'attirer des hommages, tombent quel-

---

au souvenir de mon oncle, me donnoit lieu d'espérer que, quoique jeune, je serois bientôt nommé à quelque Commanderie.

quefois dans les piéges qu'elles ont tendus elles-mêmes. Si j'en dois juger ſur ce qu'on m'en a dit & ſur ce que j'ai vu, elle eſt auſſi ſage que belle, & ſa vertu, que la ſolidité de ſon eſprit a fortifiée d'excellens principes, ne ſe démentiroit point en ma faveur.

Le ſeul parti qu'il me reſte à prendre pour ſauver mon repos, c'eſt de fuir promptement un objet ſi dangereux pour moi. Je ne l'ai vue qu'un inſtant, & je brûle. Que ſera-ce donc, ſi je me livre au plaiſir de la voir ſans ceſſe, & ſi je découvre dans ſon eſprit & dans ſon caractere de nouveaux motifs de l'aimer? Mais comment pouvoir m'éloigner décemment de cette maiſon? Je ne puis partir de Bordeaux, que notre affaire ne ſoit finie; & tant que je ſerai dans cette ville, il ne me conviendroit pas de ſortir de chez mon hôte, ſans en pouvoir alléguer une juſte raiſon.

Après tant de politeſſes que j'ai reçues de cet ami, quitter ſa maiſon & ſa ſociété, m'éloigner de lui quand ſa fille arrive, c'eſt montrer de la bizarrerie, c'eſt me rendre coupable envers eux d'une ingratitude au moins apparente.

Le danger étoit preſſant, & ces réflexions peu ſolides; mais la paſſion commençoit à troubler ma raiſon, & je ne voyois plus les choſes dans leur vrai jour. Je trouvai ce raiſonnement aſſez juſte pour en conclure que je ne devois pas me déterminer ſi bruſquement dans une affaire de cette importance; & bientôt chancelant dans ma premiere réſolution, je cherchai un tempérament qui pût accorder la décence & le devoir. Je ne quitterai point cette maiſon, me dis-je; mais j'y demeurerai le moins que je pourrai. Mon procès me ſervira d'excuſe; d'ailleurs j'éviterai de

fixer les yeux sur Eléonore, & de converser particuliérement avec elle. Ces précautions éteindront peut-être mon amour, ou du moins en arrêteront les progrès. Insensé ! je ne voyois pas que raisonner avec la passion, c'est se mettre dans le danger infaillible d'en être vaincu, & que pour peu qu'on l'écoute, elle triomphe !

Avec tout cela néanmoins je n'étois pas content de moi ; je me faisois de secrets reproches qui ne me laissoient pas tranquille. On ne passe pas si brusquement du calme de l'indifférence à l'orage des passions, sans éprouver dans cette vicissitude un mal-aise bien pénible. Tant de mouvemens contraires, tant de combats ne me permirent pas de reposer. Je passai la nuit dans cette agitation, sans fermer la paupiere. Je me levai tout occupé de votre idée, toujours plein du trouble qu'elle me causoit, & pourtant dans

le deſſein de vous éviter & de demeurer toute la journée hors de la maiſon, ce que je fis en effet. Mais je revins ſouper; &, ce que j'aurois dû prévoir, je m'enflammai davantage en vous revoyant, & je ſortis d'auprès de vous éperdu & hors de moi-même. Cependant je réſolus de me taire, & j'eus aſſez de force pour impoſer ſilence à mes ſentimens. Mais ſans ceſſe obligé de réſiſter à mon inclination, qui croiſſoit toujours, & me conſumant en vains efforts, je perdis peu à peu l'appétit & le ſommeil; mon humeur changea, je devins ſombre & mélancolique; & après avoir quelque temps langui dans cet état, je tombai ſérieuſement malade.

Avant cet accident, un changement ſi remarquable dans mon humeur avoit frappé Monſieur votre pere. Il fut touché de ma triſteſſe, & ſoup-

çonnant que j'avois dans l'ame un chagrin rongeur, il mit en usage toutes les caresses & les insinuations de l'amitié, pour m'arracher mon secret & connoître ma peine; mais je ne me laissai point pénétrer, & quoique sensible à ces preuves d'attachement, je résistai à toutes ses instances. Je sentois alors que je ne devois plus tenter de me vaincre. Je connoissois en même temps l'inutilité de mon amour. Je voulois mourir victime de ma délicatesse; & la résolution de mourir pour vous, flattoit singuliérement mon imagination exaltée. Ainsi j'aimai mieux céder au mal, que de me dévoiler. Je crois que vous & Monsieur votre pere, vous ne vous doutiez pas alors de mes sentimens, & qu'il a été long-temps sans les connoître.

» Pardonnez-moi, me répondit Eléonore, mon pere ne tarda pas à

en être instruit. Et par qui pouvoit-il l'être, lui répliquai-je, puisque je n'en avois fait confidence à personne ? Par vous-même, repartit Eléonore ; & je vais vous raconter à ce sujet une anecdote que sans doute vous ignorez.

» Votre maladie, qui ne fut d'abord qu'une petite fievre, devint bientôt si violente & si dangereuse, que tous ceux qui vous connoissoient en furent alarmés. Une fievre aiguë ne vous quittoit pas. Les redoublemens devinrent terribles ; vous tombâtes dans le délire. Mon pere, qui vous aimoit, bien affligé de votre situation, non seulement vous faisoit donner tous les secours qui dépendoient de lui, mais lui-même il prenoit soin de vous. Vingt fois le jour, près de votre oreiller, il cherchoit, quand vous pouviez l'entendre, à vous consoler par ses discours, ou du moins à vous distraire par sa présence. Je partageois

le chagrin de mon pere, & je l'accompagnois d'autant plus volontiers lorſqu'il alloit vous voir, que nos viſites vous faiſoient plaiſir, que vous nous appeliez dans les tranſports de votre délire, & qu'alors même notre préſence ſembloit vous ſoulager.

» Cependant la cauſe de votre maladie demeuroit inconnue. J'ignorois vos ſentimens pour moi; & mon pere, qui, loin de les ſoupçonner, ne vous en croyoit pas ſuſceptible, n'avoit garde de remonter juſqu'à ce principe. Mais un ſoir que nous étions l'un & l'autre près de votre lit, lorſque l'ardeur de la fievre égaroit vos penſées, le myſtere de votre cœur ſe montra tout entier dans vos diſcours. Vous nous fîtes l'aveu de votre amour; vous nous apprîtes les combats de votre ame, & la généreuſe réſolution que vous aviez priſe de ſacrifier votre repos & votre vie même, à ma tran-

quillité & à mon bonheur, & de périr victime de votre silence, plutôt que de manquer aux loix de la délicatesse & du devoir.

» Nous vîmes alors dans l'excès de votre mal celui de votre passion, & cette étrange découverte nous fit éprouver des sensations différentes. J'en fus frappée d'étonnement, & émue de pitié; & mon pere, non moins surpris que moi en admirant votre courage, se trouva vivement affligé, par la considération des suites que pouvoit avoir ce prodigieux attachement. Sensiblement touché de votre situation, il ne pouvoit s'empêcher de vous plaindre; mais ne devant point approuver votre amour, après les engagemens qu'il avoit pris pour moi, il ne savoit comment se comporter.

» Il étoit tout à la fois pénétré de votre état, & gêné par votre présence;

il craignoit que la perſonne qui prenoit ſoin de vous, n'eût compris ce que vous veniez de nous dire; il craignoit ſur-tout de me voir trop ſenſible à votre mal. Cette crainte lui donna même des ſoupçons; il me regarda fixement, & remarquant ſur ma phyſionomie trop ingénue l'intérêt que vous m'inſpiriez, il penſa qu'attendrie par votre amour, je conſentois à y répondre, & il m'en témoigna ſon mécontentement d'une maniere qui me cauſa bien du chagrin. Il finit en me conſeillant de ne plus viſiter le malade: je lui promis d'obéir. Je connoiſſois mon pere bon à l'excès, & m'aimant plus que lui-même, mais ayant parfois des fantaiſies, & ne ſouffrant point alors de contradiction. Si j'avois voulu combattre ſon ſentiment, il auroit pu me ſuppoſer une inclination décidée; il étoit plus ſimple de lui céder.

» Peu de temps après, vos parens, avertis du danger de votre ſituation, envoyerent un de vos freres à Bordeaux : il vous trouva mieux lorſqu'il arriva ; votre état donnoit chaque jour plus d'eſpérance. Votre jeuneſſe vous tira d'affaire. On vous mena à la campagne pour rétablir votre ſanté. Vous y changeâtes ſans doute de réſolution, puiſque vous jugeâtes à propos de m'écrire pour me déclarer votre tendreſſe «.

Un changement imprévu de circonſtances, répondis-je à Eléonore, me donnoit la liberté de vous découvrir mon cœur. Je venois de faire la perte la plus ſenſible. Mon pere & ma mere étoient morts ſubitement, à peu de jours l'un de l'autre. Mon frere aîné, qui me porta cette triſte nouvelle, différa de me l'annoncer juſqu'à ce qu'il me crut aſſez rétabli pour en ſupporter le rude coup. Je fus

pénétré de la douleur la plus vive, rien ne pouvoit me consoler.

Cependant il me falloit partir, pour me réunir au reste de ma famille. J'étois devenu libre de disposer de moi; j'allois m'éloigner de vous. Je crus, dans cette circonstance, devoir vous faire l'aveu de mes tendres sentimens. Je voulois, s'il étoit encore possible, prévenir votre consentement au mariage que Monsieur votre pere avoit en vue. Quoique résolu de vous aimer toute la vie, je voulois imposer un éternel silence à mon amour, si ce mariage vous convenoit. Mais, dans le cas où vous refuseriez de vous lier à un homme que vous ne connoissiez pas, je croyois pouvoir vous offrir mes vœux. J'espérois que si vous les receviez, Monsieur votre pere, qui pensoit d'une maniere généreuse, ne voudroit pas contraindre votre inclination, & ne regarderoit pas de

ſi près à ma fortune, quelque mince qu'elle fût auprès de la vôtre. Voilà ce qui me porta à vous écrire. Il eſt vraiſemblable que ma lettre ne vous plut pas, car vous ne fîtes point de réponſe. Je l'attendis en vain durant quelques jours. Je fus obligé de partir ſans rien apprendre à ce ſujet. Je ne ſais pas même encore ce que vous penſâtes alors de cette démarche.

» Votre lettre, me dit Eléonore, me cauſa de nouvelles peines; je l'avois reçue ſans conſéquence, parce que j'ignorois ce qu'elle contenoit, & que je n'avois rien à me reprocher à votre égard. Cependant, ſi je ne vous aimois pas, je prenois beaucoup d'intérêt à vous : cela me donnoit un juſte motif de curioſité, & le déſir de vous rendre ſervice. Dans cette diſpoſition, je ne me refuſai point à ouvrir votre lettre, & je commençois à la lire, lorſque mon

pere entra dans ma chambre & me ſurprit faiſant cette lecture. Sa façon de penſer m'étoit connue ; je fus embarraſſée en le voyant. Mon pere s'en apperçut ; il voulut ſavoir ce que je liſois, & me tirant le papier de la main, il découvrit tout le myſtere, & ne douta point que je ne vous euſſe autoriſé à me faire cette déclaration.

» Mon embarras trop viſible juſtifioit en quelque ſorte cette idée de mon pere ; ainſi je fus peu ſurpriſe de la lui voir adopter ; mais je fus amérement affligée des conſéquences qu'il en tira, & des reproches qu'il me fit. Il m'accuſa de déſobéiſſance & d'ingratitude, & prétendit que je ne me refuſois point à le bleſſer dans l'endroit le plus ſenſible, en le mettant dans le cas de manquer à ſa parole & aux engagemens qu'il avoit pris. Jamais mon pere ne m'avoit parlé

ſur

ſur ce ton : il m'avoit toujours paru content de ma conduite ; je l'aimois tendrement. Je vous laiſſe à penſer ſi je fus touchée de ſa douleur & de ſes plaintes. Je l'aſſurai de mon innocence avec toute la candeur dont j'étois capable, & mes larmes lui témoignerent ma vive ſenſibilité.

» Mon pere parut ému de ce ſpectacle ; mais il me dit qu'il n'y avoit qu'une choſe qui pût le raſſurer ſur mon compte. Je viens de recevoir, continua-t-il, des lettres du jeune homme que je vous deſtine ; il eſt arrivé en Angleterre, où il eſt retenu par des affaires de la plus grande importance. J'ai réſolu de l'aller joindre avec vous, ſi vous y conſentez. Votre réponſe va me montrer quel fond je dois faire ſur la confiance & la tendreſſe que vous dites avoir pour moi. Comme je puis renfermer en peu de temps toute ma fortune dans mon

porte-feuille, il ne me ſera pas difficile de partir bientôt. C'eſt de votre déciſion, ma chere fille, que dépend le repos & le bonheur de votre pere. Je ne veux pas contraindre, mais éclairer votre volonté, & en conſéquence je vous prie de conſidérer que celui que je vous deſtine n'eſt pas ſeulement un des plus riches particuliers du monde, un jeune homme des plus accomplis, mais le fils de mon ami le plus intime & le plus tendre. Pour m'acquitter envers cet ami, qui m'a rendu les plus grands ſervices, je lui ai promis de vous unir à ſon fils. Aurois-je mal auguré de votre docilité? Si votre approbation ratifie ma promeſſe, ſi l'alliance que j'ai jurée peut avoir lieu, je ſuis dans le deſſein de vous ſuivre chez mon gendre, pour paſſer le reſte de mes jours dans la douce ſociété des perſonnes qui me ſeront les plus chéres «.

Je ne pouvois, après cela, me dispenser d'obéir. J'assurai donc mon pere de toute ma soumission. Il m'embrassa, comblé de joie, & me dit, que dès ce moment il se regardoit comme le plus fortuné des peres, & qu'il n'oublieroit jamais la déférence que je lui montrois. En me quittant, il alla prendre des mesures & préparer toutes choses pour passer en Angleterre, & terminer ce mariage qu'il avoit si fort à cœur.

» Chere Eléonore, lui dis-je, je vois à présent la cause du froid accueil que Monsieur votre pere me fit sur le vaisseau : je vois également celle de l'indifférence que vous m'y témoignâtes. Je conviens en ce moment, qu'après les instances de Monsieur votre pere, vous ne pouviez vous dérober à ce qu'il exigeoit de vous, & que votre soumission est un acte digne de votre cœur vertueux &

plein de tendreſſe filiale ; mais je n'en eus pas alors la même idée. Je penſois que la déclaration que je vous avois faite ayant tous les caracteres de l'honnêteté, vous aviez pu la recevoir ſans en être offenſée, & que ſi après cela vous ne penchiez pas en ma faveur, vous pouviez au moins, ſans manquer à la bienſéance, ne pas donner votre parole de préférer mon rival. Cette opinion, jointe à la certitude que vous aviez reçu ma lettre, me laiſſoit une ſorte d'eſpérance qui me rendit des forces, & me permit de retourner plus tranquille au domicile de mes parens.

Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Il n'y avoit pas quinze jours que j'étois arrivé, qu'une lettre de Bordeaux m'apprit le deſſein de Monſieur votre pere, & votre prochain départ. Je ne ſaurois vous exprimer le trouble & le chagrin que

me cauſa cette nouvelle. Oui, m'écriai-je, ſi je perds Eléonore, je perds le jour; ſans elle je ne puis exiſter. Il n'y a point à délibérer ſur ce que je dois faire. Les conſeils de la prudence ne ſont plus de ſaiſon. Je veux ſuivre Eléonore juſqu'au bout du Monde. Elle n'eſt pas encore dans les bras d'un autre. Qui ſait s'il ne ſurviendra pas quelque événement heureux pour ma tendreſſe ? Quoi qu'il arrive, je jouirai du moins de l'avantage de reſpirer le même air qu'elle, & de la voir quelquefois. S'il ne m'eſt plus permis alors de lui dire que je l'aime, aucune Loi, aucune Puiſſance du Monde ne peut m'empêcher de l'aimer & de ſoupirer pour elle, en reſpectant ſa délicateſſe & honorant ſa vertu. C'eſt ainſi que la paſſion, dont je n'étois plus maître, m'emportoit ſans réflexion, comme ſans réſiſtance.

J'allai sur le champ trouver mon frere, l'héritier de la maison, dont j'étois beaucoup aimé. Je lui dis, qu'une affaire d'honneur m'obligeant de retourner au plus vîte à Bordeaux, je le priois de me donner le plus d'argent qu'il pourroit pour les dépenses de ce voyage ; qu'il n'obligeroit pas un ingrat, & que d'ailleurs je lui en tiendrois compte sur ma légitime. Mon frere m'assura que je faisois tort à son amitié, en lui offrant sous condition l'occasion de m'obliger ; qu'il me fourniroit volontiers tout ce qui m'étoit nécessaire ; mais il étoit alarmé du trouble où il me voyoit, & il me demandoit en grace de lui en dire le sujet ; qu'au reste, si je pouvois suspendre mon départ, je ferois très-sagement d'attendre que ma santé fût parfaitement rétablie. Je remerciai mon frere de ses bontés pour moi, & m'excusai

de lui apprendre le motif de mon voyage. » J'en ai un fort preſſant, continuai-je, mais c'eſt un ſecret que je ne puis vous révéler encore ; je n'ai eu cependant ni querelle ni diſpute, comme je vois bien que vous le craignez ; il s'agit ſeulement de parer à une grande perte dont je ſuis menacé ; & quant à ma ſanté, j'eſpere que le mouvement lui ſera ſalutaire, & qu'ainſi le voyage ne fera que la fortifier «.

Pourvu de l'argent que me donna mon frere, je partis le même jour, & quittant mes chevaux pour en prendre à la premiere poſte, j'arrivai le lendemain à Bordeaux. Mais, quelque diligence que j'euſſe faite, j'étois arrivé trop tard, & je penſai me déſeſpérer en apprenant que vous étiez partie, & qu'il n'y avoit pas de vaiſſeau prêt à faire voile pour l'Angleterre. Une ame commune, inti-

midée par la perſpective que j'avois devant moi, & rebutée par les obſtacles & les peines ſans nombre qu'elle me préſentoit, eût ſans doute abandonné le deſſein de vous pourſuivre ; une ame ſublime, guidée par les conſeils de la ſageſſe, auroit réprimé les élans de ſa paſſion & ſe fût contenue dans de juſtes bornes. La crainte ni la prudence ne purent me retenir : je mépriſai la voix de la raiſon, qui me crioit que l'entrepriſe de courir ſur vos traces, ne pouvoit avoir que des ſuites funeſtes pour moi : ainſi rejetant ces ſages conſeils, & comptant pour perdu tout le temps que je n'employois pas à vous ſuivre, je ne m'occupai que des moyens de vous rejoindre au plus tôt. J'écrivis à mon frere que je quittois la France, & lui renvoyai mon domeſtique : après quoi je repris la poſte pour me rendre à la Rochelle. J'y trouvai par

hasard un navire Anglois tout prêt à partir pour Londres, sur lequel je m'embarquai, & qui fit voile le même jour.

J'aurois voulu que, pour servir mon impatience, les vents & les flots, de concert, eussent porté le navire à sa destination aussi vîte que la pensée; mais le Ciel en ordonnoit autrement. Nous fûmes à peine dans la Manche, qu'un vent violent de sud-oueſt nous emporta malgré nous à travers le canal; & après nous avoir fait craindre cent fois d'être jetés sur les côtes de Flandres, nous fit aborder à la Brille. Jugez combien j'étois désolé de ce contre-temps, particuliérement cruel dans la circonstance, & combien il me parut affreux après ce que j'appris à l'auberge où j'allai loger.

Un Négociant Bordelois qui arrivoit d'Angleterre, auquel j'eus occa-

sion de parler, & à qui je demandai des nouvelles de M. d'Aliban, me dit que le pere & la fille étoient arrivés à Londres; qu'elle y devoit épouser un homme excessivement riche, & que vraisemblablement ce mariage ne tarderoit pas à se faire, parce que celui-ci, qui avoit un emploi considérable & de grandes possessions aux Indes, étoit pressé d'y retourner. Je lui fis cent questions sur mon rival, sur le temps où il pensoit qu'il dût partir, sur le port où il devoit s'embarquer; mais je ne pus recevoir de mon compatriote aucune lumiere là-dessus, & je ne tirai de toutes ses réponses qu'une anxiété plus insupportable.

Je n'avois pas besoin d'un nouvel aiguillon pour hâter mon départ. Le Capitaine Anglois jugeant à propos de s'arrêter quelques jours à la Brille, je profitai du premier paquebot qui

partit, pour arriver où mes vœux m'appeloient, & enfin j'eus la satisfaction de descendre en Angleterre. Il étoit nuit quand nous entrâmes au Port d'Harwick. Si j'avois voulu prendre un gîte dans la ville pour me reposer jusqu'au lendemain, je n'aurois peut-être pas essuyé l'accident qui m'arriva; mais je vous voyois sans cesse sur le point de m'être enlevée : l'idée de votre mariage déchiroit mon cœur, & je m'empressois ardemment de vous retrouver, comme si ma présence pouvoit rompre cette union & changer votre destinée. Je ne voulus donc pas m'arrêter un moment; je pris la poste pour aller à Londres, & je courus toute la nuit.

Je n'étois déjà plus qu'à quelques lieues de cette grande ville, lorsqu'à un mille de l'endroit où nous avions changé de chevaux, celui du Postillon qui me devançoit ayant bronché,

tomba rudement & se cassa une jambe. Cet événement imprévu suspendit ma course. Le Postillon retourna à la poste prendre un autre cheval, tandis que je demeurois sur le chemin à l'attendre, en gardant les harnois du coursier estropié ; mais durant ce temps-là, des voleurs qui cherchoient capture, me voyant seul, m'entourerent aussi-tôt, & le pistolet à la main me demanderent poliment la bourse ou la vie. Je ne pouvois entreprendre de leur résister, n'ayant pour toute arme que mon épée : j'essayai de les émouvoir, en leur disant que j'étois un Etranger, & que, s'ils me dépouilloient, je demeurerois sans la moindre ressource dans leur pays.

Ma harangue fut sans effet, ou plutôt elle n'eut qu'un mauvais effet ; car, à mon accent, les voleurs m'ayant reconnu pour François, se firent

une maligne joie de me fouiller partout, & m'enleverent tout mon argent, contre l'uſage des voleurs de grands chemins en Angleterre, qui ſe contentent de ce qu'on leur préſente. Cependant, en me quittant, ils me rendirent quelques pieces comme par charité; mais ils me dirent en ricanant, qu'un *French-Dog* (*a*) n'étoit pas digne de la compaſſion des Anglois; que ſes biens étoient toujours de bonne priſe; qu'ils vouloient néanmoins ſe montrer généreux à mon égard, pour me prouver que les Anglois nous ſont toujours ſupérieurs, & que dans cette vûe ils me donnoient quatre guinées; ce que je ne ferois pas ſans doute, ajouterent-ils noblement, ſi j'avois l'honneur d'être voleur dans mon pays, & que je puſſe diſpoſer de leur bourſe. Après

(*a*) Chien de François.

ce beau discours, ils s'éloignerent, me laissant dans l'humiliation de mon aventure, & bien chagrin de la perte de mon argent, non par rapport à elle-même, mais par les suites qu'elle devoit avoir dans ma fâcheuse position.

Le Postillon revint enfin de la poste. Sans m'amuser à faire d'inutiles plaintes, je repris le chemin de la ville, où nous arrivâmes vers les sept heures du matin. Il n'y avoit pas cinq ans que j'avois quitté Londres ; j'en connoissois le local : j'aurois pu vous trouver, si j'avois su votre auberge ou même le quartier où vous étiez logée ; mais l'ignorant absolument, j'étois obligé d'employer le ministere d'autrui pour pouvoir le découvrir. Cependant le vol qu'on m'avoit fait me laissant presque sans ressource, il falloit, avant toutes choses, me procurer des secours, sans lesquels on

ne fait rien. Je crus devoir en cette occasion m'adresser à quelques Seigneurs que j'avois connus dans mes voyages, & je me présentai à leurs hôtels ; mais ils étoient à la campagne, ou déjà sortis pour aller en ville. Je ne trouvai qu'un Lord, que j'avois vu en Italie, & avec lequel je m'étois lié fort étroitement. Je pouvois penser que celui-ci me tiendroit lieu des autres, & qu'il auroit la plus grande satisfaction à m'embrasser. Je me fis donc annoncer avec confiance, ne doutant pas de son empressement à m'obliger ; mais ce que vous aurez peine à croire, il ne se souvint pas de mon nom. Il me reçut avec la froideur la plus dédaigneuse, ne me dit que quelques mots, & prétextant une affaire qui l'obligeoit de me quitter sur l'heure, il sortit, & me laissa plein de confusion.

Je sortis aussi-tôt de son hôtel,

bien réſolu de ne pas m'expoſer une autre fois à cette honte; & le cœur ulcéré de la fierté de ce Lord, je rêvois à la bizarrerie du ſort qui m'y avoit expoſé, lorſque je fus rencontré dans la rue par un homme qui, me regardant fixement, vint à moi les bras ouverts, & m'embraſſant avec chaleur, me dit qu'il regardoit cette rencontre comme très-fortunée. Après m'avoir demandé des nouvelles de ma ſanté, & quelles affaires m'avoient conduit à Londres, il m'offrit tous ſes ſervices. Je reconnus celui qui me ſaluoit ſi affectueuſement pour un honnête Anglois avec lequel j'avois demeuré quelque temps à Florence, & que j'avois eu le bonheur d'obliger. M. Bookſon étoit un ami des Arts, un homme de Lettres, qui avoit voyagé pluſieurs années en connoiſſeur. Bien différent de quelques-uns de ſes confreres, qui ne ſe diſtin-

guent que par un orgueil mépriſant & une morgue ridicule, on ne le voyoit pas ſans ceſſe occupé de lui-même. Il étoit ſavant; mais il avoit encore plus de modeſtie que de ſavoir. Les qualités du cœur le rendoient auſſi recommandable que celles de l'eſprit. Je fus ſenſible à l'accueil qu'il me faiſoit, & à ſes offres obligeantes; mais dans la diſpoſition où je me trouvois, je ne pus m'empêcher de lui laiſſer voir ſur mon viſage une impreſſion de triſteſſe.

» Pardonnez à mon indiſcrétion, me dit-il; mais je vous vois chagrin, & je ne ſaurois me taire. L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, ne peut me laiſſer indifférent ſur votre ſituation. Vous avez ſans doute quelque peine qui vous affecte vivement. Ajoutez, je vous prie, aux obligations que je vous ai déjà, celle

de m'apprendre la cauſe de votre inquiétude. Je ſerai peut-être aſſez heureux pour vous procurer quelque moyen de conſolation, & pour vous ſervir. Vous m'ouvririez votre cœur ſans difficulté, ſi vous ſaviez dans quelle vûe je demande votre confiance «.

» Je ſuis touché, comme je le dois, lui répondis-je en lui ſerrant la main, de ces témoignages de bienveillance, plus précieux pour moi que vous ne ſauriez croire; & pour vous marquer combien je me repoſe ſur votre eſtime & ſur les témoignages de votre amitié, je vais vous dire ce qui m'afflige, & vous faire une confidence que je n'ai encore faite à perſonne; mais le lieu n'eſt pas propre à ce récit. Allons au parc Saint-James, dont nous ne ſommes pas loin, je pourrai vous y conter à loiſir toutes mes aventures «. Là-deſſus

nous prîmes le chemin de cette promenade, & nous étant assis à l'écart quand nous y fûmes arrivés, je lui fis sans préambule l'histoire de mon amour, & l'instruisis des malheurs qui l'avoient suivi depuis votre départ de Bordeaux jusqu'aux événemens du jour, qui n'étoient pas des moins désagréables.

Mon ami parut sensible à mes infortunes ; il convint que j'étois à plaindre ; il adopta mes idées & mes sentimens. Il essaya pourtant de me faire comprendre, que tous mes malheurs venant d'une passion aveugle & sans espoir, il faudroit tenter de lui résister & s'efforcer de la soumettre, pour me dérober aux nouveaux chagrins qu'elle pouvoit me causer. En homme habile, il flatta mon amour-propre, en me disant que ces nobles efforts étoient dignes de mon courage, & qu'il me con-

noiſſoit aſſez de grandeur d'ame pour m'en croire capable. Mais voyant que toutes ces raiſons & ces inſinuations ne me touchoient pas : » Eh bien, me dit-il, nous ferons tout pour vous ſatisfaire, nous chercherons votre Maîtreſſe, &, s'il eſt poſſible de la trouver, nous vous donnerons les moyens de la voir. Le temps & les circonſtances régleront enſuite nos démarches. Mais en attendant, continua-t-il, vous n'avez pas d'auberge, vous n'avez pas mangé depuis longtemps, vous devez réparer la perte des choſes qu'on vous a priſes; j'exige que vous partagiez avec moi ma maiſon & ma table, que vous diſpoſiez de ma bourſe; & pour commencer, il faut, s'il vous plaît, que vous veniez tout à l'heure chez moi prendre de la nourriture & changer d'habillemens; nous ferons après cela toutes les recherches que vous voudrez «.

Le cœur ému & les larmes aux yeux, j'embraſſai cet excellent homme, pour lui marquer ma reconnoiſſance, & ſans rien oppoſer à ſes prétentions généreuſes, je le ſuivis à ſa maiſon. Chemin faiſant, je béniſſois la Providence, du ſecours ineſpéré qu'elle me donnoit; j'obſervois que les bonnes actions ne ſeroient pas ſi rares, ſi l'on faiſoit réflexion que tôt ou tard les ſervices rendus trouvent une juſte récompenſe; qu'ainſi cet Anglois me payoit à Londres du plaiſir que je lui avois fait ailleurs; & en oppoſant la conduite de ce Lord riche & dédaigneux à celle de ce Savant peu fortuné, mais reconnoiſſant, je ne pouvois m'empêcher de remarquer la différence que la culture des Lettres met ſouvent entre les hommes.

Arrivé à la maiſon de mon ami, j'y fus établi comme chez moi. Je

changeai d'abord de linge, puis je dînai (*a*), & tout en mangeant je m'entretenois de vous avec M. Bookſon, & nous examinions entre nous les moyens dont nous pourrions nous ſervir pour découvrir votre demeure. Je penſai qu'il falloit nous adreſſer à quelque Marchand de vin, qui devant être en relation avec des Négocians de Bordeaux & leurs Correſpondans à Londres, pourroit apprendre de ces derniers des nouvelles de M. d'Aliban. M. Bookſon goûta mon avis, & ſe chargea de faire les perquiſitions néceſſaires. » Vous n'avez pas dormi depuis long-temps, me dit-il; vous êtes fatigué; prenez un peu

(*a*) On doit remarquer à cette occaſion, que ſur la fin du ſiecle dernier, on dînoit en Angleterre à deux heures. Aujourd'hui, c'eſt à cinq heures. Sur la fin du regne de Louis XIV, l'heure du dîner à Paris étoit midi. *Note de l'Editeur.*

de repos, tandis que j'irai à la découverte. Il eſt inutile, continua-t-il, voyant que je me levois pour le ſuivre, il eſt inutile de m'accompagner, juſqu'à ce que nous ayons des nouvelles poſitives du pere & de la fille. Tranquilliſez-vous, je vous prie; dès que j'en ſaurai quelque choſe, je viendrai vous en avertir «.

Je demeurai donc à la maiſon, ſuivant ſon conſeil, & j'eſſayai de repoſer; mais le trouble de mon eſprit & l'agitation de mon cœur ne me permirent jamais de fermer la paupiere. Le déſir & la crainte, le ſouvenir du paſſé, l'inquiétude de l'avenir, me tourmentant tour à tour, redoubloient mon impatience & mon ennui. Le temps que M. Book-ſon demeuroit à revenir, me ſembloit d'une longueur effroyable. J'en comptois toutes les minutes, & j'étois ſur les épines, lorſqu'à la nuit

tombante M. Bookſon arriva. Il me fit d'abord des excuſes de m'avoir fait attendre : » Car je vois bien, dit-il, que vous étiez impatient, & que vous n'avez guere dormi ; mais il ne m'a pas été poſſible de faire mieux «.

Enſuite il me raconta les courſes & les recherches qu'il avoit faites. Il étoit allé chez un Marchand de vin de ſa connoiſſance, qui l'avoit renvoyé à un autre, celui-ci à un Commiſſionnaire qui lui avoit indiqué la demeure d'un Négociant de Bordeaux, chez lequel je devois trouver tous les renſeignemens que je demandois. Il étoit allé chez ce Négociant, nommé M. Deſſolles, logé dans un quartier fort éloigné, & ne l'ayant pas trouvé chez lui, il l'avoit attendu juſqu'au ſoir ; enfin il en étoit revenu pour ne pas me laiſſer plus long-temps dans l'inquiétude ; mais

mais il avoit eu la précaution d'avertir le Domeſtique de M. Deſſolles qu'il repaſſeroit le lendemain matin pour parler d'affaires à ſon Maître, & il l'avoit fait prier en conſéquence de ne point ſortir. Il ajouta qu'il y avoit tout lieu de croire que ce Négociant nous inſtruiroit de la deſtinée d'Eléonore. Je le priai de pardonner à mon impatience, & je le remerciai avec une grande effuſion de cœur de toutes les attentions qu'il avoit pour moi.

Le lendemain matin, ma premiere penſée fut la viſite que je devois faire à M. Deſſolles. Malgré la fatigue, j'avois peu dormi la nuit. Toujours plein de votre idée, je n'étois occupé que de l'eſpoir flatteur de vous retrouver. Je ne penſois qu'aux moyens de vous voir & de vous parler, s'il étoit poſſible. C'étoit chez M. Deſſolles que nous devions ap-

prendre où vous étiez. Tous mes vœux me portoient chez lui. Auſſi, pour m'y rendre à huit heures, qui étoit le moment convenu, je m'étois levé avant le jour, & je trouvois que M. Bookſon, qui ne ſe leva pas ſi matin, étoit bien lent à ſervir mon impatience. Cependant il ſe trouva prêt à partir avant l'heure dite, & nous ſortîmes enfin pour nous rendre où je brûlois d'arriver.

M. Deſſolles nous attendoit ; il nous reçut poliment. M. Bookſon lui expliqua le motif de notre viſite, lui dit que j'avois des affaires de conſéquence à communiquer à M. d'Aliban, & que je le priois de nous indiquer ſa demeure. M. Deſſolles nous répondit qu'il connoiſſoit beaucoup M. d'Aliban, ſon concitoyen ; qu'il l'avoit vu pluſieurs fois avec ſon aimable fille durant le ſéjour qu'ils avoient fait à Londres ; mais que

ſi j'avois des affaires de conſéquence avec cet honnête homme, il étoit fâché de me dire que je ne pourrois point traiter avec lui, parce que depuis quelques jours il étoit parti avec ſa fille pour Portſmouth, où ils avoient dû s'embarquer ſur un vaiſſeau de la Compagnie des Indes qui alloit au Bengale.

A cette annonce, je vous crus perdue pour moi, & je devins pâle comme un mort. A peine pus-je demander à M. Deſſolles ſi, avant de partir, M. d'Aliban n'avoit pas conclu votre mariage, & je tremblois que ſa réponſe ne fût une ſentence foudroyante pour moi; mais il me dit que non, & cette parole modéra mon déſeſpoir. Il nous apprit que M. Clerke, mon rival, Officier ſupérieur dans les troupes de la Compagnie des Indes, qui ſe propoſoit de paſſer en France pour vous épouſer, après avoir

été retenu long-temps en Angleterre pour un grand procès, avoit reçu ordre de retourner au Bengale au moment où il s'y attendoit le moins; qu'il avoit inutilement fait agir tous ses amis afin de faire prolonger son congé. Sa présence ayant été jugée absolument nécessaire dans cette partie des Indes, il s'étoit vu forcé de s'éloigner de la personne qu'on lui destinoit, lorsqu'il venoit d'apprendre qu'elle devoit se rendre en Angleterre, & lorsqu'il touchoit au bonheur de la posséder. M. Dessolles ajouta, qu'il tenoit toutes ces circonstances de M. d'Aliban lui-même, qui lui avoit dit que vous ayant menée à M. Clerke, à Londres, il avoit été fort surpris, en y arrivant, de ne trouver à sa place qu'une lettre, dans laquelle, après lui avoir marqué tous ces détails, M. Clerke le prioit le plus instamment de lui

amener sa future aux Indes, où son poste l'obligeoit de résider ; que, jaloux de tenir sa parole & touché de ce contre-temps, M. d'Aliban s'étoit déterminé à s'embarquer avec sa fille pour aller joindre son gendre futur, & qu'il y avoit apparence qu'ils étoient en mer, si le vent leur étoit devenu favorable.

Je n'eus la force de remercier M. Dessolles que par une révérence, tant le chagrin me serroit le cœur. M. Booksson, qui lisoit ma peine sur mon visage, s'acquitta pour moi de ce devoir. Ensuite il s'empressa de me conduire au premier café pour me faire prendre quelque liqueur qui pût me fortifier, & il employa toutes les ressources de l'esprit & toute la chaleur de l'amitié pour me consoler de cette nouvelle infortune. Il pensoit qu'après ce dernier coup je devois perdre toute es-

pérance, & qu'il ne me reſtoit d'autre parti que celui de vous oublier. Il me prioit en grace de ne pas le quitter encore, perſuadé que perſonne ne prendroit à mon chagrin plus d'intérêt que lui, & que les ſoins de l'amitié ſeule pourroient le calmer. Mais au lieu de répondre à ſes inſtances touchantes, je lui demandai s'il croyoit que les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes fuſſent partis de Portſmouth, & s'il ne ſeroit pas poſſible de s'y embarquer, au cas que les vents les euſſent retenus.

» Quoi ! me dit mon ami ſurpris, vous voudriez paſſer aux Indes pour ſuivre votre maîtreſſe, tandis qu'elle va ſe donner à un autre ! Vous voudriez y être le témoin du bonheur de votre rival ! Ce n'eſt pas tout ; vous conſentiriez d'y paroître ſans place & ſans fortune, à côté

de M. Clerke, qui doit y être dans la ſplendeur ! Penſez-y bien, mon cher Chevalier, & voyez à quelles peines & à quelles humiliations votre paſſion vous expoſe, ſi vous vous obſtinez à l'écouter «.

» Ah ! mon cher ami, lui dis-je, que vous connoiſſez peu la paſſion qui me conſume, lorſque vous croyez qu'il m'eſt poſſible d'y renoncer. Non, non, il n'y a que la mort qui ſoit capable de l'éteindre. Je veux ſuivre Eléonore aux Indes ; je la ſuivrois dans l'horreur des plus affreux climats. Je lui donnerai du moins par ma perſévérance, une preuve de l'amour le plus extrême ; & ſi la douleur m'ôte la vie, je mourrai pour elle, & tous mes maux finiront. Si vous m'aimez, ne me parlez donc pas de renoncer à ce que j'aime. Ne vous oppoſez pas au deſſein que j'ai pris de la ſuivre par-tout. Rendez-moi

plutôt un dernier ſervice. Je ne veux point vous faire ſentir le poids de mes malheurs, ni devenir à charge à votre amitié généreuſe ; donnez-moi le moyen de m'engager ſoldat au ſervice de la Compagnie des Indes. Avec ce titre je paſſerai au Bengale, je vivrai & je mourrai près d'Eléonore, ſi je ne puis être à elle «.

Mon ami fut attendri de ce généreux dévouement. Il m'embraſſa. Je le ſerrai ſur mon cœur, & je mouillai ſon viſage de larmes de tendreſſe. » Moi vous abandonner, me dit-il, & vous livrer à une ſorte d'eſclavage ! N'eſt-ce pas me faire tort, que de m'en croire capable ? Je cede à votre obſtination ; mais je veux en revanche que vous ne m'épargniez en rien de tout ce que je pourrai vous fournir. Vous n'irez point ſoldat aux Indes. L'état en eſt noble

ſans doute ; mais il eſt trop aſſujettiſſant, & il ne ſe concilieroit pas avec votre projet. Je connois pluſieurs Directeurs de la Compagnie, & j'ai eu l'avantage de leur rendre quelques ſervices dans mes voyages. Je vais leur demander une place pour vous. Vous êtes aſſez inſtruit pour remplir honorablement celle d'Ingénieur. S'il n'y en a point de vacante tout à l'heure, j'eſpere que nous obtiendrons l'expectative de la premiere, & je ne doute pas qu'on ne m'accorde votre paſſage ſur un des vaiſſeaux qui vont partir «.

» Voilà, m'écriai-je tout tranſporté, le vrai caractere & le vrai langage de l'amitié. Que ne vous devrai-je pas, ô ! mon cher ami, pour ces ſervices inappréciables, & comment reconnoître tout ce que vous faites pour moi ? Soyez sûr, me répondit-il, que je ſerai payé

d'avance par la satisfaction que j'aurai de vous servir. Mais puisque la détermination en est prise, ne perdons pas de temps & courons à l'hôtel de la Compagnie, où doit se tenir ce matin une assemblée des Directeurs «.

Je le suivis avec empressement, & nous y arrivâmes avant l'heure de l'assemblée. M. Bookson se tint sur le passage des Directeurs, & me présentant à ceux qu'il connoissoit, il leur parla vivement en ma faveur. Comme il étoit fort estimé & qu'il avoit bien mérité de la Compagnie, chacun se fit un plaisir de l'obliger; en sorte qu'il obtint pour moi plus qu'il n'avoit demandé. On m'accorda la survivance d'une place d'Ingénieur, la moitié des appointemens de la place, qui alloient à près de deux cents livres sterlings, & le passage gratuit sur un des vaisseaux qui étoient

prêts à faire voile. Un des amis de M. Bookſon ſortit de la ſalle pour nous annoncer cette bonne nouvelle, & pour nous dire que les vaiſſeaux n'attendant plus que le vent, il ne falloit pas perdre un moment pour me rendre au Port. Il ajouta qu'il alloit me faire expédier mes proviſions ſur le champ.

M. Bookſon me dit qu'il ne falloit pas m'éloigner, afin d'être à portée de recevoir mon brevet dès qu'il ſeroit expédié; qu'il alloit, en attendant, s'occuper des choſes qui me ſeroient néceſſaires pour le voyage, & qu'il viendroit me retrouver dans une heure ou deux. En effet, je vis mon ami revenir avant l'heure marquée, & je fus tout étonné des nouvelles attentions de ſa généroſité. Il m'amenoit une voiture pour partir dans l'inſtant avec lui, car il voulut m'accompagner. Il l'avoit garnie du

peu de hardes que j'avois, & de tout ce qu'il me falloit pour y suppléer. Je venois de recevoir avec mon brevet, les papiers nécessaires pour mon passage ; il ne fut plus question que d'entrer dans la chaise. Nous nous mîmes aussi tôt en route pour Portsmouth, & après avoir couru tout le reste du jour & toute la nuit, nous arrivâmes en cette ville le lendemain au lever du soleil (*a*).

Dès que nous fûmes descendus à l'auberge, nous demandâmes si les vaisseaux de la Compagnie des Indes avoient fait voile. On nous dit que les vents contraires les avoient retenus, mais que les équipages & tous les passagers étoient à bord, & qu'ils partiroient dès que le vent seroit fa-

(*a*) Portsmouth est à soixante-treize milles de Londres, à peu près trente lieues de France. *Note de l'Editeur.*

vorable (*a*). Il n'y avoit pas de temps à perdre. Nous nous rendîmes à bord du Thames, au Capitaine duquel je devois préſenter mon brevet de paſſage, avec une lettre de la Compagnie qu'on y avoit jointe. M. Daviſon me reçut honnêtement ; & ſur les témoignages de la lettre & les recommandations de M. Bookſon, il m'aſſura qu'il tâcheroit de me rendre le paſſage le moins déſagréable qu'il lui ſeroit poſſible. Il s'informa ſi j'avois fait porter mes hardes & mon lit ; & comme nous n'avions pas ſongé à ce dernier article, il me dit qu'il falloit s'en pourvoir promptement, parce qu'il remarquoit que le vent alloit changer, & que nous partirions peut-être avant la nuit.

Je revins à terre avec M. Bookſon

(*a*) Ces vaiſſeaux étoient le Thames, l'Argo, & le Panther.

pour faire mon emplette, & pour profiter de la vue de cet ami le plus que je pourrois. Je voulois, de plus, m'informer si vous & Monsieur votre pere étiez déjà partis, ou si vous étiez sur un des vaisseaux qui devoient mettre à la voile, & je fis à ce sujet toutes les perquisitions que le temps & les circonstances me permettoient; mais n'étant pas allé, sans doute, à l'auberge où vous aviez logé, je n'appris rien de positif, & je fus obligé de retourner au vaisseau dans cette incertitude.

Avant de se séparer de moi, M. Bookson m'ouvrit sa bourse : » Je ne veux point, me dit-il, que vous partiez sans argent. Vous avez des appointemens, mais vous ne devez pas les toucher encore, &, quoique votre passage soit gratuit, il ne convient point que vous ayez la bourse vide sur le vaisseau, & que

vous arriviez aux Indes dépourvu d'argent. Il vous y ſera d'autant plus néceſſaire, que vous y ſerez moins connu. J'exige de votre amitié, que dans la derniere occaſion où je puis vous être utile, vous ne me refuſiez pas la ſatisfaction de vous ſervir «. Pénétré de reconnoiſſance d'une amitié ſi généreuſe & ſi ſoutenue, je laiſſai voir à mon ami dans mes yeux & ſur mon viſage, tous les ſentimens de mon cœur; car mes paroles n'auroient pu ſuffire à les exprimer. Il vouloit à toute force me faire prendre une ſomme de cent guinées; je n'en voulus que le quart, comme ſuffiſant à mes beſoins, après quoi je repris le chemin du Port, où M. Bookſon m'accompagna. Ce fut là qu'il fallut ſe ſéparer d'un ami ſi rare, & je ne lui fis pas mes adieux ſans lui jurer un attachement inviolable, & ſans répandre, en

l'embraſſant, une abondance de larmes.

Lorſque je fus arrivé ſur le vaiſſeau, M. Daviſon me préſenta aux Officiers de l'équipage, qui me reçurent poliment. Il me dit que je mangerois à ſa table, &, ce qui me plut bien autant, il me fit donner, pour placer mon lit, un petit réduit que je pouvois fermer, & qui devoit me ſervir de chambre. J'avois l'eſprit & le corps malades; j'entrai dans cet aſile pour prendre un peu de repos, & pour m'entretenir ſolitairement avec moi-même. Après les violentes agitations que j'éprouvois depuis long-temps, j'étois bien-aiſe de donner un libre cours à mes réflexions, & d'examiner ce que je devois faire dans la nouvelle poſition où je me trouvois.

» Le ſort en eſt jeté, me dis-je, il n'y a plus à s'en dédire. Je traverſe les mers pour retrouver Eléonore;

Surprise d'Eléonore et du Ch.er des Gastines en se retrouvant sur le même vaisseau.

mais que puis-je eſpérer, & que vais-je faire, quand je ſerai près d'elle, au pays qu'elle doit habiter ? Irai-je troubler ſon repos, par les preuves trop remarquables d'une tendreſſe rebutée ? Voudrois-je lui faire perdre la douceur de l'union qu'elle projette, & l'eſtime de ſon époux ? Non, dis-je, non ; je veux ſeulement l'aimer & la voir ; &, quoique vaincu par ma paſſion, je ne ceſſerai point d'être vertueux..... Je la reverrai donc, & c'eſt-là mon eſpoir ? Mais à quel prix j'achete cette ſatisfaction !.... Je quitte, hélas ! ma patrie, mes freres, mes amis. Quel ſacrifice pour un cœur ſenſible ! O Eléonore ! ſi vous ſaviez du moins ce que je fais pour vous, l'amertume d'une ſi grande perte pourroit être adoucie ; mais vous l'ignorerez toujours ſi vous êtes à un autre, & vous n'apprendrez jamais de ma bouche la fidélité d'un

attachement que vous ne devez plus écouter «. C'eſt ainſi que je paſſai les premiers momens de ma ſolitude, où quelquefois cependant une foible eſpérance venoit adoucir ma peine, en me repréſentant les événemens à venir, comme ſujets à de grandes viciſſitudes.

Je viſitai la malle que la libéralité de M. Bookſon m'avoit fournie, & que je n'avois pas ouverte, & je fus de nouveau ſurpris & attendri de ce dernier témoignage de ſa bonté. J'y trouvai un aſſortiment complet de hardes propres, l'étoffe pour faire un habit, ſuivant l'uniforme d'un Ingénieur, & la plupart des inſtrumens & des livres néceſſaires à ſa profeſſion. O ! mon cher Bookſon, m'écriai-je à cette vue, que je ſerois mépriſable ſi la paſſion qui m'entraîne me rendoit aveugle ſur ce que je vous dois, & ſi je ne m'efforçois de

vous prouver un jour la gratitude que j'en conserve !

Pendant que je faisois ces réflexions, le vent changea, comme l'avoit prévu M. Davison ; les vaisseaux sortirent du Port ; on partit, & bientôt on perdit de vue les côtes d'Angleterre. Je ne jouis point de ce spectacle, qui n'auroit servi qu'à entretenir le trouble de mon cœur. J'étois dans ma chambre, couché sur mon lit, où la fatigue, l'agitation de mon ame, & l'incommodité de la mer me retinrent plusieurs jours malade. Dans cet intervalle un Tailleur qui passoit aux Indes, me mit dans le costume de mon état ; en sorte que, quand je sortis, j'étois revêtu de mon uniforme, qui devoit me donner une sorte de considération sur le navire.

Il y avoit quatre jours que nous étions en mer, lorsque je parus pour la premiere fois à la table du Capitaine.

Ce fut pour moi, & j'oſe dire pour vous, comme un coup de théatre, quand je vous trouvai, ainſi que Monſieur votre pere, au nombre des convives, & que vous me vîtes arriver, ſalué par tous les Officiers du nom d'Ingénieur, & avec l'uniforme convenable à cet état. M. d'Aliban pâlit; vous demeurâtes toute interdite. La ſurpriſe & l'émotion ſe peignirent ſur vos viſages, & je ſentis que je rougiſſois vivement. Je vous ſaluai pourtant d'un air de connoiſſance, mais dans un embarras viſible. Monſieur votre pere y répondit très-froidement, & vous d'un air contraint. Vous ne me demandâtes ni l'un ni l'autre le motif de mon paſſage aux Indes; mais il me parut dans votre contenance, que vous en pénétriez la raiſon. Pour moi, quelque prévenu que je fuſſe que mes ſentimens ne vous étoient pas agréables, je ne pus m'empêcher d'être

infiniment affligé de cette réception de la part de deux perſonnes que je reſpectois & que j'aimois tant, & qui m'avoient donné des preuves ſi multipliées d'une amitié & d'une eſtime ſinceres.

J'étois aſſis à table vis-à-vis de vous. Dans cette ſituation, je ne pouvois lever les yeux ſans vous regarder; vous ne pouviez pas non plus les ouvrir ſans me voir; mais vous les reteniez, de maniere que je n'en tirois que la certitude de votre éloignement pour moi, & cette idée augmentoit mon trouble & m'affligeoit toujours davantage. Je déſirois la fin du repas où je ne mangeai guere & où je parlai moins, eſpérant trouver l'occaſion de vous dire deux mots au ſortir de table. Mais Monſieur votre pere, qui ſe doutoit de mon intention, ſe retira ſi promptement avec vous, que je ne pus pas réuſſir dans mon deſſein.

» Vous me rappelez le ſouvenir, me dit Eléonore, d'une des ſituations les plus embarraſſantes de ma vie. Je penſai m'écrier en vous reconnoiſſant, tant je fus émue de votre préſence. Le chagrin que me donnoit l'idée que vous quittiez tout pour moi, la peine que mon pere devoit ſentir de vous voir ſuivre mes traces, enfin la reconnoiſſance que je croyois devoir à un attachement ſi extraordinaire & ſi malheureux, m'agitoient en même temps. Je ne ſavois qu'elle contenance prendre. L'affectation de ne point vous regarder, de ne point vous répondre après que j'avois paru vous connoître, pouvoit être remarquée & faire un mauvais effet. D'un autre côté, mon pere ne m'auroit pas vu lever les yeux ſur vous, ni vous parler, ſans le trouver mauvais & ſans m'en faire des reproches. Jugez de mon embarras dans cette premiere entrevue, &

combien je dus garder de ménagemens tout le temps que je fus sur le vaisseau, pour ne rien faire soupçonner aux convives & ne point désobliger mon pere. Dès que nous eûmes quitté la table, il ne me cacha pas son chagrin, & il me dit qu'il alloit vous trouver pour vous témoigner sa peine de la démarche imprudente que vous aviez faite, & pour vous prier sur-tout de ne point hasarder de tentative auprès de moi «.

Monsieur votre pere, repris-je, vint en effet me joindre. Il trouva que je sortois de la salle pour me retirer dans ma chambre, & après m'avoir dit qu'il avoit quelque chose à me communiquer, il m'y accompagna. Il commença par me rappeler ma naissance, mon éducation, les parens estimables auxquels j'appartenois ; ensuite il me reprocha ma conduite, comme démentant les sentimens que

j'avois déjà montrés & que je devois avoir. Il traita mon amour de folie, ma perſévérance d'indiſcrétion, capable de troubler le repos de ſa fille & de faire ſon malheur, & il prétendit que l'amitié qu'il m'avoit toujours montrée ne devoit pas être payée par tant d'ingratitude.

» Arrêtez, Monſieur, lui dis-je, ne m'inculpez pas, je vous prie, & ne me condamnez pas ſans m'entendre. Il eſt certain que ſi c'eſt un crime d'aimer Mademoiſelle votre fille, j'ai ce tort avec tous ceux qui la connoiſſent, & je l'ai plus que perſonne. Mais je ne vois pas que mon attachement pour elle puiſſe m'être auſſi cruellement reproché. Je me regarderois comme l'homme le plus vil, ſi je méritois les plaintes que vous venez de me faire. Quoique je n'offenſe pas votre fille en l'aimant, je pourrois vous dire que j'ai fait tout

ce

ce qu'il m'étoit poſſible de tenter pour vaincre une paſſion que j'éprouvois malgré moi, & que tous mes efforts ont été vains ; mais je veux me borner à juſtifier ma conduite, ſans faire l'apologie de mes ſentimens. Lorſque j'ai vu que je ne pouvois les ſurmonter, j'en ai fait l'aveu à Mademoiſelle Eléonore. Je n'ignorois pas que vous la deſtiniez à un autre ; mais elle ne le connoiſſoit point ; elle n'avoit pas pris d'engagement avec lui. La mort de mes parens me rendoit libre. Si mes prétentions étoient mal fondées, on ne dira pas du moins qu'elles fuſſent mal-honnêtes. Je n'étois pas auſſi riche que mon rival ; mais mon alliance n'étoit point de nature à vous faire rougir.

» Je n'ai point voulu ſéduire Mademoiſelle votre fille ; je me ſuis expliqué comme un honnête homme, & j'étois réſolu de reſpecter ſon choix

& de me taire dès qu'elle auroit pris son dernier engagement. Je suis encore dans ce dessein, & quoique la démarche que je fais de passer aux Indes sur ses traces (démarche que vous blâmez si durement) semble démentir ma résolution, elle n'empêchera pas que je ne consomme ce sacrifice. Je ne veux point porter le trouble ni le désordre dans son union. Une fois achevée, je vous jure de la respecter, & de garder toujours sur mes sentimens le plus rigoureux silence. Mais pourquoi voulez-vous m'interdire la satisfaction de respirer le même air que votre fille? Pourquoi me défendre d'espérer jusqu'au moment où elle doit être à mon rival? & qui vous garantit la certitude des événemens à venir? Si des accidens imprévus rompoient ce mariage, me trouveriez-vous indigne de votre alliance, & penseriez-vous que j'eusse

mal fait de ne point me décourager?

» J'aime ma patrie, je chéris mes parens; je vous reſpecte à l'égal de mon pere, & je ne vois pas que mon paſſage aux Indes bleſſe les devoirs que m'impoſent ces ſentimens. Ma patrie eſt en paix, & n'a pas beſoin de mes ſervices. J'ai donc pu chercher ailleurs l'emploi de mes talens. Mon pere & ma mere ſont morts, & mon frere aîné m'aime aſſez pour ne pas s'oppoſer à mon bonheur. Enfin, quelque rigueur que vous me montriez, quelque injuſte prévention que vous ayez contre moi, vous ne ſauriez diſconvenir qu'en exécutant ce que je viens de vous promettre, je ne vous témoigne toute la gratitude & la déférence dont je ſuis capable, & que, ſi vous ne me jugez plus digne de votre amitié, je ne le ſois toujours de votre eſtime.

Pour vous convaincre, continuai-

je, de mon attachement pour vous ; & du désir que j'ai de vous plaire, si vous n'êtes pas satisfait de ce que je viens de vous dire, prescrivez-moi la conduite que vous croyez la plus convenable, & je vous promets de vous obéir en tout, à l'exception de ne point aimer votre fille ; ce qui seroit démenti par mon cœur, & qu'il me seroit impossible de tenir. Je ne vous demande, pour prix de ma soumission, que l'approbation de ma tendresse, dans le cas où votre projet de mariage ne viendroit pas à réussir «.

M. d'Aliban ne savoit trop que répondre à cela. Ma soumission l'avoit désarmé ; d'ailleurs pouvoit-il exiger de moi, dans notre position respective, plus que je ne lui promettois? Il me pria seulement d'éviter d'entretenir sa fille de ma tendresse, & de lui faire ma cour. Je l'assurai que je tiendrois mes sentimens dans le

silence ; mais je crus pouvoir me plaindre de sa froideur, & lui demander plus d'indulgence. Il me répondit avec embarras ; cependant il ne jugea pas à propos de se lier avec moi comme auparavant, & je m'apperçus ensuite qu'il saisissoit le moindre prétexte d'incommodité pour se dispenser de venir à table ; ce qui nous privant de sa présence, nous déroboit en même temps le plaisir de vous voir, & m'enlevoit le seul bien qui me restât dans la vie.

Un jour que vous n'étiez pas venus dîner à notre table, il m'y arriva une petite affaire qui fit du bruit sur le vaisseau, & qui me fournit l'occasion de me faire connoître. Le titre d'Ingénieur fait supposer un homme instruit, & sur-tout au fait des Mathématiques. Je devois donc passer pour savoir quelque chose ; mais le chagrin que j'avois dans le cœur me rendoit

ſilencieux, & l'on diſoit que j'étois François. Cela diminuoit l'opinion qu'on pouvoit ſe faire de mon ſavoir; car, en général, Meſſieurs les Anglois ne croient pas qu'un François ſoit pourvu ni même capable de beaucoup de ſcience; & parce qu'ils ont eu d'habiles Géometres & de grands Philoſophes, ils ſe perſuadent qu'il n'y a qu'eux au monde qui aient des connoiſſances, & ſur-tout de la profondeur. D'ailleurs ils penſent qu'un François modeſte a ſes raiſons de l'être. D'après ces idées, un parent du Capitaine, qui ſortoit de deſſus les bancs pour aller remplir une place au Conſeil de Madras, jugeant, à mon ſilence, que je n'étois pas un habile homme, voulut divertir les convives à mes dépens. Dans cette vûe, il ſaiſit une occaſion qui ſe préſenta de m'attaquer, en élevant une diſpute ſur des queſtions de Phyſique & des

problêmes de Géométrie, avec une affectation si marquée de me tourner en ridicule, que je ne pus douter du motif qui l'animoit.

Je fus d'abord poussé rudement, & mon antagoniste triomphoit en me voyant embarrassé dans mes réponses. Le peu d'usage que j'avois de la Langue Angloise me rendoit la dispute pénible dans cet idiome, parce que je ne trouvois pas à mon gré les tours de phrase ni même les mots que je devois employer. Mais ayant demandé la permission de me servir d'une autre Langue, & mon antagoniste ayant choisi le Latin, le sort du combat changea bientôt. Je déduisis mes raisons d'une maniere plus claire; je réfutai plus fortement celles de mon antagoniste. Je le serrai de près; je le poursuivis, je l'atterrai, à la satisfaction des assistans, qui la plupart savoient le Latin, & qui me furent bon

gré d'avoir mortifié de la ſorte la vanité de l'aſſaillant. Je fus félicité de ma victoire, qui me donna du crédit dans l'eſprit de mes compagnons de voyage.

Ils me témoignerent depuis beaucoup d'égards & de conſidération, & j'euſſe trouvé ma traverſée fort agréable dans leur ſociété, ſi mon cœur, déſolé de votre froideur & des reproches de Monſieur votre pere, ne m'eût pas ſans ceſſe repréſenté votre arrivée aux Indes & le nœud que vous y alliez former, comme la fin de mes eſpérances & la derniere des infortunes.

Vous vous ſouvenez que le voyage fut d'abord heureux. Nous touchâmes à Sainte-Hélene, où nous mouillâmes quelques jours, & durant la traverſée, qui fut de pluſieurs mois, je pus à peine vous parler quelquefois à la dérobée, tant votre pere veilloit ſur mes démarches, tant vous appré-

hendiez de le chagriner. Je vins pourtant à bout de vous faire connoître la conſtance de mon amour, & mon entiere ſoumiſſion à vos volontés. Je crus m'appercevoir que vous aviez quelque pitié de ma deſtinée, & il me ſembla que Monſieur votre pere, s'adouciſſant à mon égard, ne refuſoit pas de me parler lorſque vous n'étiez pas en ſa compagnie. C'étoit tout ce que vous accordiez l'un & l'autre à mes maux & à la certitude de mon malheur. Je vous paroiſſois d'autant plus à plaindre, que j'y touchois de plus près.

Déjà nous étions dans la mer des Indes, à la hauteur des Maldives; on ne comptoit plus que quelques ſemaines de route, & tous les gens de la flotte, excepté moi, déſiroient la fin de ce long trajet, lorſque le temps, qui nous étoit favorable, vint tout à coup à changer. Le ciel ſe couvrit de

nuages qui nous déroberent le jour. Le tonnerre gronda, les vents déchaînés soulevererent les flots, la flotte fut dispersée. Malgré les soins du Capitaine & le travail de l'équipage, le Thames fut emporté loin de sa direction par les vagues furieuses, qui tantôt l'élevoient jusqu'au ciel, tantôt sembloient le précipiter dans les abîmes, tandis que la pluie, qui tomboit par torrens, & les éclairs, suivis d'une obscurité profonde, augmentoient l'horreur de la tempête.

Tout le monde étoit consterné, & je l'étois comme les autres ; mais beaucoup plus par rapport à vous que par rapport à moi. J'aurois voulu voler à votre aide, vous consoler au moins par mes discours, & fortifier le courage de Monsieur votre pere par ma présence ; mais il m'étoit défendu d'approcher de vous, & je n'osois transgresser les loix qu'on m'avoit

imposées à cet égard. Ce ne fut que quand la continuation de la tempête, qui dura douze jours, eut fait perdre, pour ainsi dire, tout espoir de salut, lorsqu'une lame ayant emporté le gouvernail, le vaisseau devint le jouet des vents & des vagues, & que le désordre & la terreur régnoient partout sur notre bord, que je hasardai d'entrer dans le lieu qui vous servoit d'asile.

» Vous me pardonnerez, dis-je à Monsieur votre pere, si je me montre chez vous. Mon dessein n'est pas de vous désobéir; mais dans un danger aussi pressant & aussi terrible, je crois devoir me tenir près de ceux qui m'intéressent davantage, pour les rassurer, pour les secourir, s'il est possible, ou pour périr avec eux, s'il faut périr «.

Vous n'avez pas oublié sans doute, chere Eléonore, un événement si

mémorable, & je ne vous en parlerois point, ſi je ne croyois devoir vous rapporter quelques détails qui ont pu vous échapper dans la frayeur où vous étiez, ou parce que vous ne quittiez pas votre lit. Mais vous devez vous ſouvenir que Monſieur votre pere, ému de mes paroles, cédant aux alarmes que lui donnoit notre cruelle ſituation, & peut-être aux ſentimens de l'ancienne amitié, m'embraſſa tendrement en me remerciant de l'intérêt que je prenois toujours au pere & à la fille, & me dit qu'il reconnoiſſoit dans cette circonſtance la vraie affection que j'avois pour lui.

Il me tira enſuite à l'écart, pour n'être pas entendu de vous; il ajouta, que dans le danger preſſant où nous nous trouvions, & dans la confuſion étrange qui en étoit la ſuite, chacun n'étant plus occupé que de ſoi, on vous avoit comme abandonnés; qu'on

ne vous portoit point de nourriture, & qu'il y avoit déjà long-temps que vous n'aviez mangé; qu'il étoit ſorti la veille pour aller chercher quelque choſe néceſſaire à vos beſoins, & que dans le roulis épouvantable du vaiſſeau, il avoit manqué de périr en faiſant une chute, que ſa peſanteur, cauſée par l'âge & par trop d'embonpoint, pouvoient rendre plus dangereuſe. Il m'apprit encore que vous aviez voulu ſortir dans la même vûe, & qu'il s'y étoit oppoſé, aimant mieux vous laiſſer ſouffrir la faim, que de vous livrer en quelque ſorte à un péril manifeſte.

Je me plaignis à Monſieur votre pere de ſon peu de confiance, & je lui dis, que quand tous les gens du vaiſſeau l'auroient abandonné, il n'eût jamais dû ſoupçonner mon empreſſement à lui rendre ſervice; que n'oſant pas me préſenter chez lui, après les dé-

fenſes qu'il m'en avoit faites, je paſſois ſouvent auprès de ſa porte, pour m'offrir en quelque maniere à la premiere occaſion; qu'il pouvoit ſe repoſer ſur moi du ſoin de pourvoir à tous vos beſoins, & que j'en ferois déſormais ma principale affaire. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que puiſque je m'offrois de ſi bonne grace, il acceptoit mes ſoins & ſe confioit à mon amitié.

Je ſortis auſſi-tôt de ſa chambre; & plus agile que lui dans ma recherche, je parcourus le vaiſſeau ſans accident; mais je ne vous rapportai que quelques proviſions peu délicates. C'étoit du biſcuit, du fromage & une bouteille de biere, que vous reçûtes avec reconnoiſſance, & qui, à défaut d'autres alimens, ſervirent à vous ſuſtenter. Il nous auroit fallu quelque choſe de plus fortifiant, pour ſoutenir nos forces & ranimer notre courage.

La tempête continuoit, le vent redoubloit de furie, & le vaisseau se trouvoit toujours plus en danger de faire naufrage. Les Matelots eux-mêmes, pâlissant de crainte, faisoient des lamentations capables d'effrayer les plus résolus. Le jour tomboit. Dans ces cruelles circonstances, je ne voulus pas retourner chez moi, pour ne pas vous laisser l'un & l'autre en proie à vos alarmes; & Monsieur votre pere, qui se sentoit encouragé par ma présence, me pria de vous tenir compagnie & de ne pas vous quitter jusqu'au jour.

Je demeurai donc auprès de vous; mais tandis que je tâchois de vous consoler en vous faisant envisager toutes les espérances qui nous restoient, tout le monde étoit dans des transes mortelles. La violente agitation du vaisseau, la route qu'il faisoit à l'abandon sur une mer inconnue, enfin la

continuation du mauvais temps, qui sembloit préſager notre ruine, nous glaçoient tous de frayeur. Vous vous efforciez pourtant, ainſi que Monſieur votre pere, de modérer vos craintes & de montrer de la fermeté pour vous raſſurer mutuellement. C'eſt ainſi que nous paſsâmes cette affreuſe nuit.

Nous ſoupirions après le jour, comme s'il devoit rendre le calme à la mer, & nous montrer un changement favorable dans notre ſituation. Il parut; mais ſa triſte clarté ne devoit éclairer que notre déſaſtre. J'étois ſur le point de ſortir de votre chambre, lorſque j'entendis crier *terre*, & preſque dans le moment notre vaiſſeau heurta ſur des rochers. La ſecouſſe nous fit treſſaillir; tous les gens de l'équipage jeterent un grand cri; tous ſe crurent perdus ſans reſſource. Dans ce moment d'épouvante, les uns deſcendent à la cale pour s'aſſurer ſi le

vaiſſeau ne s'eſt pas entr'ouvert, & la peur leur fait croire & débiter que l'eau y entre de toutes parts : les autres, qui penſent qu'ils vont périr s'ils y demeurent plus long-temps, parlent de s'embarquer dans les chaloupes, pour gagner la terre qu'on découvre. Ils les deſcendent à la mer. La frayeur y précipite tout le monde.

Vous me demandez la cauſe de tant de cris & de mouvemens. Je m'avance ſur le vaiſſeau pour m'en inſtruire, & je m'apperçois que le navire engagé de l'avant entre des écueils, éprouve des ſecouſſes qui font craindre ſans ceſſe de le voir s'abîmer; que pour arriver à la terre qu'on voit, tout le monde s'éloigne & nous abandonne. Je crie au Capitaine de nous attendre; on me répond que ſa chaloupe ne peut me recevoir, parce qu'elle eſt déjà pleine. Je vais à l'autre chaloupe; on me dit de deſcendre

ſur l'heure, qu'on va s'éloigner dans le moment. Je demande, au nom de Dieu, qu'on attende M. d'Aliban & ſa fille; ils me répliquent que ſi je tarde à revenir ils ſeront partis.

J'accours, je me précipite dans votre chambre pour vous mener à la chaloupe. Je trouve à la porte Monſieur votre pere qui ſortoit pour ſavoir ce qui ſe paſſoit. » Ah! M. d'Aliban, lui dis-je, le vaiſſeau va couler bas, tout l'équipage s'embarque dans les chaloupes; elles vont s'éloigner. Allez vîte leur dire d'attendre un moment votre fille; & vous, Mademoiſelle, vous dis-je, habillez-vous promptement, ſi vous voulez partir avec les autres: il n'y avoit pas à délibérer. M. d'Aliban me prie de ne pas vous quitter, & de vous ſoutenir. Il va comme il peut juſqu'à l'endroit où l'on doit deſcendre. Vous vous levez, je vous emporte. J'entends Monſieur

votre pere crier aux Matelots d'arrêter. Il nous appelle, il veut revenir à nous. Hélas ! dans une secousse violente & subite du vaisseau, le pied lui manque; il tombe à la mer en s'écriant, & englouti par les vagues furieuses, il disparoît à nos yeux «.

» Ce terrible événement sera toujours présent à ma mémoire, me dit Eléonore en versant quelques larmes. J'en pensai mourir de saisissement & de douleur. La vie après cela me devenoit insupportable, & sans vous j'aurois désiré l'avoir perdue; mais je vous devois à tous égards trop de reconnoissance, pour n'être pas sensible à votre sort. Aussi, en voyant les chaloupes s'éloigner du vaisseau sans avoir voulu nous prendre, & bientôt après périr dans les flots, où elles furent submergées, je demeurai consternée des maux affreux & des périls dont vous étiez entouré. Je bénis

pourtant la Providence de nous avoir dérobés au sort de tous les autres ; & quand, échappés à ces désastres, nous nous trouvâmes en sûreté, je vis bien qu'elle nous destinoit à passer nos jours ensemble. Je me soumis à sa volonté sainte ; & ce qu'alors je donnois à la nécessité, mon cœur se fait un plaisir de l'accorder aux sentimens qui vous sont dus.

» Je ne puis vous refuser ce témoignage, mon cher Chevalier, que jamais personne ne mérita mieux que vous d'être estimé, d'être chéri de l'objet de sa tendresse. Que d'amour, de constance, de vertu ne nous présente pas le récit de votre Histoire, & que je serois ingrate, si je ne payois pas d'un tendre retour l'attachement sans égal que vous y montrez pour moi ! Je n'entendis jamais un récit d'aventures qui m'aient plus attachée que les vôtres ; & je pourrois

vous dire, quand je n'y ſerois pas mêlée comme je le ſuis, quand je ne vous aimerois pas comme je vous aime, que difficilement on trouveroit ailleurs de plus touchans exemples de courage & de ſenſibilité.

» Vous avez fait pour moi tout ce qu'il eſt poſſible de faire. Je vous dois tout; je ne mettrai point de bornes à ma reconnoiſſance. Si votre bonheur dépend de moi, vous ſerez l'homme le plus heureux. Je veux être à vous ſans réſerve & pour toujours, & je vous aſſure que je le ſerois également quand nous ſerions hors de notre Iſle & que vous auriez à combattre les prétentions de mille rivaux. Je ne veux pas même différer à accomplir la promeſſe que je vous ai faite. Dans quinze jours, ſi je ſuis bien rétablie, comme je l'eſpere, je me lierai à vous par le nœud le plus ſaint; &, ne pouvant rendre les hommes témoins de

nos mutuels engagemens, nous nous jurerons un amour éternel devant l'Auteur de toute vérité ; nous l'appellerons pour garant de nos sermens, & je vous reconnoîtrai pour mon époux légitime «.

Le désir d'être uni pour toujours à Eléonore, brûloit, consumoit mon cœur. Tant qu'un lien indissoluble ne m'attachoit pas à elle, je craignois, je tremblois de la perdre. Qu'on imagine donc le charme que je trouvai dans ses tendres assurances, & qu'on supplée à ce que je pourrois dire du ravissement que j'éprouvois. Je tâchai de mettre dans mes expressions toute la vivacité de ma reconnoissance, & je jurai d'avance à ma maîtresse tout ce que je devois lui promettre au moment solennel où nous serions unis.

Mais Eléonore, presque honteuse de se montrer si sensible à mon amour,

& rougiſſant de la promeſſe qu'elle m'avoit faite d'avancer mon bonheur, me dit, pour ſe dérober au feu de mes regards & à ſon embarras, que je devois être fatigué du récit de mon Hiſtoire, que la nuit étoit avancée, & qu'il étoit déjà temps de prendre du repos. En conſéquence elle ſe leva, & ſe retira dans ſa chambre, me laiſſant dans la douce émotion où m'avoient mis les choſes qu'elle m'avoit dites, & l'eſpoir du ſort heureux qu'elle me deſtinoit.

CHAPITRE XVI.

Multiplication des animaux de l'Isle; calendrier; tremblement de terre; danger que court l'Auteur des Mémoires.

POUR ne pas interrompre le récit que je viens de faire, j'ai omis de rapporter en leur place certains détails relatifs au progrès de notre établissement dans l'Isle; je vais les retracer succinctement. S'il est bon de connoître les événemens qui nous ont jetés sur cette terre déserte, il n'est pas inutile de savoir comment nous y avons acquis successivement les moyens de subsister, comment nous sommes arrivés aux commodités de l'aisance & du superflu, comment enfin les travaux & l'union de deux individus regardés comme seuls au monde,

monde, ont pu régénérer l'eſpece humaine, & former de leur nombreuſe famille une ſociété nouvelle, un peuple nouveau. Ces objets, dont les foibles commencemens paroiſſent d'abord de peu d'importance, ſont pourtant dignes, quoique ſimples, de la curioſité de tout homme ſenſé, qui eſt bien aiſe de porter ſes regards ſur le berceau de la ſociété & ſur les progrès du genre humain.

Une de nos premieres occupations, & certes des plus eſſentielles, étoit le ſoin journalier que nous prenions de nos beſtiaux. Le pâturage eſt en quelque ſorte la baſe d'une ſociété naiſſante. Ce ſont les animaux, qui donnent à l'homme le moyen de ſubſiſtance le plus aſſuré. Ils ſont le premier mobile de l'Agriculture. Sans leur ſecours, l'homme iſolé pourroit-il ſolliciter puiſſamment la terre? pourroit-il entreprendre les grands travaux

qu'elle demande ? auroit-il de quoi la ranimer, lorſqu'elle eſt épuiſée par ſes productions ? Je connoiſſois tout le prix dont ils étoient pour nous. Je veillois avec Eléonore au ſoin de leur nourriture, de leur bien-être, de leur reproduction.

Mes attentions à cet égard avoient eu beaucoup de ſuccès. Tous nos quadrupedes étoient non ſeulement en bon état, mais chaque famille s'étoit fort accrue. Le climat leur étoit ſi favorable, que la plupart des femelles avoient donné pluſieurs petits à chaque portée. Une de nos vaches mit bas un veau & une belle géniſſe ; nos brebis nous donnerent chacune deux agneaux. Les ânes & les cochons ne multiplioient pas moins rapidement. La baſſe-cour ſur-tout étoit fort augmentée ; les poules, les pintades, les pigeons, & juſqu'aux pingoins privés, avoient ſi bien réuſſi, que depuis

environ dix mois que nous étions dans l'Isle, leur nombre, qui n'étoit d'abord que de vingt, montoit alors à plus de cent, quoique la maladie de ma compagne en eût consommé plusieurs, & que d'ailleurs cet accident eût arrêté leur multiplication. Il ne faut pas à des poulets, dans cette Isle, plus d'un mois ou cinq semaines pour acquérir toute leur force.

Ces deux branches de nos revenus, je veux dire le produit de nos bestiaux & de nos volailles, étoient une grande ressource pour un petit ménage comme le nôtre, dans la disette où nous nous trouvions des denrées de premiere nécessité. Nos vaches & nos brebis nous fournissoient du lait, dont nous fîmes ensuite du beurre & du fromage. Nos volailles nous donnoient journellement des œufs. De temps en temps nous tirions de l'étable ou de la voliere

quelques petits, qui, en variant nos mets, faiſoient les délices de notre table ; & quand nous eûmes fait notre ſeconde récolte, qui fut aſſez bonne, nous nous trouvâmes dans une ſorte d'abondance, graces à nos ſoins & à nos travaux. Mais, loin d'en modérer l'activité, nous avions beſoin de la redoubler, pour étendre & perpétuer les moyens de ſubſiſtance, qui, dans le nouvel état où nous allions entrer, nous devenoient plus néceſſaires, ſoit pour la nourriture d'une famille plus nombreuſe, ſoit pour ſuppléer à celle des animaux & pour les engraiſſer (*a*).

(*a*) La plupart de nos beſtiaux étoient aſſez faciles à nourrir. Il n'en étoit pas ainſi des cochons & d'une partie de la volaille. Ces derniers paiſſoient, ſans doute, comme les autres, & nous ne manquions pas de pâturages ; mais, dans les temps de ſéchereſſe, l'herbe aride ne fourniſſoit pas aſſez aux cochons. Il auroit fallu les

Lorſque le cercle de ces premiers travaux nous laiſſoit quelque loiſir, je

---

abandonner entiérement, pour leur laiſſer la liberté de chercher leur vie. De même nos volailles ſouffroient dans la ſaiſon pluvieuſe. Je fus obligé de ſuppléer à ce qui manquoit de nourriture à ces animaux, & pour cet effet, après les avoir laiſſé vaguer une partie de la journée auprès de nos poſſeſſions, nous les appelions le ſoir, & leur donnions d'abord un peu de biſcuit avarié, que nous laiſſions tremper dans les eaux graſſes de la cuiſine, du mauvais grain, tant qu'il dura. Quand ces denrées eurent fini, je donnois aux cochons les ſommités de quelques plantes graſſes, des racines, des fruits, que leur inſtinct leur faiſoit manger avidement, s'ils étoient propres à les nourrir, ou dédaigner, s'ils renfermoient des qualités nuiſibles. Cette expérience m'apprit à connoître les productions de l'Iſle qui pouvoient ſervir à leur ſubſiſtance, & j'en fis uſage pour la volaille, en prenant la précaution de les faire cuire. J'employai dans la ſuite

l'employois à des occupations d'une néceſſité moins abſolue, mais néanmoins toujours utiles. C'étoit dans la vûe de profiter d'un de ces intervalles,

---

les pommes de terre cuites pour tous nos beſtiaux, qui en parurent très-friands. Enfin, pour augmenter la ponte de nos volailles, en leur fourniſſant une nourriture plus ſucculente, je m'aviſai de faire une couche de fumier mêlé de gazon, que j'arroſois de temps en temps d'eaux graſſes, & dans lequel j'enfouiſſois le ſang des animaux que nous mangions. Tout cela venant à fermenter, produiſoit une quantité de vers dont nos volailles faiſoient leurs délices. Au reſte, l'attention que nous avions de donner tous les ſoirs à nos volailles & aux cochons, les avoit accoutumés à venir dès qu'on les appeloit. De beaux Meſſieurs pourroient mépriſer ces détails; mais ils ne ſeront pas inutiles à ceux qui ſe trouveroient dans ma poſition, ni à ma poſtérité; ils ne le ſeroient pas non plus ailleurs aux bons économes champêtres.

que j'entrepris de faire un Calendrier pour notre Isle, afin d'y régler les temps pour l'avenir. Je n'étois pas un habile Astronome; mais, pour réussir comme je l'entendois, je me crus assez savant; d'ailleurs je ne pouvois me reposer de ce soin sur personne. Il étoit indispensable de déterminer d'une maniere constante le cours de l'année, les saisons & les mois; il ne l'étoit pas moins de ne pas se tromper sur l'ordre des jours de la semaine, & sur celui des principales fêtes. Si la négligence ou l'impéritie nous avoit fait perdre une fois le fil qui nous guidoit dans l'arrangement des temps, il n'eût peut-être pas été possible de le retrouver, & nous n'eussions pu compter que par lunes, comme les Sauvages.

Je ne m'amusai point à combiner savamment les divers cycles inventés pour régler l'année solaire. Je savois

qu'elle étoit de trois cent ſoixante-cinq jours & près de ſix heures, & que de cet excédent on formoit tous les quatre ans un jour, qu'on ajoutoit au mois de Février, qui ſe trouvoit alors de vingt-neuf jours par cette augmentation (*a*). Je ſavois auſſi que

(*a*) L'année ſolaire eſt compoſée de trois cent ſoixante-cinq jours, cinq heures quarante-neuf minutes ſeize ſecondes. Pour former le jour biſſextile tous les quatre ans, on ſuppoſe l'année de trois cent ſoixante-cinq jours & ſix heures juſtes, ce qui n'eſt point, puiſqu'il s'en faut de dix minutes quarante-quatre ſécondes. Cet excès, qui avançoit l'équinoxe d'un jour dans cent trente-un ans, auroit, à la longue, cauſé du dérangement au temps preſcrit pour les cérémonies religieuſes, & dans les opérations d'Agriculture. Pour y remédier, le Calendrier Grégorien ſupprime trois biſſextes dans quatre cents ans, à la fin de chaque ſiecle; ainſi l'année 1700 ne fut point biſſextile, 1800 ni 1900 ne

l'année lunaire, composée de douze mois synodiques, n'étant que de trois cent cinquante-quatre jours, la premiere excédoit l'autre d'onze jours, & que de ce reste on formoit l'épacte (*a*). Avec ces connoissances pré-

---

le seront point, mais 2000 le sera. *Note de l'Editeur.*

(*a*) L'épacte, qui veut dire *surplus*, est une invention de l'Astronome Aloisius Lilius, Auteur du Calendrier Grégorien. Elle sert à accorder l'année lunaire avec l'année solaire, & à marquer exactement l'âge de la lune. A supposer que les deux années commencent en même temps, l'année lunaire n'étant que de trois cent cinquante-quatre jours, l'année solaire a onze jours de plus, l'année suivante vingt-deux, & la troisieme trente-trois jours. C'est-à-dire, que dans trente-six mois, il y a trente-sept lunaisons & trois jours; mais on intercalle un mois, pour ne tenir compte que de ces trois jours, qui sont l'âge de la lune au bout de ces trois ans. Et comme les trois jours qui restent en

liminaires, j'aurois pu calquer mon Almanach ſur le Calendrier Grégorien ; mais, pour le ſuivre ſtrictement, je m'apperçus que la fixation du temps de la célébration de la Pâque & des Fêtes mobiles demandoit tous les ans un nouveau calcul. Je jugeai donc que je pouvois, ſans inconvénient & avec plus de commodité pour les futurs Inſulaires, fixer invariablement la Fête de Pâque au Dimanche le plus prochain de l'équinoxe du printemps, &, ſans m'embarraſſer du ſoin de la faire

---

font trente-ſix, avec les trois fois onze des trois années ſuivantes, on intercalle encore un mois, & il reſte alors ſix jours de différence entre le ſoleil & la lune. Ainſi, pour avoir l'épacte, on ajoute tous les ans onze jours, & on retranche le nombre de trente lorſqu'il ſe trouve. C'eſt du premier Mars qu'on compte la nouvelle épacte. *Note de l'Editeur.*

tomber au plein de la lune de Mars, j'en fixai la célébration pour l'avenir à cette premiere époque ; ce qui ne laiſſa plus de variation pour le temps de la célébration des autres Fêtes qui dépendent pour l'ordre de la détermination de la Pâque.

Pour marquer les jours de la ſemaine, &, pendant toute l'année, le jour du mois où tombe le Dimanche, j'employai les lettres dominicales en uſage (*a*), & la lettre C ſervit à

(*a*) Les lettres dominicales ſont les lettres A, B, &c. juſqu'à la lettre G incluſivement. Elles indiquent le premier du mois de Janvier, & ſervent pour tout le reſte de l'année ; de ſorte que ſi le premier jour de l'an eſt un Dimanche, la lettre dominicale eſt la lettre A. C'eût été la lettre B, ſi le premier jour de l'année eût été un Samedi, parce que le premier jour de Janvier eſt toujours repréſenté par la lettre A. Ainſi, pour trouver la let-

désigner le Dimanche la premiere année de mon Calendrier, ou de 1700, parce que le premier jour de Janvier de cette année 1700 étoit un Vendredi. Mon Almanach ne fut d'abord qu'une feuille de papier divisée en douze parties, qui furent désignées chacune par le nom d'un

---

tre dominicale d'une année, on n'a qu'à connoître le premier jour de cette année, & nommant ce premier jour A, & suivant l'ordre des lettres B, C, D, E, F, G, la lettre qui marquera le Dimanche qui suivra, sera la lettre dominicale. Ce sera la lettre G, si le jour de l'an est un Lundi. Ces lettres dominicales suivroient pendant sept années leur ordre naturel, s'il n'y avoit point d'année bissextile; mais cette année, qui arrive tous les quatre ans, change cet ordre à chaque révolution. Ce ne peut être qu'au bout de vingt-huit ans, produit de sept par quatre, qu'il est reproduit. On appelle *cycle solaire* cet espace de temps. *Note de l'Editeur.*

mois. Elles ne contenoient que le nombre des jours de chaque mois, accompagnés de la lettre dominicale, & du nom des principales Fêtes. J'eus soin de renouveler tous les ans ce Calendrier, que j'enrichis ensuite des éphémérides de l'Isle, & du retour périodique des lunes.

Ce réglement civil & ecclésiastique une fois établi, je repris mes anciens travaux, & je voulus finir l'excavation de la grotte, déjà fort avancée. Eléonore venoit souvent dans mon atelier, &, quoique foible encore, essayoit quelquefois de m'aider dans cet ouvrage ; mais comme elle désiroit beaucoup d'en voir la fin, elle se plaignoit de sa foiblesse qui ne lui permettoit point d'y travailler assidument ; cependant cet état de convalescence la sauva d'un danger imprévu où je pensai périr.

La nécessité de rétablir ses forces,

jointe à mes prieres, l'obligeoit de garder le lit une bonne partie de la matinée, pendant qu'après avoir fait le gros du ménage, je me rendois à la grotte pour en finir l'excavation. Déjà je touchois de près au terme de mon entrepriſe, & je n'avois pas pour une ſemaine de travail, lorſqu'un matin que j'achevois d'enlever le déblai de la grotte, un bruit ſourd ſe fit entendre, comme celui d'un canon qu'on auroit tiré de loin. La terre trembla, l'Iſle fut ébranlée d'une maniere terrible. J'étois au fond de la grotte dans ce moment, & j'allois fuir pour voler vers Eléonore & pour la raſſurer; mais j'avois à peine fait quatre pas du côté de l'entrée, qu'une maſſe énorme de tuf, détachée de la voûte par la ſecouſſe qu'elle avoit éprouvée, tomba tout d'un coup avec fracas derriere moi & preſque ſur ma tête. Je fus renverſé & comme

enſeveli ſous ſes ruines, dont les plus groſſes parties, en rejailliſſant contre moi, penſerent me briſer tous les membres. Ma chute & les contuſions que je reçus furent ſi fortes, que j'en perdis connoiſſance & que je demeurai long-temps en cet état.

Eléonore, qui ne dormoit pas, s'apperçut de ce furieux tremblement de terre, à la ſecouſſe qu'elle éprouva dans ſon lit, & au craquement de tous les bois de la cabane. Elle ſe leva auſſi-tôt tout épouvantée, &, n'étant qu'à demi vêtue, courut vers la grotte où elle ſavoit bien que j'étois. Son inquiétude croiſſoit de ne pas me voir revenir dans un moment où la connoiſſance qu'elle avoit de mon cœur, lui laiſſoit croire que je devois tout quitter pour voler auprès d'elle. Elle trembloit que la ſecouſſe violente dont l'Iſle venoit d'être agitée, ne m'eût cauſé quelque accident funeſte;

que quelque pierre, en tombant de la voûte, ne m'eût écrasé de son poids ; & son imagination effrayée précipitoit sa course pour me retrouver. C'étoit dans le trouble de ces pensées qu'elle arriva à l'ouverture de la grotte, où n'ayant apperçu par terre, couvert des débris de la voûte, elle fit un grand cri en s'élançant jusqu'à moi.

J'étois enfin revenu de mon évanouissement, mais je n'avois pu me débarrasser encore des décombres qui m'investissoient. J'avois essayé vainement de m'en dégager ; l'affoiblissement de mes forces ne me l'avoit pas permis. J'ignorois si je n'aurois pas quelque membre rompu. Je m'empressai pourtant de rassurer Eléonore. » Ne vous alarmez pas, lui dis-je, j'espere que cet accident n'aura pas de suites fâcheuses. J'échappe fort heureusement au danger que j'ai couru. La Providence n'a pas voulu vous priver

du ſeul ami qui vous reſtoit «. Eléonore faiſoit des exclamations touchantes, & cependant ne ſe bornoit pas à me plaindre ; elle ſe hâtoit de me débarraſſer; elle s'efforçoit de me tirer du milieu de ces ruines ſous leſquelles je gémiſſois. Elle fit tant, que je lui dus enfin la liberté d'en ſortir, & qu'à ma grande ſatisfaction je pus me relever ſans fracture.

Mais, quoique je n'euſſe pas les os briſés, comme je le craignois d'abord, j'étois meurtri de telle ſorte, que, malgré la contenance que j'affectois, je pouvois à peine me tenir ſur mes jambes ; & que, pour ſortir de la grotte, je fus obligé de m'appuyer ſur Eléonore. Nous allions ainſi vers la cabane, tous deux fort affligés; Eléonore d'un accident qui me faiſoit beaucoup ſouffrir, & moi des ſuites fâcheuſes qu'il devoit avoir pour mon amour. Je prévoyois que ces

meurtrissures très-douloureuses suspendroient encore mon bonheur en retardant notre mariage ; & cette perspective me donnoit un violent chagrin.

Ces pensées, autant que mon état, ralentissoient ma marche ; nous n'avançions qu'à petit pas ; &, quoique nous n'eussions qu'une distance peu considérable à parcourir, je fus obligé de faire plusieurs pauses pour reprendre des forces. Dans une de ces stations où nous étions l'un & l'autre assis sur le gazon, nous entendîmes un bruit souterrain, comme d'un chariot qui auroit impétueusement roulé sur le pavé ; & nous éprouvâmes une nouvelle secousse de tremblement de terre, plus violente que la premiere. Le mouvement du sol fut tel, que peut-être je serois tombé si j'eusse été debout. Le faîte des arbres parut agité comme par la tempête, & des

rochers détachés de la crête voiſine roulerent dans la campagne. En même temps, je vis du côté du nord une colonne de feu s'élever par intervalles, tandis qu'une épaiſſe fumée, couvrant l'atmoſphere de l'Iſle, portoit des cendres juſqu'à nous.

Je compris que l'Iſle éprouvoit ces ſecouſſes, parce qu'il s'étoit fait une nouvelle éruption de matieres enflammées dans la montagne fumante, & que nous étions ſans doute voiſins d'un volcan, comme je l'avois ſoupçonné : en conſéquence, je me promis bien de remarquer une autre fois plus attentivement les ſignes indicatifs de ce phénomene, & d'être plus ſoigneux d'en éviter le danger. J'appris enſuite par expérience, que rarement un tremblement de terre ſe fait ſentir ſans s'annoncer par des avant-coureurs très-remarquables. La veille, notre pendule s'étoit arrêtée d'elle-même :

elle ne reprit ſon mouvement qu'après que la terre ſe fut raffermie. Nos chiens heurloient, nos animaux montroient de l'inquiétude. J'aurois été plus circonſpect, ſi j'en avois connu la cauſe, & loin de m'expoſer à être écraſé ſous les rochers de la grotte, je me ſerois tenu dans la cabane, dont la ſtructure légere & la charpente bien liée ne nous laiſſoient pas à craindre le même péril.

Ces conſidérations firent que je n'héſitai pas de retourner au logis dès que je fus repoſé, quoique la terre fût encore agitée. Ma compagne n'avoit garde de me quitter; elle m'y ſuivit, pour me rendre tous les ſervices dont je pourrois avoir beſoin.

Il eſt inutile de dire combien Eléonore fut ſenſible à mon infortune. Le cœur d'une femme eſt ſi compatiſſant, & le ſien étoit ſi bon & ſi tendre! Elle me fit auſſi-tôt de l'eau de boule avec

du rum, en baſſina mes plaies, & mit ſur mes jambes des compreſſes mouillées de cette liqueur ; enſuite m'ayant obligé d'en paſſer ſur tous les endroits du corps où je ſentois quelque douleur, elle me fit avaler le reſte. Elle exigea de plus que je demeuraſſe au lit, pour me refaire de la fatigue. Dans la circonſtance, une ſaignée m'eût été ſalutaire. Je voulus eſſayer de me ſaigner moi-même ; mais Eléonore s'y oppoſa, en diſant que j'avois aſſez perdu de ſang pour n'avoir pas beſoin d'en perdre encore ; & que d'ailleurs elle ne me permettroit point de faire une tentative que mon inexpérience pouvoit rendre fort dangereuſe, & où je riſquerois tout au moins de m'eſtropier.

Il fallut donc me réſoudre à reſter au lit & à prendre patience. Cette recette m'étoit d'autant plus néceſſaire, que mon mal devint plus cuiſant. Je

n'avois d'abord éprouvé qu'un engourdiſſement douloureux; mais peu à peu les parties offenſées devinrent plus ſenſibles, & les accidens augmenterent de telle ſorte, que la fievre me prit, & que je craignis une maladie. Ma compagne, vivement affligée de mon état, & facile à s'alarmer, me rendoit tous les ſoins que je lui avois donnés, & n'oublioit aucune des choſes qu'elle jugeoit propres à mon ſoulagement. Elle ne me quittoit que pour vaquer aux ſoins indiſpenſables que demandoient les étables & la baſſe-cour, & s'occupoit auprès de mon lit de ceux du ménage. Enfin elle négligeoit de ſonger à elle, pour me ſervir plus aſſidument.

J'avois beau la prier de modérer ſon zele & ſes attentions, & lui repréſenter qu'elle devoit avoir plus d'égard à ſa foibleſſe, elle ne voulut rien changer à ſa façon d'agir, & tant que

j'eus de la fievre, je ne pus pas obtenir de ſa complaiſance qu'elle ſe couchât la nuit. Lorſque je fus plus tranquille & que je commençai à me lever, elle chercha à me récréer par des lectures amuſantes & par ſa converſation, où elle mit un ton plus affectueux encore que par le paſſé. Elle me témoigna tant de bontés & de tendreſſe, que je ne pouvois me plaindre de l'accident qui en étoit l'occaſion, & que je l'euſſe au contraire regardé comme très-favorable, s'il n'eût pas éloigné le moment qui devoit nous unir.

Un ſoir qu'elle me parloit avec cette confiance & cette effuſion ſi naturelles avec les perſonnes qu'on aime, lorſqu'on eſt perſuadé qu'elles méritent tous les ſentimens de l'eſtime & de l'amour, un ſoir que ſon ſouvenir ſe reportoit aux premiers temps de notre connoiſſance, je crus pouvoir lui témoigner le déſir d'apprendre les

particularités de ſa vie, antérieures à ſon départ d'Angleterre. Elle me répondit qu'elle conſentoit volontiers à m'en faire le récit ; » Mais je dois vous prévenir, ajouta-t-elle, que je n'ai rien de piquant à vous dire. L'hiſtoire d'une jeune perſonne de mon âge, élevée & nourrie ſous les yeux de ſes parens, ne peut guere contenir des événemens bien remarquables «.

Quelle hiſtoire, lui répondis-je, ſeroit donc intéreſſante pour le Chevalier des Gaſtines ? J'entendrai parler de ce qui m'eſt cher ; je ſuivrai le développement des vertus que j'adore ; peut-être y verrai-je luire l'aurore de mon bonheur. Vous ſerez écoutée, belle Eléonore, par un cœur ſenſible & tendre : eſt-ce le merveilleux qui le touche & le ſatisfait ? Je commence donc ſans préambule, me dit mon aimable compagne.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Hiſtoire d'Eléonore.

QUOIQUE mes ancêtres n'aient pas été auſſi illuſtres que les vôtres, je n'ai pas à rougir de ma naiſſance. Mes aïeux firent utilement & honorablement un grand commerce. Mon grand-pere lui devoit la nobleſſe avec une fortune conſidérable. Il ne voulut pas néanmoins que ſon fils unique s'occupât du négoce. Au ſortir du collége il le fit entrer dans un Régiment. Mon pere, retiré de bonne heure du ſervice, fut pourvu d'une charge conſidérable qui lui donna occaſion de faire un mariage fort avantageux. Vous avez connu mon pere; vous ſavez qu'il étoit fort inſtruit. L'éducation de ma mere avoit été ſoignée; avec beaucoup d'eſprit elle avoit tous les talens agréables.

Il naquit de ce mariage plusieurs enfans, dont il ne resta que moi. Tous les autres moururent en bas âge. A titre de fille unique & de riche héritiere, je devois être un enfant gâté; & les complaisances infinies de ma mere, les flatteries intéressées des Bonnes n'auroient pas manqué d'opérer en moi cet effet, si la tendresse éclairée de mon pere & sa fermeté ne m'eussent dérobée à cet inconvénient trop ordinaire de l'éducation domestique. Mais loin de se prêter à mes fantaisies, à la maniere des peres foibles, loin d'applaudir à mes caprices & de les favoriser, le mien se fit un devoir constant de plier ma volonté, & prit soin que toute sa maison ne contredît pas sa méthode. Il disoit que les femmes devant être sans cesse dans la dépendance d'autrui, on ne pouvoit les accoutumer trop tôt à la complaisance, aux

égards, disons mieux, à l'obéissance (*a*); que n'étant point faites pour commander, leur partage étoit la persuasion, qui ne pouvoit être fondée que sur la raison mêlée de douceur & de complaisance; mais en me

(*a*) Ceci paroîtra dur peut-être à beaucoup de femmes, qui, se sentant capables de commander, & se voyant adorées, servies, & comme les souveraines de ceux qui les approchent, ne font pas attention que ces hommages & ces soumissions volontaires sont le tribut qu'on paye à leur sexe & à leur beauté; mais que d'ailleurs elles sont dans une dépendance nécessitée par leur foiblesse & par leurs occupations. Elles se plaignent des Loix, qui, presque chez tous les Peuples, les privent de l'autorité; mais elles n'ont pas toujours lieu de s'en plaindre : l'empire qu'elles ont sur les cœurs, & quelquefois sur celui du Législateur même, les dédommage bien de cette privation. Elles gagnent en réalité ce qu'elles perdent en apparence. *Note de l'Editeur.*

dirigeant ſuivant ces principes, il ne s'écartoit pas de la regle qu'il me preſcrivoit. Il ne me parloit qu'avec le ton de la douceur & de la tendreſſe; & ne voulant pas laiſſer croire qu'il agiſſoit quelquefois par humeur, jamais il ne me demandoit ni me refuſoit quelque choſe ſans m'en faire ſentir la raiſon. J'échappai de cette maniere aux travers de l'enfance, au déſir de me faire obéir, à l'entêtement, & m'accoutumai de bonne heure à penſer que la volonté de mon pere & la raiſon n'étoient que la même choſe, ou plutôt qu'il étoit ſeulement l'organe de la ſageſſe & de la vérité.

Cette idée imprima dans mon cœur le reſpect & la déférence pour ſes opinions; & comme il alloit toujours au devant de mes déſirs dans tout ce qui m'étoit néceſſaire, & que je le trouvois plein de bonté pour moi juſque dans ſes refus, je pris la douce

habitude de régler ma volonté sur la sienne ; & j'ajoutai à l'amour que je lui devois, la reconnoissance la plus étendue. Je passai dès-lors pour l'enfant le plus doux & le plus soumis ; & c'est-là l'enfant que tout le monde trouve aimable.

Mon pere & ma mere me chérissoient avec une tendresse infinie ; mais leur sollicitude pour mon éducation n'en souffrit pas. A mesure que je grandissois & que mon intelligence se développoit, leurs soins se multiplioient comme mes besoins. Ils m'inspiroient encore plus par leur exemple que par leurs discours, la piété, la bonté, la discrétion, la prudence, enfin toutes les vertus qui leur étoient naturelles, & qu'un exercice habituel avoit encore augmentées.

Leur piété n'avoit rien de dur ; elle ne se montroit point farouche,

comme la fauſſe dévotion. A leur indulgence, on reconnoiſſoit la hauteur de leur vertu ; à leur charité, la perfection de la vertu chrétienne. Avec eux, je ne reſpirois que les ſentimens les plus doux & les plus purs : tout étoit fait pour le bonheur de ma vie avant que ma raiſon fût formée.

Savoient-ils un pere de famille honnête dans l'infortune, un Laboureur appauvri par un déſaſtre, un Artiſan, un Manouvrier dans le beſoin faute de travail ou de ſanté, ils s'empreſſoient de le conſoler & de le ſecourir. Ils avoient ſoin de lui fournir les choſes néceſſaires, & particuliérement de lui procurer l'emploi de ſes forces & de ſon induſtrie, afin de l'occuper d'une maniere auſſi honorable qu'utile pour lui-même & pour les autres. Mais ce qu'ils donnoient au malheur & à la foibleſſe, ils le refuſoient à la pareſſe oiſive, à

la mendicité fainéante, qui, fuyant le travail, eſt une plaie honteuſe & funeſte pour l'Etat.

Ils jouiſſoient de l'affection & de l'eſtime univerſelle. Parens, amis, voiſins, s'accordoient à les chérir & à les reſpecter. Leurs actions & leur caractere les rendoient recommandables. Leur eſprit & leurs connoiſſances les faiſoient rechercher. Enjoués plus qu'on ne ſeroit porté à le croire après ce que je viens de dire, cherchant à faire paroître l'eſprit des autres plus que le leur, ils répandoient dans la ſociété un agrément infini. Mon pere ſe permettoit quelquefois des ſaillies & des bons mots; mais leur pointe ne bleſſa jamais perſonne. Jamais ſa cenſure n'offenſa l'amour-propre, ni le ton de ſes propos ne fit rougir la pudeur. Il ne ternit jamais ſes diſcours par la médiſance. Ma mere, quoique modeſte, faiſoit quel-

quefois par cõplaiſance preuve de ſes talens. Elle avoit la voix admirable, & danſoit comme les Graces. J'étois toujours ſous leurs yeux. Quels progrès ne devois-je pas faire dans une école, où les leçons de la vertu m'étoient données par l'exemple, où le plaiſir préparoit les progrès de l'inſtruction, & où tout concouroit à me former l'eſprit & le cœur ſur de ſi bons modeles?

Mon éducation ne ſe borna pas, comme l'éducation ordinaire, à l'apprentiſſage d'un vain cérémonial, à l'étude ſuperficielle des Lettres. En me donnant pour tous les temps des principes invariables de conduite, en m'apprenant les uſages du monde, mon pere voulut m'orner l'eſprit de toutes les connoiſſances qu'une femme peut décemment acquérir. Ma mere crut devoir y joindre la pratique des Arts agréables qu'elle ſe plaiſoit à

cultiver. Tous les deux furent mes premiers maîtres, & s'attacherent à l'envi à m'assurer les plus grands progrès dans la partie qu'ils m'enseignoient. Mon pere se proposoit l'utile dans ses instructions ; ses vûes étoient de me rendre une femme estimable, une digne mere de famille, capable de conduire habilement un ménage & de régir une maison. Les soins de ma mere tendoient à me donner des agrémens, ceux qui en vous faisant aimer, vous font respecter. L'un & l'autre désiroient que je fusse l'honneur de mon sexe & de ma famille, & que je fisse mon bonheur en contribuant à celui des personnes qui devoient m'appartenir. C'étoit-là toute leur ambition. En vérité, mon ami, il n'y a, en moi, que mes défauts qui soient mon ouvrage.

J'appris avec facilité tout ce que leur affection se plut à m'enseigner.

La lecture, l'écriture, l'Arithmétique, la Géographie, l'Hiſtoire, la Grammaire, & l'étude de l'Anglois, qui entroit pour mon mariage dans les vûes de mon pere, m'occuperent ſucceſſivement, tandis que le Deſſin, la Muſique & la Danſe faiſoient mes récréations ordinaires. On ne négligeoit cependant pas de m'accoutumer aux ouvrages manuels. L'aiguille & la navette me devinrent encore plus familieres que les crayons & la plume; & lorſque je fus bien au fait de ces premiers ouvrages, mon pere voulut que j'appriſſe un peu de cuiſine, avec le détail des approviſionnemens qui lui ſont néceſſaires; qu'on me montrât à tailler & à coudre mes robes; enfin, en me menant ſouvent à la campagne, il fut bien aiſe de me faire connoître les divers travaux de la culture des champs, le ménage ruſtique, la laiterie, & l'adminiſtration des biens-fonds.

Nous avions deux maisons de campagne à une journée de la ville ; une située au milieu d'un beau vignoble, dans le Médoc, & l'autre du côté des Landes. J'allois quelquefois à la premiere ; mais j'aimois l'autre de préférence, parce que le bien qui en dépendoit contenoit des prés, des vergers & de grands bois, où je trouvois un plaisir charmant à me promener un livre à la main, & à goûter le frais en liberté à l'ombre des futaies. Elle m'étoit d'ailleurs plus agréable, parce qu'elle me fournissoit plus d'occasions d'étendre mes connoissances, de voir l'humanité plus près de la Nature, & sur-tout parce qu'étant voisine d'un canton fort pauvre, je pouvois y exercer plus fréquemment la bienfaisance que mes parens m'avoient inspirée, & que j'avois sucée, pour ainsi dire, avec le lait.

O ! mon cher Chevalier ! que les hommes avides de plaiſirs & de jouiſſances connoiſſent peu les intérêts de leur cœur, lorſqu'ils s'endurciſſent ſur les maux de leurs freres, & qu'ils n'uſent pas de tout leur pouvoir pour les ſecourir ! Celui qui n'a pas éprouvé la ſatisfaction de faire du bien à ſes ſemblables, ignore le plaiſir le plus touchant que le cœur humain puiſſe goûter. Je n'ai jamais eu le bonheur d'obliger un malheureux ſans verſer des larmes de joie. Quelle comparaiſon du ſentiment délicieux & pur qui les faiſoit couler, à ces voluptés condamnables, pour leſquelles tant de gens ſe ſacrifient, après avoir perdu dans cette recherche leur bien & leur honneur ! & que les riches ſeroient heureux, s'ils ſavoient faire un bon emploi de leurs richeſſes ! C'eſt ce que j'éprouvois tous les jours dans notre maiſon des champs.

Je ne puis me rappeler ſans attendriſſement le ſéjour que j'y ai fait. C'eſt là que je portai mes regrets après la mort de ma mere ; que je tâchai de conſoler mon pere de la perte commune que nous avions faite, & d'adoucir par mes careſſes la vive douleur qu'il en conſervoit. Le ſéjour de la ville où elle mourut lui fut long-temps odieux. La triſteſſe aime la ſolitude. Il étoit allé aux champs pour y pleurer plus librement, & il y fut long-temps inconſolable. Cependant ſa piété qui le rendoit ſoumis aux décrets de la Providence, mes ſoins aſſidus, & le ſecours du temps, vinrent à bout de modérer ſon chagrin ; mais il conſerva juſqu'à la fin de ſes jours le ſouvenir le plus tendre de cette chere épouſe. Pour moi, j'étois d'autant plus à plaindre, que, pénétrée juſqu'au fond de l'ame de ce cruel événement, je

m'efforçois davantage de paroître tranquille & de dévorer mes pleurs, pour ne pas augmenter par ces signes de tristesse le profond chagrin de mon pere.

Quoique nous eussions quitté Bordeaux, la nouvelle de la perte cruelle que nous avions faite, nous attira un grand nombre de visites dans notre campagne. Nos connoissances de la ville y venoient de temps en temps, & celles des environs s'empressoient de les imiter. Je participois à l'affection qu'on avoit pour mon pere, & à la bonne réputation dont il jouissoit. Tous ceux qui venoient nous voir & qui s'étoient fait de moi une idée favorable, me témoignoient beaucoup d'estime; quelques-uns me montroient un sentiment plus vif. Je n'avois pourtant alors que quatorze ans; mais dans la fleur de la jeunesse, avec quelque beauté, & sur-tout

fille unique d'un homme riche & reſpectable, j'avois plus d'un titre pour m'attirer leurs hommages. D'ailleurs, quoique bien jeune, j'étois déjà grande, & l'éducation que j'avois reçue, mon caractere ſérieux & ma triſteſſe me faiſoient paroître plus raiſonnable & plus formée que mon âge ne le comportoit naturellement.

J'eus bientôt des ſoupirans, & le premier temps de notre deuil paſſé, pluſieurs me firent une cour aſſidue, & tâcherent de mériter mon cœur; mais il vous étoit réſervé de l'ouvrir aux ſentimens qu'ils cherchoient à m'inſpirer. Mon pere, qui n'avoit aucune raiſon de m'établir, & qui au contraire avoit pris autrefois une ſorte d'engagement avec le pere de M. Clerke, ſon intime ami, n'oſoit diſpoſer de ma main. Quoiqu'il n'eût pas reçu de ſes nouvelles depuis pluſieurs années, il n'avoit garde de me

preſſer de faire un choix ; mais il ſe propoſoit d'éclairer celui que je pourrois faire, ſuppoſé qu'il ne dût plus compter ſur M. Clerke, comme ſon ſilence le lui faiſoit craindre. Cette raiſon le portoit à recevoir honnêtement tous les partis qui pouvoient me convenir, & à ne pas ôter l'eſpérance à ceux qui me recherchoient, ſans vouloir pourtant s'engager avec eux par aucune promeſſe.

» Permettez-moi, dis-je ici à Eléonore, de vous interrompre un moment, pour vous demander d'où provenoit une liaiſon ſi intime entre Monſieur votre pere & M. Clerke, & quel motif avoit pu déterminer M. d'Aliban à promettre la main de ſa fille unique à un Etranger, tandis qu'il pouvoit trouver pour elle tant de partis ſortables dans ſa Patrie ? Il paroît ſingulier qu'on ait prétendu engager votre volonté dans un temps

où vous ne pouviez en faire uſage ; & cependant Monſieur votre pere étoit ſi raiſonnable, il vous aimoit ſi tendrement, il déſiroit ſi fort votre bonheur, que toutes ces contradictions forment dans mon eſprit un problême difficile à réſoudre, & que j'ai lieu de ſuppoſer à cet engagement une cauſe extraordinaire «.

Vous avez raiſon de le croire, me dit Eléonore. M. Clerke, que vous prenez pour un Etranger, ne l'étoit point. C'étoit un Gentilhomme de notre Province. Il s'appeloit le Clerc, avant de s'établir en Angleterre. Mon pere, qui ſervit dans ſa jeuneſſe, trouva M. le Clerc dans le Régiment où il entroit. Il connoiſſoit ſes parens ; il s'unit à lui de l'amitié la plus étroite. Le rapport d'humeur & de caractere en reſſerra le lien ; les circonſtances le rendirent indiſſoluble. Ils étoient cités dans l'ar-

mée comme les amis les plus parfaits.

Leurs Commandans en étoient si persuadés, & avoient tant d'égards pour eux, que si l'un devoit être de quelque détachement, ils ne manquoient pas de nommer l'autre pour lui tenir compagnie, afin qu'ils pussent se secourir & se défendre mutuellement; & l'expérience fit connoître plus d'une fois, que rien ne fortifie le courage comme le désir de protéger & de défendre ce qu'on aime.

Ce fut dans une de ces occasions que M. Clerke donna la preuve du plus grand dévouement pour mon pere. Leur détachement, surpris par des forces supérieures, ne pouvoit espérer de salut que dans la valeur de ceux qui le composoient. Les deux amis, pour animer leurs soldats, combattoient comme des lions à la tête de leur troupe qui tâchoit de

ſe faire jour à travers les ennemis. Ils eſpéroient ſortir glorieuſement de ce combat, lorſque mon pere reçut dans le bras un coup de mouſquet qui lui fit tomber les armes de la main, & le livra ſans défenſe à la fureur des aſſaillans. Un d'eux alloit le percer de ſa bayonnette, ſi, par un trait de généroſité ſans exemple, ſon ami, qui combattoit à ſes côtés, ne ſe fût jeté au devant du coup, & ne l'eût reçu dans la cuiſſe. Ces deux bleſſures les forcerent de ſe rendre aux ennemis, qui, pleins d'admiration de la défenſe des deux héros, & de la belle action de M. Clerke, leur témoignerent la plus grande conſidération, & les renvoyerent ſur leur parole, dès qu'ils furent en état de paſſer en France.

Ils étoient à peine guéris de ces bleſſures glorieuſes, que M. Clerke fournit à mon pere une nouvelle

marque de l'attachement extraordinaire qu'il avoit pour lui. Un soir que, contre leur coutume, les deux amis n'étoient pas ensemble, M. Clerke se trouva dans une assemblée, où un jeune Officier, parent du Ministre de la Guerre, débita sur le compte de mon pere des choses aussi fausses que désavantageuses. Il avoit pris, je ne sais pourquoi, mon pere en aversion, & il satisfaisoit sa haine en disant du mal de lui. Le crédit qu'on lui connoissoit auprès du Ministre, imposoit silence à ceux qui étoient présens; mais M. Clerke ne balança point à lui représenter que ses discours déplacés étoient moins injurieux à mon pere qu'à celui qui les tenoit, parce qu'il étoit facile de se convaincre que les rapports qu'on venoit de faire n'étoient pas justes. Le jeune homme, choqué de ces paroles, prit le haut ton, croyant en imposer par-là.

M. Clerke, qui avoit à défendre ſon honneur & ſon ami, lui répondit de façon à lui faire perdre cette idée; mais il le bleſſa vivement. L'étourdi ſortit le premier, brûlant de colere. Il attendit M. Clerke à ſon paſſage, & le forçant de mettre l'épée à la main, il en reçut un coup qui l'étendit ſur le pavé.

Mon pere, à qui M. Clerke vint ſur le champ raconter ſon aventure, fut déſolé de cet accident. Il comprenoit que, quoique ſon ami eût toute la raiſon & la juſtice pour lui, cette affaire ne ſe termineroit pas à ſon avantage; qu'il eût été facile de l'aſſoupir, s'il avoit eu à combattre un homme moins accrédité; mais qu'il étoit vraiſemblable que le Miniſtre voudroit venger ſon parent, & qu'on donneroit à cet événement la plus mauvaiſe tournure, pour perdre M. Clerke. En conſéquence, il

l'obligea de ſortir de France, après lui avoir fourni tous les ſecours qu'il ſe trouvoit en état de lui donner. Il ſe chargea de plus, de faire toutes les démarches néceſſaires pour obtenir ſa grace, & ſon amitié n'oublia rien de tout ce qu'il pouvoit entreprendre pour le juſtifier; mais ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Le Roi venoit de donner un Edit foudroyant contre les duels. On étoit dans la ferveur qu'il inſpiroit. Le Miniſtre pourſuivit M. Clerke, & fit paſſer ſon affaire pour un duel prémédité. On lui fit ſon procès: il fut condamné à perdre la vie par un ſupplice infame; & comme on ne pouvoit mettre ſon arrêt à exécution, le Miniſtre irrité prit ſoin que ce malheureux ne pût jamais rentrer dans ſa Patrie, & il fut proſcrit ſans pitié.

Rejeté du ſein de la France par cette humiliante dégradation, & ne

pouvant eſpérer d'y retourner tant que le Miniſtre ſeroit en place, M. Clerke ſe retira auprès de quelques parens qui s'étoient réfugiés en Angleterre pour cauſe de Religion. Cependant mon pere, outré du malheur de ſon ami, demeuroit inconſolable d'en être la cauſe, & d'avoir fait d'inutiles efforts pour le diſculper. Il regarda cet événement comme une diſgrace qui lui étoit perſonnelle, &, dégoûté du ſervice, il ſe retira chez lui. Mon aïeul avoit les ſentimens élevés; il approuva la conduite de mon pere, & ne ſongea qu'à lui faire oublier les chagrins qu'il venoit de recevoir. Dans ce deſſein, il penſoit à le revêtir de la charge qu'il a enſuite occupée, & à le marier; mais mon pere le pria de trouver bon qu'avant l'exécution de ces projets, il paſſât en Angleterre pour revoir ſon ami; & en ayant obtenu

l'agrément, il s'empreſſa de s'y rendre.

Je vous laiſſe à imaginer la joie qu'eurent ces deux amis de ſe voir & de s'embraſſer encore. Mon pere eut la ſatisfaction de trouver M. Clerke beaucoup mieux dans ſes affaires qu'il ne l'avoit eſpéré. Celui-ci lui raconta qu'il étoit en quelque ſorte heureux dans ſon infortune ; que les ſollicitations de ſes parens, & la protection du Général qui commandoit les troupes Angloiſes lorſqu'ils furent faits priſonniers, lui avoient fait obtenir l'expectative d'une place de Major dans les troupes de la Compagnie des Indes, avec demi-paye ; que tant qu'il ne ſeroit pas en pied, il devoit demeurer à Londres ; mais qu'il n'avoit pas à ſe plaindre de ce retard ; que ſes parens lui avoient fait paſſer le prix des biens qu'il avoit en France ; & qu'ayant eu le bonheur de plaire à une veuve aimable

&

& fort riche, il étoit ſur le point de l'épouſer.

Le mariage ſe fit en effet quelque temps après, & M. Clerke auroit eu lieu de bénir ſon malheur, s'il avoit pu rentrer dans ſa Patrie. » Quoi! diſoit-il à mon pere, toujours loin de la France & loin de mon ami; ne ſuis-je pas bien à plaindre «? Mon pere tâchoit de le conſoler, en lui faiſant eſpérer que ſes ſollicitations & le temps pourroient fléchir la ſévérité du Roi, & qu'alors M. Clerke repaſſeroit parmi les ſiens. » Mais s'il eſt inflexible, lui répondoit celui-ci «? Après avoir ſervi quelque temps dans les Indes, lui dit mon pere, vous reviendrez en Angleterre, & je vous y reverrai; car je ferai tout, mon ami, pour opérer notre réunion. » Il me vient une penſée, lui répliqua M. Clerke : je ſuis marié, vous le ſerez bientôt; promettons-

nous de nous unir de plus près, ſi notre poſtérité peut nous le permettre, afin que nos deux familles ne faſſent dans la ſuite, s'il eſt poſſible, qu'une ſeule maiſon «. Mon pere embraſſa M. Clerke avec tranſport, & l'aſſura qu'il adoptoit ce projet de tout ſon cœur.

Pluſieurs années après, M. Clerke revint des Indes en Angleterre, &, quoiqu'il n'eût pas été poſſible d'obtenir ſa grace, il ſe haſarda de venir voir mon pere incognito. Ce fut alors qu'ils ſe renouvelerent plus ſérieuſement les promeſſes qu'ils s'étoient faites d'unir leurs familles. M. Clerke n'avoit qu'un fils de ſon mariage; il ne reſtoit à mon pere d'autre enfant que moi; tout fut arrêté pour notre future union, & chacun ſe promit d'y trouver ſon bonheur pour toute ſa vie. Je ne vous en dirai pas davantage. Vous ſavez quelles ont été

les ſuites de ce projet. Mon cœur n'entroit pour rien dans ſon exécution. Sans doute le Ciel ne l'approuvoit pas, puiſqu'il l'a traverſé par tant d'événemens funeſtes. Mais, hélas ! il me coute un pere. M. Clerke a bien de quoi ſe conſoler de la perte d'une épouſe qu'il ne connoiſſoit pas.

De retour aux Indes où il eſt mort, M. Clerke le pere demeura pluſieurs années ſans nous donner de ſes nouvelles. Je vous ai déjà dit que ce long ſilence avoit mis le mien dans le cas de ne pas réjeter entiérement les partis qui ſe préſentoient pour moi; mais qu'il ſe réſervoit de m'éclairer ſur le choix de l'un d'entre eux. De mon côté, j'avois bien réſolu de ne m'engager volontairement à aucun, ſi ſon caractere & ſa façon de penſer ne répondoient pas à mes principes; de maniere que dans les

visites fréquentes qu'ils me rendoient, j'examinois soigneusement tout ce qui pouvoit servir à me les faire connoître. Mon pere devoit décider des autres convenances ; je me réservois celle-ci.

Cette délicatesse, qui me rendoit le choix d'un parti si difficile, laissa toujours à mon cœur toute sa liberté. Je m'étois fait de celui qui devoit me fixer, une idée si parfaite, & lorsque je lui comparois les jeunes gens qui me faisoient la cour, je les trouvois si différens de ce modele, que leurs vœux & leurs empressemens ne me touchoient pas, & je demeurois à leur égard dans une parfaite indifférence. Ils s'efforçoient pourtant de me cacher leurs défauts, en ne se montrant à mes yeux que du côté le plus favorable ; mais quelque chose les trahissoit toujours, & me laissoit voir en eux tantôt la petitesse d'esprit ou

la sécheresse de cœur, & tantôt la fausseté du caractere.

Je voyois bien leurs défauts; on ne les connoît pas assez, ou on se les dissimule assez bien pour ne pas songer à les cacher. Je cherchois à découvrir leurs vices, s'ils en avoient: on connoît ses vices, & on les cache avec soin aux yeux de la personne qu'on veut épouser. Mais que l'occasion les éveille, le naturel perce, on se trahit; & c'est ce que j'observois avec la plus grande attention. J'appris ainsi qu'un Gentilhomme & un Magistrat qui se distinguoient de leurs rivaux par beaucoup d'avantages, étoient les moins dignes, par leur caractere, de mon attachement.

Nous nous promenions un jour avec eux, mon pere & moi, dans le jardin. Le Gentilhomme avoit un chien beau & bien dressé; il voulut nous amuser, en nous montrant le savoir-faire

de ſon chien ; ou plutôt il voulut s'en faire un petit mérite. Mélampe obéit ſi bien aux commandemens de ſon maître, que notre homme en étoit tout glorieux, & ſi glorieux que perdant la meſure d'habileté de ſon chien, il le mit en défaut. Ayant jeté ſon gant par-deſſus le mur de clôture, Mélampe ne ſut ni franchir le mur, ni faire le tour. Le maître humilié ſe fâcha, inſiſta, menaça, leva la canne : le chien prit la fuite ; le maître courut après : avant que je puſſe l'arrêter, le pauvre animal avoit la patte caſſée. Affligée & indignée, je dis en moi-même : L'homme ſot, brutal & féroce qui ſe fâche ſi ridiculement contre ſon chien & l'eſtropie, ne ſera jamais mon époux : il lui étoit facile de le lire dans mes regards ; mais ſa fureur, exprimée par des yeux hagards, des narrines ouvertes, des levres tremblantes, un air égaré, ne

lui permettoit ni de voir ni d'entendre.

Le Magiſtrat reçut, une heure après, des lettres qu'il demanda la permiſſion d'ouvrir. En les liſant, il en parut ſatisfait. Mon pere le complimenta ſur les bonnes nouvelles qu'il venoit ſans doute de recevoir. Le Magiſtrat lui répondit qu'en effet il avoit lieu d'en être content. » Un Négociant de mes amis, nous dit-il, me marque que deux vaiſſeaux qu'il avoit expédiés à la côte d'Afrique pour la traite des Negres, ont fait le voyage le plus heureux à Saint-Domingue, & je m'en réjouis pour mon ami. Ajoutez, continua-t-il, en ſe penchant vers l'oreille de mon pere & lui parlant comme pour n'être entendu que de lui, ajoutez que j'ai un gros intérêt dans ces vaiſſeaux, & que ces profits conſidérables ne diminueront pas ma for-

tune «. J'entendis ces paroles ; & le Magiſtrat-Négociant me parut un homme cupide, qui devoit être plus Négociant que Magiſtrat. Voyant enſuite que mon pere ne répondoit point à ſa confidence, il entreprit de nous faire ſentir les avantages de ce commerce. Il nous dit que c'étoit une belle invention que celle d'appliquer les Negres à la culture de nos Colonies ; que le Negre étoit l'animal le moins couteux & le plus profitable aux Colons, le ſeul mobile en quelque ſorte de la proſpérité de l'Amérique. Il loua ceux qui s'occupoient du ſoin pénible de fournir nos Iſles de cette marchandiſe, & il finit par nous aſſurer que l'eſclavage des Negres étoit non ſeulement une choſe utile pour leurs maîtres, mais pour les Negres eux-mêmes.

Le Gentilhomme raſſis, & qui

d'ordinaire n'approuvoit pas la façon de penſer du Magiſtrat, voyant un acte de deſpotiſme à exercer ſur ces malheureux, fut ici de ſon avis, en déclarant néanmoins qu'il ne croyoit pas la ſervitude profitable à l'eſclave. » Mais qu'importe, ajouta-t-il, elle eſt toujours dans l'ordre, puiſqu'il faut bien qu'une partie du monde commande à l'autre, & que le plus foible ſoit dans la dépendance du plus fort «. Je ſouffrois d'entendre ces propos; mais j'eſpérois que mon pere prendroit la parole pour venger l'humanité bleſſée; & en effet, il étoit trop ſenſible & trop inſtruit, pour adopter ces raiſonnemens enfantés par l'ignorance ou par une injuſte cupidité.

» Je ſerois charmé, dis-je alors à Eléonore, d'apprendre comment Monſieur votre pere défendit la cauſe de ces infortunés; & j'eſpere

que vous daignerez m'en inſtruire un jour : mais je ſuis trop intéreſſé à ſavoir la ſuite de votre propre Hiſtoire, pour vous engager à l'interrompre par une diſcuſſion étrangere «. Eh bien ! me dit Eléonore en ſouriant, puiſque vous préférez votre plaiſir à votre inſtruction, & votre intérêt perſonnel à celui de l'humanité, vous en ſerez puni : voici le diſcours de mon pere.

» Permettez-moi, Meſſieurs, de n'être pas de votre avis. Non ſeulement je ne crois pas que l'eſclavage ſoit utile au maître de l'eſclave, mais je penſe au contraire que la ſervitude lui eſt fort préjudiciable ; qu'elle bleſſe les loix de la Religion, de l'équité, de la raiſon & de la ſaine politique, comme il ne ſera peut-être pas difficile de vous le faire entendre, ſi vous n'êtes pas trop prévenus.

» Le Chriſtianiſme, qui eſt une Religion de douceur & de charité, & qui doit reſſerrer les liens de la fraternité entre les hommes, défend aux riches & aux puiſſans d'employer leur pouvoir & leurs richeſſes à faire des injuſtices. Or, quelle injuſtice plus horrible que celle de dépouiller un homme de ſon droit à la liberté, de la propriété de ſa perſonne, qu'il tient des mains de la Nature, & qu'on ne peut lui enlever ſans le rendre un être paſſif, ſans le réduire à une condition pire que celle des brutes ?

» Quel eſprit, s'il n'eſt offuſqué par la vapeur d'un intérêt ſordide & mal entendu, trouvera de la raiſon à mettre ſon frere ſous le joug, à le contraindre de ne plus vivre que pour contenter les caprices d'un autre, & enfin à lui dérober, autant qu'il peut, l'exercice de ſa volonté ?

N'eſt-il pas évident que l'eſclave, pénétré de l'injuſtice qu'il éprouve, ne plie que forcément ſous la verge de la tyrannie; que, convaincu qu'il ne doit à ſon maître que de la haine & du reſſentiment, il ne travaille pour lui qu'à regret, & fait le moins de travail qu'il peut? Doit-on même s'étonner, qu'outré quelquefois des mauvais traitemens qu'il endure, des châtimens qu'on lui inflige, il conſpire contre le repos & la vie de ſon tyran; que cet eſprit de mécontentement, gagnant de proche en proche ſes camarades d'infortune, les Blancs des Iſles riſquent ſouvent d'être égorgés, & qu'ils le ſoient peut-être quelque jour, ſi jamais les Negres peuvent reprendre le droit terrible que l'on emploie contre eux, je veux dire le droit de la force?

» On prétend que le travail du Negre eſclave coute moins que celui

de l'homme libre & salarié, ou même que celui des animaux domestiques, & que l'homme blanc ne soutiendroit pas le travail & le poids du jour sur les terres des tropiques; mais ce sont des erreurs qu'il est facile de dissiper par l'évidence. Nous savons que nos premiers Colons, boucaniers, chasseurs, flibustiers, planteurs, faisoient d'abord leurs travaux eux-mêmes, & que leur santé n'en étoit pas altérée. Quant à la dépense des Negres, j'en ai fait autrefois le compte, que je vous communiquerai quand vous jugerez à propos. Vous verrez qu'il en résulte que le Negre coute au moins ce qu'on donneroit à un manœuvre (*a*), & que l'usage qu'on en

(*a*) Voici le résumé de la perte & de la dépense annuelle qu'occasionne chaque Negre esclave dans nos Colonies.

Un Negre coute ordinairement 1800 liv.

fait expoſe à des riſques, & cauſe des inquiétudes qu'on éviteroit en

---

argent des Iſles, ou 1200 livres, argent de France, dont l'intérêt viager eſt de 120 livres. . . . . 120 l.

La mort, l'infirmité ou la fuite en emportent un dixieme, c'eſt. . . 120

Il faut un Commandeur ſur dix Negres. Il coute environ 1800 livres de France, dont le revenu eſt 180 livres, ou 18 livres pour chaque Negre, ci. 18

L'entretien & la nourriture de ce Commandeur eſt de 120 livres, ou pour chaque Negre 12

La perte de ſon capital en quinze ans, eſt, par an. 12

Nourriture & vêtemens de chaque Negre 100

Dangers & dépenſes de la guerre des marrons, frais de milice, temps perdu, habitations brûlées, plantations détruites, Blancs & Noirs égorgés, un dixieme en ſus des eſ-

---

382 l.

employant de préférence les forces de la liberté. Il n'y a, je le répete, ni humanité, ni juſtice, ni ſûreté à ſe ſervir du Negre eſclave ; & l'opinion qui fait croire la ſervitude préférable, en dépeuplant l'Afrique, en faiſant la honte de l'Europe, peut devenir le fléau de l'Amérique. Tels ſont les funeſtes effets d'un préjugé deſtructeur «.

Le Magiſtrat, impatient de ſe voir ainſi contrarié ſur un point qui inté-

---

Ci-contre, ... 3821.
timations précédentes, ou pour chaque Negre 38
Capitation par tête de Negre . . 17
Taxe pour les Negres juſticiés. 2
Perte des Negres par le ſuicide, &c. . . . . .

Total, argent de France, . . 4391.
qui ſont, à raiſon de 300 jours de travail, 29 ſous, argent de France, ou 2 livres 4 ſous, argent des Iſles. *Note de l'Editeur.*

reſſoit ſon avarice, répondit à mon pere que ce qu'il venoit de dire étoit exagéré; que ce n'étoient pas les Européens qui réduiſoient les Negres en ſervitude; que les Souverains de l'Afrique vendoient leurs ſujets coupables ou leurs priſonniers de guerre, & les peres, les enfans qui pouvoient être la honte de leur famille; mais que les Marchands Négriers ne faiſoient que mettre en valeur ces hommes rejetés de leur pays & dangereux à leurs compatriotes; que c'étoit tout à la fois un acte de juſtice & de politique, de les tenir dans une étroite ſujétion, & de rendre ainſi ces excrémens de l'ancien Monde, les réparateurs du nouveau; car les eſclaves étoient le ſeul moyen qu'on eût pour cultiver les Colonies. La preuve en étoit, que, malgré tout ce qu'on avoit débité contre l'eſclavage, & quoiqu'on eût prétendu

que les hommes salariés & les animaux pouvoient suppléer efficacement au travail de l'esclave, personne n'avoit encore mis en pratique cette spéculation (*a*); qu'enfin l'état du Negre esclave, qu'on représentoit comme si triste, étoit plus heureux que celui de nos payſans, puisque logé, nourri, vêtu aux dépens de son maître, il étoit, pour prix de son travail, sans souci de l'avenir;

(*a*) De tout temps il y a eu beaucoup de particuliers qui ont remis en liberté quelques-uns de leurs Negres, & qui, indépendamment de la satisfaction qu'ils trouvoient dans cet acte d'humanité, ont eu à s'applaudir d'avoir été généreux; mais, depuis quelques années, les Penſilvains ont donné, en ce genre, le plus grand exemple, en rendant la liberté à leurs Negres esclaves, par une délibération publique, & ils en retirent de grands avantages, après s'en être fait un honneur infini. *Note de l'Editeur.*

au lieu que nos payſans, obligés de travailler comme les premiers, avoient de plus l'inquiétude que leur donnent la taille & la corvée, & n'étoient pas aſſurés de leur ſubſiſtance comme les Negres.

» C'eſt ainſi, répondit mon pere, que pour autoriſer une injuſtice, on ajoute à l'injure la plus noire calomnie. Penſez-vous qu'on ignore que ce ſont les inſinuations & les artifices des Européens qui ont mis les petits Princes de l'Afrique dans l'habitude de vendre leurs ſujets; que les Marchands qui font l'horrible trafic des Negres, ont répandu avec la cupidité, la diviſion & la perfidie dans les ſociétés & juſque dans les familles de ces contrées? Eſt-il vrai, d'ailleurs, qu'on ne vende à ces Marchands que des ſujets coupables? Eſt-il vrai que ceux qui les vendent aient le droit de les réduire en ſervitude,

& de les trafiquer comme de vils troupeaux? Quel eſt l'homme ſur la terre qui ait le droit de vendre le ſang & l'ame d'un autre homme?... Le tiennent-ils de la Nature, qui donne à tous les hommes le même droit à la liberté? Et la force, la trahiſon leur donnent-ils ce que la Nature leur refuſe?

» Lorſque je penſe à cet affreux commerce, je ſuis toujours étonné que les premiers Européens qui l'ont fait, n'aient pas frémi d'horreur en jetant les yeux ſur leurs victimes; & que, tremblans de commettre un crime ſi atroce envers l'humanité, ils n'aient pas renoncé à leur entrepriſe. Il n'y avoit que les cruels dévaſtateurs de l'Amérique capables d'arracher de ſang froid le paiſible Africain de ſes foyers, pour le contraindre à défricher les pays qu'ils avoient réduits en ſolitude. Eux

ſeuls pouvoient ſe charger d'un ſecond crime, pour compenſer le préjudice que leur cauſoit le premier.

» Pour juſtifier l'eſclavage, vous m'oppoſez vainement le refus que font les Colons de l'Amérique de donner la liberté à leurs eſclaves. Le fait n'eſt pas le droit. Ils ſont, ou du moins ils croient être intéreſſés à ſe refuſer à cet acte de charité auſſi noble que juſte; mais c'eſt préciſément cette opinion intéreſſée qui rend leurs raiſons ſuſpectes. Les hommes généreux qui réclament la liberté du Negre, doivent inſpirer plus de confiance, puiſqu'ils n'ont point, dans cette réclamation, d'intérêt particulier qui les aveugle, & que l'humanité ſeule s'exprime par leur voix. Ils ſeront toujours fondés à vous dire, que quand l'eſclavage ſeroit profitable au maître de l'eſclave, quand nous devrions payer le ſucre plus cher,

en employant à le faire les mains de l'homme libre, il n'y auroit pas à balancer ; qu'il faudroit plutôt ſe paſſer de ſucre, que de violer ſi cruellement les premiers droits de l'homme.

» Enfin vous faites avec auſſi peu de fondement l'apologie de l'eſclavage, en comparant l'état de nos payſans à celui de l'eſclave, & en oſant dire qu'il eſt heureux dans la ſervitude. Mais une pareille aſſertion choque toutes les idées reçues. L'eſclave, ſous le meilleur des maîtres, n'eſt plus qu'un homme dégradé, dont tous les mouvemens ſont ſubordonnés à des volontés étrangeres. Preſque nu, réduit à un travail forcé, mal nourri, privé d'une compagne aſſidue, il porte par-tout les marques de ſa baſſeſſe, & il eſt en butte aux railleries & ſouvent aux inſultes des hommes libres, dont le dernier le

foule aux pieds. Mais que devient-il entre les mains d'un tyran ? Alors malheur à l'eſclave qui oppoſe une réſiſtance légere à ſes déſirs, ou qui retarde, par ſa lenteur, les jouiſſances de ſon maître ! déchiré de coups, il arroſera de ſon ſang la terre qu'il cultive. Il eſt peu d'eſclaves qui n'aient pas eſſuyé de pareils traitemens ; & pluſieurs ont trouvé dans leurs maîtres des bourreaux impitoyables, toujours prêts à ſe jouer de leur vie, & à les ſacrifier à leurs paſſions.

» L'état du payſan n'eſt pas, à beaucoup près, ce qu'il devroit être ; mais il peut s'améliorer, & du moins il jouit de la liberté de diſpoſer de ſa perſonne. S'il ſe trouve opprimé dans ſon pays, il peut porter ailleurs ſon induſtrie, & ſe faire une reſſource de ſon travail. L'eſclave, au contraire, n'a plus d'eſpérance de

bonheur ; il ne peut même prétendre au repos. Nul autant qu'il peut l'être, il n'a plus rien qui dépende de lui, pas même ſa perſonne. Il eſt dans la main d'autrui comme un bâton dans celle d'un aveugle. Quel eſt donc, je ne dis pas un payſan, mais le mendiant le plus miſérable, qui voudroit changer ſa liberté contre l'eſclavage ? Vous n'en trouveriez point, quand même la ſervitude ſeroit ſuſceptible de quelque douceur, quand elle comporteroit la propriété de quelque bien ; car rien ne compenſeroit la perte de la liberté.

» Après cela, peut-on vanter les avantages de la ſervitude, & l'inſouciance de l'eſclave ? Il n'y a que l'avarice ſordide & des hommes à paradoxes qui oſent les prôner ; mais, coupables envers l'humanité outragée par leurs ſophiſmes, envers la ſociété qu'ils induiſent en erreur, ils méri-

teroient bien qu'on les fît participer à ces avantages, pour leur en faire prendre une idée plus juſte «.

Ces paroles, prononcées avec toute la chaleur du ſentiment, interdirent le Magiſtrat. Il ne jugea pas à propos de faire une autre réplique. Embarraſſé, il ſe tut; mais il en avoit aſſez dit pour laiſſer voir qu'il avoit un intérêt particulier à ſoutenir ſon opinion; & mon pere, qui ne pouvoit l'ignorer, n'ayant pas ménagé dans ſa réponſe ceux qui ſe trouvoient dans le cas du Magiſtrat, celui-ci penſa qu'on avoit été bien aiſe de lui rompre en viſiere, pour lui faire connoître qu'on n'agréoit pas ſa recherche. En conſéquence, piqué du congé qu'il croyoit recevoir, & le regardant comme une offenſe, il ſe retira pour ne plus revenir. Peu de temps après, je fis entendre au Gentilhomme, que mon humeur ne s'accommodoit pas de

de la ſienne. Il falloit peu de choſe pour bleſſer ſon amour-propre ; il ſuivit bientôt ſon rival. Je découvris dans la ſuite qu'il avoit déjà donné plus d'un exemple d'emportement & de brutalité, & que le Magiſtrat s'étoit rendu coupable d'une noire ingratitude envers ſon pere infirme. Je bénis le Ciel de m'avoir ouvert les yeux aſſez à propos, pour m'empêcher de prendre quelque engagement avec des hommes auſſi mépriſables.

Leur retraite releva l'eſpoir des concurrens, qui ne leur diſputoient le terrein que foiblement. Ils ſe rapprocherent de moi, & commencerent à me rendre des viſites plus fréquentes ; mais ayant peu d'inclination pour le mariage, & ce qui venoit de ſe paſſer ne pouvant m'en donner l'envie, je vis avec peine leurs aſſiduités. Cependant, comme il ne convenoit pas de les congédier

ſans raiſon, au moins plauſible, je cherchai quelque moyen honnête de m'en débarraſſer, & je crus l'avoir trouvé dans une invitation que me fit une de nos parentes, qui étoit venue nous voir à la campagne.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'Hiſtoire d'Eléonore. Tableau des mœurs d'une petite Ville.

NOTRE parente, Madame de Caſe, étoit une veuve, belle autrefois, encore fort aimable, qui, par ſon eſprit enjoué & ſes manieres polies, faiſoit l'agrément des ſociétés qu'elle fréquentoit. Elle habitoit, avec une ſeule fille qui lui reſtoit à pourvoir, une petite ville éloignée de nous d'une grande journée. Amélie, c'étoit le nom de cette jeune Demoiſelle, avoit accompagné ſa mere dans ſa viſite chez nous. Durant le ſéjour qu'elles firent à notre campagne, j'eus l'avantage de me concilier leur affection. Je me liai

ſur-tout avec Amélie d'une amitié que tout ſervit enſuite à reſſerrer, & que le temps ni l'abſence ne ſauroient détruire. C'eſt, après mon pere, la perſonne que j'aimai le plus, & que je regrette davantage.

Nous trouvions Amélie & moi tant de plaiſir à être enſemble, que nous ne pouvions nous ſéparer. Je redoutois le moment où je la verrois partir ; mais ſa mere, qui s'étoit apperçue de notre intimité, imaginant le regret que nous aurions de nous quitter, ſollicita auprès de mon pere la permiſſion de m'emmener avec elle. Mon pere, à qui je ne cachai pas mes ſentimens, & qui devoit retourner à la ville pour des affaires de conſéquence, ne fut pas fâché que, dans cet intervalle, je puſſe faire diverſion à mes inquiétudes. Il ſavoit que je ne pouvois être dans

une meilleure compagnie que celle de Madame de Case ; il consentit à ce que j'allasse passer quelque temps dans sa maison, où il se proposa de venir me reprendre dès qu'il auroit terminé les affaires qui l'appeloient à Bordeaux.

Je fus sensible à l'attention de notre parente, & à la complaisance de mon pere ; mais Amélie ne se possédoit pas de joie. Elle nous embrassoit tour à tour, sa mere & moi ; pour nous témoigner sa reconnoissance, & dans la route, que nous fîmes assez gaiement, elle ne savoit comment m'exprimer le plaisir dont elle étoit pénétrée. Je partageois vivement le sentiment qui l'animoit ; car figurez-vous, mon cher Chevalier, qu'il n'étoit pas possible de ne pas aimer de tout son cœur cette pauvre Amélie. Elle joignoit aux

agrémens de la figure, le naturel le plus heureux.

Ses traits n'étoient pas réguliers ; mais leur enſemble formoit je ne ſais quoi de piquant, qu'on déſireroit aux plus belles. Son ame reſpiroit dans ſa phyſionomie. On y voyoit la candeur, la ſenſibilité, la douceur, la complaiſance, & l'expreſſion de toutes les qualités qui rendent aimable, & qui formoient en elle le meilleur caractere qui fût jamais.

Pardonnez cette petite digreſſion à l'amitié qui ſe plaît, comme l'amour, à nous retracer les portraits des perſonnes qui lui ſont cheres ; & ne trouvez pas mauvais que je donne des regrets à cette tendre amie. Hélas ! elle fut inconſolable de me voir quitter la France, & elle verſe encore ſur mon départ, des larmes que

mon silence & ma mort trop vraisemblable ne feront sans doute que redoubler. N'est-il pas juste que j'en conserve la mémoire ? En achevant ces paroles, Eléonore qui ne put retenir ses pleurs, me fournit un témoignage muet, mais bien éloquent, de la tendresse de son cœur & du mérite d'Amélie.

Dès que nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, reprit Eléonore, le bruit qui s'en répandit fit accourir chez ma parente les principaux de la ville, autant par la curiosité de me voir, que pour s'informer de sa santé. Comme sa maison étoit le rendez-vous de la bonne compagnie, j'y vis tous les jours ce que le pays avoit de mieux. Les personnes d'un âge mûr y venoient faire la conversation, ou lier une partie de jeu ; quelques-unes, lire les

nouvelles ; d'autres, profiter des livres de la bibliotheque de Madame de Case ; car elle n'oublioit rien pour contribuer aux plaisirs innocens de la société qui se rassembloit chez elle. Les attraits, l'esprit, le caractere d'Amélie y attiroient les jeunes gens des deux sexes, qui, étant presque tous parens ou voisins, & liés par une fréquentation journaliere, paroissoient vivre entre eux avec une familiarité plus confiante, & avec plus d'intimité qu'on n'en trouve dans les grandes villes. Ils folâtroient, ils chantoient, ils dansoient ensemble tous les soirs ; mais je ne participois guere à leurs plaisirs, parce qu'il n'y avoit pas un an que j'avois perdu ma mere, & que le deuil que j'en portois encore (*a*)

(*a*) Le deuil d'un pere & d'une mere étoit autrefois d'un an dans toute la France.

m'interdiſoit la plupart de ces amuſemens.

Cependant cette ſociété, quoiqu'un peu bruyante, me parut d'abord fort agréable. Séduite par les apparences, je crûs voir l'eſtime, l'union, la confiance régner parmi ceux qui la compoſoient. On n'a pas beſoin ici, me diſois-je, de ſe tenir

---

Cet uſage ne ſubſiſte plus que dans quelques provinces éloignées de la Capitale. Il ſeroit bon cependant, pour l'honneur des ſentimens & de la piété filiale, & pour les bonnes mœurs, que cet uſage fût rétabli. On ne ſauroit trop entretenir la mémoire de ceux à qui l'on doit tant. L'extenſion de cette marque de triſteſſe qu'on doit avoir de leur perte, ſerviroit, quoique purement extérieure, à imprimer toujours davantage dans l'eſprit des deſcendans, le reſpect & la conſidération pour le ſouvenir de leurs peres. *Note de l'Editeur.*

ſur ſes gardes ; l'envie & la méchanceté ne s'y montrent pas comme ailleurs. Mais je ne tardai guere à revenir de ces idées : en effet, une petite ville n'eſt ſouvent que l'abrégé des imperfections d'une grande, & comme tout le monde s'y connoît, on ne ſe pardonne rien ; c'eſt ce dont je ne pus douter en obſervant mieux celle-ci. Chacun voulant y primer ſur les autres, & les trouvant toujours ſur ſon chemin, il en réſultoit une jalouſie & des animoſités qui produiſoient ſouvent des médiſances & des intrigues, & quelquefois des querelles. Si l'on ſe voyoit fréquemment, c'eſt que les habitans, déſœuvrés pour la plupart, & ne ſachant comment tuer le temps, étoient bien aiſes de le paſſer à découvrir ce que faiſoient les autres, ſoit à deſſein de leur prêter de mauvaiſes

intentions, soit pour en faire une critique amere. Je pensai dès-lors que, de cette grande fréquentation, il ne falloit rien conclure en faveur des sociétés d'une petite ville, puisque d'ordinaire le cœur n'y entre pour rien, ou du moins que pour peu de chose.

Je dois pourtant être juste, & faire quelques exceptions. La petite ville dont je vous parle renferme des personnes d'un vrai mérite. Les habitans ont naturellement de l'esprit; & la plupart des jeunes gens, obligés d'aller faire leurs études & leurs exercices dans des villes éloignées, sont plus instruits, ou du moins ont plus de disposition à s'instruire qu'on ne le croiroit d'abord. Je suis même persuadée que si l'amour-propre s'y faisoit moins sentir, si l'on savoit y être plus indulgent & moins susceptible,

il y auroit de quoi former une ſociété charmante, où l'émulation, venant à s'introduire, produiroit les changemens les plus avantageux. Mais cette ſociété n'étoit pas, à beaucoup près, ce qu'elle pourroit être. Je découvris bientôt qu'on s'y occupoit de petiteſſes, qu'on s'y livroit à des préjugés choquans, à des haines injuſtes, & que j'étois moi-même le ſujet de leur maligne cenſure.

Un jeune étourdi, qui, avec de l'eſprit & des connoiſſances, ſe croyoit aſſez de mérite pour me tourner la tête, ſe prit de belle paſſion pour moi; & ſe déclara hautement mon Chevalier. Je m'amuſois de ſon étourderie, & je voulois, pour prix de ſes ſoins, le rendre plus raiſonnable; mais je n'y réuſſis pas. Sans réfléchir ſur ce qu'il alloit dire, les conſéquences ne l'arrêtoient jamais. Comme les enfans,

il remarquoit au premier coup-d'œil tous les défauts qui s'offroient à sa vue, & faisoit connoître sans détour ce qu'il y trouvoit de frappant. Il savoit toutes les anecdotes de la ville, & saisissoit assez bien les caracteres qu'il aimoit à peindre ; mais en parlant des défauts & du ridicule des autres, il ne voyoit pas ceux qu'on pouvoit lui reprocher.

C'est lui qui m'apprit que la critique ne m'épargnoit pas, & qui me fit en quelque sorte malgré moi l'histoire de la ville. Tout ce que je pus obtenir de lui, fut qu'il ne me nommât personne de celles dont on ne pouvoit parler avantageusement ; & comme la malignité n'entroit point dans ma façon de penser ni dans mon caractere, je ne cherchai pas à connoître les originaux de ses portraits, qui d'ailleurs devoient m'être assez

indifférens, à cauſe du peu de ſéjour que j'avois à faire dans cette ville. Je ne les ſouffrois que comme relatifs aux mœurs en général, & parce que la connoiſſance de l'homme, conſidérée dans les diverſes poſitions & dans les différens états de la vie, devant ſervir à compléter l'hiſtoire du cœur humain, les obſervations ſur les mœurs des habitans d'une petite ville pouvoient être auſſi utiles que celles qu'on feroit ſur les mœurs des courtiſans.

» Les paſſions, diſoit mon jeune homme, jouent, ſur un petit théatre, le même rôle que ſur les théatres les plus éminens. Mais elles ne paroiſſent pas avec autant d'éclat & d'oſtentation dans cette ville, qu'à la Capitale ou à la Cour. Elles ont ici des attitudes moins étudiées, des expreſſions moins recherchées, &, ſi vous voulez,

un masque différent ; cependant un œil observateur les reconnoît toujours. Elles se montrent les mêmes dans leurs démarches ; elles ont un caractere commun, qui les fait remarquer. L'orgueil, qui à la Cour se croit digne des premiers honneurs & des plus grandes prérogatives, l'ambition qui emploie toutes choses pour les obtenir, &c. produiroient ici les mêmes effets, si leurs moyens & les circonstances étoient les mêmes. Mais à quoi bon ce préambule si sérieux, continua-t-il ? Ne voyons-nous pas qu'un amour-propre déréglé regne dans toutes les conditions ?

» La Noblesse en petit nombre fait ici peu de sensation ; mais le Clergé, la Robe & la Bourgeoisie ont, à son exclusion, des prétentions importantes. La plupart se croient bien supérieurs en mérite & en dignité, à leurs

Concitoyens & à leurs Confreres ; parce qu'ils peuvent compter quelques années de plus, depuis que leurs peres vendoient le drap ou menoient la charrue ; parce qu'ils ont un peu plus de revenu, ou que leurs freres ou leurs cousins ont acheté quelque exemption de taille ou le droit de la répartir. Ils se jalousent, ils se liguent les uns contre les autres. C'est pitié de les voir travailler sourdement à supplanter leurs supérieurs, & à nuire à leurs concurrens.

» Nous avons vu l'Etole plaider contre l'Aumusse, pour des droits & des prétentions futiles. On n'auroit pas donné des deux parts un écu pour contribuer à des travaux profitables à la communauté, & ils ont dépensé des sommes considérables à ce procès ridicule, qu'ils avoient commencé par animosité, qu'ils poursui-

voient avec acharnement, & qu'ils abandonnerent de laſſitude. Les plaiſans s'en amuſerent, les bons eſprits en gémiſſoient ; le reſte de la ville prit part à la querelle. Jamais ſujet ſi mince n'y cauſa tant de diviſion (*a*).

» Aujourd'hui c'eſt la Robe qui paroît ſur la ſcene : la Simarre & le Chaperon luttent à qui l'emportera. Il s'eſt fait une ligue de pluſieurs

---

(*a*) Des gens de Province mal intentionnés, ayant oſé publier que l'*Editeur* déſignoit ici des perſonnes d'une certaine ville, il croit devoir leur dire que cette méchanceté n'a pas de ſens. On ne ſauroit tracer des caracteres, dont la malignité ne prétende trouver les originaux. Pour que cela ne fût pas, il faudroit peindre des êtres fantaſtiques & hors de la Nature. Au reſte l'*Editeur* n'a pas à ſe plaindre ; on veut lui faire le même honneur qu'on a fait à Moliere, à Labruyere & à le Sage. *Note de l'Editeur.*

contre un. Si on en croit celui-ci, c'eſt le pur zele du bien public qui l'anime, qui lui fait braver ſans ménagement la critique & l'improbation preſque générale, & ſes ennemis ne ſont qu'une troupe de ſcélérats & de traîtres confédérés, qui lui réſiſtent, & qui veulent le perdre en haine de toute juſtice. Si au contraire on écoute ceux-là, leur ennemi eſt un monſtre d'orgueil & de méchanceté, agreſte, brutal, inſolent, ſans égards comme ſans manieres, qui veut tout faire plier ſous le poids de ſa volonté, & qui n'emploie le nom ſacré de la Juſtice que pour tromper le Public ſur ſes démarches; qui s'irrite de la moindre repréſentation, s'indigne de toute réſiſtance, & furieux enfin des obſtacles qu'on lui oppoſe, voudroit tout perdre pour ſe venger: vraie bête féroce qu'on ne peut en-

chaîner avec trop de soin, pour se garantir de ses morsures cruelles. Les deux partis prétendent également avoir raison, & je ne vous dirai point qui a tort : mais il est évident que l'aigreur & l'animosité se sont mêlées dans la dispute ; & comme ils sont de mauvais conseillers, & qu'on passe facilement les bornes de la modération lorsqu'on les écoute, il en résulte que, pour le plaisir de contrarier & de nuire, on s'oppose à l'exécution des meilleures choses, & que nous n'avons bientôt plus ni regle ni justice dans cet endroit, qui, aux divisions près, ne ressemble pas mal à un village (*a*).

(*a*) Il y a une chose qu'on n'a point vu sous le ciel, & que, selon toute apparence, on ne verra jamais ; c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les

» Vous m'avez défendu de nommer perſonne, & je vous obéis. Il y a pourtant des gens, dont la mé-

---

familles ſont unies, & où les couſins ſe voient avec confiance ; où un mariage n'engendre point une guerre civile ; où la querelle des rangs ne ſe renouvelle pas à tout moment, par l'offrande, l'encens & le pain bénit, par la proceſſion & par les obſeques ; d'où l'on a banni les caquets, le menſonge & la médiſance ; où l'on voit parler enſemble le Bailli & le Préſident, les Elus & les Aſſeſſeurs ; où le Doyen vit bien avec ſes Chanoines, où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains, & où ceux-ci ſouffrent les Chantres..... *La Bruyere*, page 288, tome premier. — Le tableau que l'Auteur de ces Mémoires fait d'une petite ville, n'eſt-il pas bien reſſemblant à celui de La Bruyere ? Une choſe remarquable, c'eſt qu'ils écrivoient à peu près dans le même temps, je veux dire ſur la fin du dernier ſiecle. *Note de l'Editeur.*

chanceté, l'orgueil ou le ridicule ſont tellement à découvert, & peuvent devenir ſi dangereux par l'exemple de leurs ſuccès, par la louange de prôneurs intéreſſés, ou par la crainte puſillanime qu'ils inſpirent, qu'il conviendroit peut-être de n'en pas taire le nom, non plus que l'hiſtoire, pour contenir leurs émules, & contribuer à l'utilité publique, en vengeant ainſi hautement la probité, l'honneur, la décence dont ils ſe jouent. Vous ne me croyez pas digne, ſans doute, d'exercer cette vengeance, & je ne veux pas vous déplaire en les divulguant. Voici pourtant quelques-unes de mes hiſtoires ſans titre.

» Si vous vouliez connoître la hauteur & l'avarice réunies & perſonnifiées dans un même ſujet, il ne faudroit pas courir au loin pour en trouver le modele. Il eſt ici tout

porté. Vous pourriez le considérer à votre aise, & vous verriez avec surprise qu'il joint aux vices d'un vieillard les ridicules d'un jeune homme. Sa folie la plus remarquable est de vouloir en tout paroître supérieur aux autres. S'il avoit de la naissance, il ne manqueroit pas de s'en faire gloire; mais, forcé à la modestie sur cet article, quoique petit de taille, il se fait grand d'ailleurs autant qu'il peut. Il vous fait sentir volontiers les immunités de son état, & l'avantage de sa position. Il vante les alliances de sa famille, & les charges qu'elle possede. Il vous entretient de ses prouesses de collége, & des preuves de savoir qu'il y donna.

» Il a fait en sa vie un voyage de quelques semaines, pendant lequel il vit la Capitale en passant. Entendez-le vous en conter les aven-

tures, jamais Chardin ni Tavernier n'en eurent de plus surprenantes. Il ne vous fait pas seulement la relation de ce voyage, il vous donne le plan des villes, des édifices qu'il a vus. Il est au fait des anecdotes de Paris; il les apprécie, il les juge. Si on prend quelquefois la liberté de n'être pas de son avis, il assure magistralement que ce qu'il dit est la vérité; si on réplique, il vous repousse d'un air colere.

» Jamais amour-propre ne fut plus ombrageux ni plus délicat que le sien; un rien l'offusque, un rien le blesse. Essayez de résister à sa volonté, ne cédez pas à son ton impérieux, il vous menace de s'en plaindre aux Supérieurs, de s'adresser aux Ministres : il vous fait grace s'il n'en écrit pas au Roi; car lui manquer, c'est manquer aux Supérieurs & au Roi

lui-même. Enfin, on l'a vu employer les voies de fait pour corriger les mal-aviſés qui oſoient le contredire ; & il uſeroit volontiers de cette méthode, s'il ne couroit quelquefois riſque de compromettre ſa dignité. La ſeule choſe où il n'aime pas à faire connoître tous ſes avantages, ce ſont ſes conquêtes, dont il ne parle point, quoiqu'il ait reçu des faveurs inſignes de plus d'une belle.

» Un des amis de ce grand homme, qui ne l'a pas toujours été, ne mérite pas moins que lui d'être noté dans ſon eſpece. Il joint, dans un âge avancé, à une vanité auſſi ridicule, une méchanceté d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt ſans ceſſe aiguiſée par l'amour-propre le plus actif. Celui-ci veut une Cour & des hommages, &, comme un autre Prothée, il prend toute ſorte de formes ;

il

il emploie toutes les fineſſes pour en venir à bout. Sa marche eſt plus compaſſée que celle de ſon ami. Lorſqu'il connoît qu'il ne peut emporter les choſes d'autorité, il plie adroitement. S'il ne peut réuſſir de cette maniere, il abandonne ſon entrepriſe. L'un ſe couvre de la peau du lion, l'autre de celle du renard. Il ne s'élevera pas, ou du moins que rarement, contre un homme qui lui réſiſte. Il ne tentera pas même de ſubjuguer ceux qui auront plus de caractere ou plus d'eſprit que lui. Il ſe contentera de les dénigrer en ſecret, de leur ôter, autant qu'il peut, la conſidération dont ils jouiſſent, en leur prêtant des ridicules, en ſemant contre eux des bruits ſouvent faux, & toujours injurieux, en s'efforçant d'aliéner d'eux leurs amis & même leurs enfans. Il a pris pour deviſe cet axiome

connu : *Diviſe & regne.* C'eſt ainſi qu'il ſe venge de la ſupériorité ou de la réſiſtance.

» Il crut, en entrant dans le monde, qu'il alloit tout ſubjuguer par la force de ſon eſprit & par le charme de ſon élocution ; & penſant aſſez bien de lui & aſſez mal des autres pour s'eſtimer infiniment ſupérieur en mérite à tout ce qui l'entouroit, il s'établiſſoit en idée une ſorte de magiſtrature. Mais ſe voyant bientôt loin de ſon compte, & trouvant ſur ſon chemin d'autres perſonnes en poſſeſſion de cette autorité qu'il ſe croyoit due, il fit courir ſecrétement contre elles des parodies & des ſatires auſſi ameres qu'indécentes. Cependant, comme ſon amour-propre prenoit ces productions pour des chef-d'œuvres, & qu'il ne les déſavouoit que gauchement, il

ſe trahit enfin lui-même, & s'attira l'animadverſion publique. C'eſt depuis cette aventure qu'il eſt plus circonſpect, & qu'il emploie d'autres reſſources pour arriver à la domination.

» A l'inſtar des planetes, il s'environne des ſatellites qu'il peut attirer dans ſa ſphere, & c'eſt une choſe curieuſe de voir comment il les gouverne. Il ſoudoie les uns, il régale les autres. Il amuſe la curioſité de celui-ci en lui racontant les aventures du jour, qu'il embellit à ſa maniere. Il contente celui-là en feignant d'embraſſer excluſivement ſes intérêts. La vérité eſt qu'il n'aime perſonne que lui-même, & que, lorſqu'il fait des avances à quelqu'un, c'eſt qu'il le croit propre à ſervir d'inſtrument à ſon ambition & à ſa méchanceté. Tour à tour gai, plaiſant,

ou bruſque, ſuivant les circonſtances, & néanmoins toujours exigeant. Il eſt, en apparence, complaiſant juſqu'à la ſoumiſſion; mais il careſſe pour qu'on lui obéiſſe, il rampe pour mieux établir ſon pouvoir.

» Il faut voir ce Roi des aveugles au milieu de ſa troupe, s'enivrer de leur encens. Il s'extaſie ſur ſon mérite, il ſe complaît dans ce qu'il a penſé, il s'admire dans ce qu'il dit; il fait des contes, il éclate, il rit aux larmes; mais ſi quelque profane, je veux dire ſi quelqu'un de ceux qu'il en peut lier à ſon char, ou mieux encore, qui oſe le contredire, entre par haſard dans l'aſſemblée, notre homme ſe retire en lui-même; il devient ſérieux, ſon viſage s'alonge. Il n'eſt pas fait pour prodiguer ſes paroles devant des gens peu dignes de les entendre. Il ne prononce plus

que des monoſyllabes ; ou même il garde le ſilence, s'il ne juge plus à propos de parler à l'oreille de ſes favoris. Ceux-ci excuſent ſes défauts, pallient ſon caractere, cherchent à déguiſer ſon ingratitude & ſes prétentions, ou le diſent corrigé. Mais les gens ſenſés, qui ne s'en laiſſent point impoſer par des grimaces, n'adoptent pas ces ſuppoſitions. Ils percent à travers le voile dont il s'enveloppe. Ils le jugent, non ſur une faute qui peut échapper au plus ſage, mais ſur la ſuite de ſes actions ; & ils décident que c'eſt un ſerpent, qui, pour ſe cacher quelquefois ſous l'herbe, n'en eſt que plus dangereux.

» Vous ſerez ſurpriſe d'apprendre qu'il y a des gens de Lettres dans cette ville. Ils ont mis au jour des Ouvrages utiles, qui, en leur faiſant honneur, en font à leur patrie, &

leur donnent droit à la bienveillance de leurs concitoyens ; mais ce qui devoit leur attirer la considération, n'a fait qu'exciter l'envie. Loin de les encourager par quelques témoignages de reconnoissance à s'avancer dans la carriere épineuse où ils sont entrés, & d'adoucir, par ce léger salaire, les peines qu'on y trouve, la plupart ne leur pardonnent pas même de vouloir se distinguer par leurs travaux. S'ils n'osent pas les critiquer ouvertement, ils affectent du moins la plus grande indifférence, & ce n'est pas leur faute si ces Ecrivains qui travaillent pour l'utilité publique, ne sont pas dédaignés du Public. Pour se rendre supportables, il faut que ceux-ci oublient ce qu'ils savent & ce qu'ils ont fait, qu'ils soient sans cesse attentifs à dérober à l'amour-propre des envieux, des comparai-

ſons déſagréables, & qu'ils ſe faſſent excuſer à force de modeſtie. Ils ont beſoin d'imiter les gens d'une haute ſtature, qui, obligés d'entrer dans un édifice dont la porte eſt trop baſſe, doivent courber la tête, de peur de ſe bleſſer. Je n'en dirai pas davantage ſur cet article, parce qu'ami de ces gens de Lettres, je ſerois ſoupçonné de partialité ſi j'étois leur apologiſte, & deviendrois ſuſpect en les louant.

» Mais une choſe ſur laquelle je ne ſaurois me taire, c'eſt de voir ridiculiſer la vertu, c'eſt d'entendre injurier l'honnêteté. On ſouffre auſſi impatiemment dans cette ville la diſtinction que donnent les grandes qualités de l'ame, que celle qui peut naître des talens de l'eſprit. Comme ce Romain qui, coupant la tête des pavots plus élevés que les autres,

montroit par cette action qu'il falloit abattre tout ce qu'il y avoit d'éminent à Rome, l'amour-propre jaloux ne veut souffrir ici rien qui puisse lui faire ombrage, il voudroit abaisser tout ce qui tend à s'élever. L'hypocrite seul lui échappe par sa feinte humilité; tout le reste est en butte à ses atteintes. Je pourrois vous en rapporter cent exemples; mais un seul me suffira. C'est vous, Mademoiselle, qui me le fournissez «. Et qu'ai-je de commun, lui répondis-je, avec ceux qui font ombrage à l'amour-propre? » Vous allez voir, repartit mon flatteur en exagérant les bonnes qualités qu'on m'attribuoit.

» Tous ceux qui se connoissent en mérite, vous estiment; tous ceux qui sont sensibles aux graces & à la beauté, vous aiment & vous admirent; mais ce sont-là de justes sujets

de jalouſie. Des femmes que vous éclipſez vous pardonneront-elles d'enlever, à leur préjudice, tous les ſuffrages des hommes ? vous verront-elles une ſi grande ſupériorité ſans murmurer ? Non, ſans doute, vous ne pourriez vous y attendre, même à Paris. Que ſera-ce dans un lieu tel que celui-ci ? L'éclat de vos charmes a dû naturellement y provoquer la cenſure féminine ; auſſi, peu de jours après votre arrivée, n'a-t-on pas manqué de vous critiquer. On a taxé votre air ſérieux, de morgue ; votre parure modeſte, de vaine affectation ; vos connoiſſances, de pédanteries ; & cette décence, ces manieres réſervées dont tant d'autres auroient beſoin, vous ont fait noter dans leurs diſcours pour une jeune précieuſe qui a trop de hauteur dans le caractere & trop bonne opinion

de soi, pour s'abaisser au ton & à la familiarité des femmes d'une petite ville. J'ai voulu vous venger de ces propos; mais le mal qui les produit est incurable. Il s'aigrit des efforts que l'on fait pour le guérir. Il n'y a que votre absence, dont tant de cœurs gémiront, qui puisse soulager ceux que la jalousie irrite contre vous «.

Je fus trop contente de cette confidence, pour consentir à en recevoir d'autres. Je remerciai mon défenseur de son attention; & comme je ne voulois lui laisser aucun espoir; qu'une plus grande complaisance à l'écouter, auroit pu fournir aux mauvaises langues de nouveaux sujets de s'exercer à mes dépens; & qu'après tout, il ne faut se prêter que le moins qu'on peut, à entendre mal parler des autres, & trop bien de soi-même, pour

ne se laisser ni amuser par la médisance, ni chatouiller par la vanité : je le congédiai en lui disant, que j'allois, dès cet instant, profiter de ses avis, & me borner à la société d'Amélie. En effet, je ne la quittai plus, ainsi qu'une de ses amies, qui devint bientôt la mienne. Je passois dans leur société tous les momens que la bienséance me permettoit de dérober aux autres ; & ces momens étoient si doux pour moi, qu'ils me firent trouver bien court le temps que je demeurai près d'elles. Lorsqu'il fallut les quitter pour m'en retourner, nos regrets & nos larmes signalerent nos adieux, & je restai profondément affligée de cette séparation.

Mon pere étoit venu me chercher ; il m'accompagnoit dans mon retour. Nous allâmes coucher, en passant, à notre maison de campagne. La

disposition mélancolique où je me trouvois en y arrivant, me fit désirer d'y rester quelques semaines, pour m'abandonner plus librement à cette douce tristesse qui flattoit mon cœur. Je priai donc mon pere d'agréer que j'y fisse encore quelque séjour, & il eut la bonté d'y consentir; ainsi il repartit seul pour Bordeaux. Ce fut peu de temps après, que vous arrivâtes dans cette ville, & que vous prîtes un logement chez mon pere. Je fus fort surprise, à mon retour, de vous y voir à demeure; & je puis vous dire aujourd'hui, que, quoique je vous trouvasse très-aimable, je ne pensai point alors que vous fussiez l'homme que je devois aimer, & que vous dussiez être un personnage si remarquable dans mon Histoire.

Il est inutile de vous arrêter da-

vantage ſur les événemens de ma vie. Vous êtes inſtruit de ceux qui ſuivirent notre connoiſſance. Mon ſéjour en Angleterre n'en produiſit aucun qui mérite d'être relevé ; je vous dirai ſeulement que je ne quittai point ma patrie ſans éprouver une douleur bien vive. Je ſentois un violent chagrin d'y laiſſer tant de perſonnes qui m'étoient cheres. En partant, je demeurai ſur le bord du vaiſſeau, les regards fixés vers les côtes de France, tant qu'il me fut poſſible de les voir ; & lorſqu'elles diſparurent à mes yeux, je verſai un torrent de larmes. Vous entriez pour beaucoup dans de ſi juſtes regrets. Vous m'aviez donné de ſi grandes preuves du plus tendre attachement, vous me paroiſſiez ſi digne du plus juſte retour, que je ne pouvois m'empêcher de vous plaindre. Je ne pen-

ſois pas, ſans une vive reconnoiſſance, aux peines que vous ſouffriez pour moi, & je me rappelois votre idée d'autant plus volontiers, qu'elle s'offroit à mon ſouvenir comme celle de l'homme le plus eſtimable. C'étoit ſans doute le commencement de l'inclination que vous m'avez inſpirée, que je devois combattre alors, & que les événemens & votre conduite ont portée au plus haut point. Auſſi je ne vous retrouvai point ſur le vaiſſeau le Thames, ſans éprouver une émotion & un trouble extraordinaires. Il ne falloit pas moins que les engagemens pris par mon pere avec M. Clerke, & les démarches que nous avions faites en conſéquence, pour m'empêcher de me montrer plus indulgente à votre égard, & de vous témoigner l'eſtime, diſons mieux, l'attachement que j'avois déjà pour vous.

Ainſi finit le récit d'Eléonore, qui m'auroit fourni de nouvelles raiſons de l'aimer, s'il eût été poſſible d'ajouter à mes ſentimens pour elle, & qui ne fit qu'augmenter en moi le déſir de mon rétabliſſement. Eléonore ſouhaitoit & craignoit également de voir arriver l'époque de notre union. Cependant le temps & les ſoins de ma compagne, qui me rendoient chaque jour de nouvelles forces, nous approchoient peu à peu de ce moment heureux. Ayant recouvré, ainſi qu'elle, une parfaite ſanté, je lui rappelai ſes promeſſes, & elle me répondit en rougiſſant, qu'elle étoit prête à ratifier ſes engagemens; qu'elle me prioit ſeulement de lui donner encore deux jours, pour ſe préparer à la cérémonie de notre mariage, qu'elle projetoit de rendre la plus ſolennelle & la plus auguſte qu'il nous

fût possible dans la position isolée où nous étions. Je n'eus pas de peine à consentir à ce court délai, à la fin duquel, en m'unissant à l'épouse la plus vertueuse comme la plus aimable, je devois être le plus fortuné des hommes.

Fin du Tome second.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome second.

CHAPITRE XIV. *Hiſtoire des premieres années du Chevalier*, page 1
CHAP. XV. *Suite de l'Hiſtoire du Chevalier des Gaſtines*, 75
CHAP. XVI. *Multiplication des animaux de l'Iſle; calendrier; tremblement de terre; danger que court l'Auteur des Mémoires*, 168
CHAP. XVII. *Hiſtoire d'Eléonore*, 193

CHAP. XVIII. *Suite de l'Hiſtoire d'Eléonore. Tableau des mœurs d'une petite Ville,* 243

Fin de la Table du Tome ſecond.

Date Due

FORM 335 45M 10-41

848.59 G872I t.2 521735